





Your Table

classer à Revue

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE

PETIT POUCKET.

IMPRIMERIE DE L.-E. HERHAN,
Imprimeur du Petit Poucet,
380, rue Saint-Denis.

LE
PETIT POUCKET,

Revue

De la Littérature, des Théâtres
et des Modes.

Petit Poucet de la littérature....

BÉRANGER.

1^{re} ANNÉE — TOME I^{er}

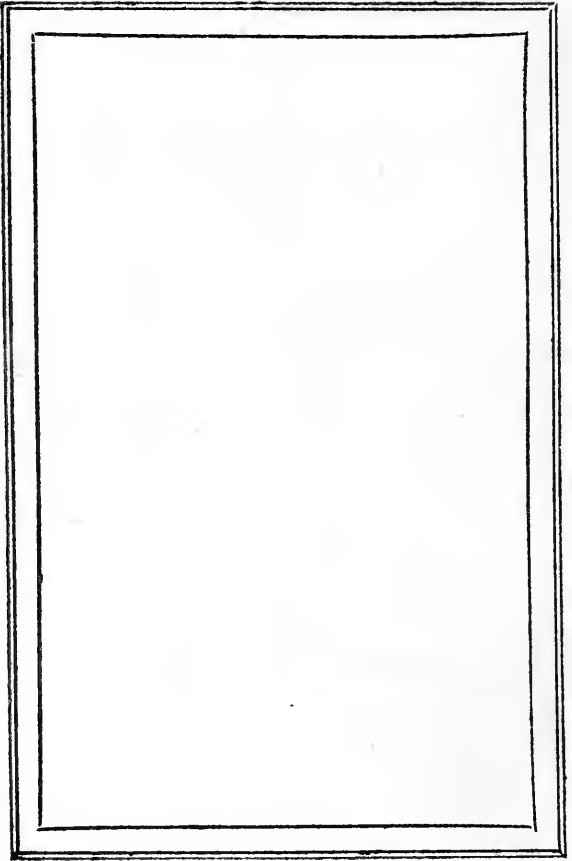
PARIS.

SOUVERAIN, || PAGNERRE,

Éditeurs,

21, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
1852.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

De la Littérature, des Théâtres et des Modes.



LE PETIT POUCKET.



On fait encore des livres en France, mais on ne les lit guère, et voilà ce que ne peuvent se persuader ceux qui les écrivent.

À une société, comme la nôtre, inquiète, mobile, active, qui vit depuis cinquante ans, sur la place publique, sur les champs de bataille, à la Bourse, à la chambre, au barreau, au théâtre, agitée par tant de soins et de travaux, il faut de la science toute faite, de la science en petite monnaie, qu'on puisse dépenser à chaque heure, et dont on aura besoin pour le soir ou le lendemain.

Adieu donc à cette érudition naïve et patiente de nos pères, à cette sorte d'amour

platonique dont ils étaient épris pour l'étude, sans lui rien demander autre chose que de longues heures passées dans la méditation et le repos.

Nous aurons bien quelquefois de l'érudition postiche et de la science frelatée; mais la science véritable ne saurait que faire chez nous et nous en serions vraiment fort embarrassés.

Aussi, voyez comme elle se déguise, comme elle a peur d'être reconnue; le roman demande grâce pour l'histoire, et la philosophie ne passe qu'en in-18; le journalisme, démocratie de la pensée, aura bientôt pris dans la littérature la place que la démocratie semble vouloir prendre partout; les véritables livres de notre époque, ce sont les journaux, monumens du siècle, auxquels les plus habiles ouvriers ont mis la main.

Les revues littéraires, termes moyens entre les livres qu'on ne lit plus et les journaux qu'on lit en courant, pourraient être d'un grand secours, en dégagant la littérature des banalités quotidiennes, et des irritations politiques; les Anglais l'ont ainsi compris. On trouve dans leurs revues d'admirables richesses, et l'histoire écrite, comme elle doit l'être, chez un peuple qui fait ses affaires lui-

même, et n'a que peu d'instans à donner à son instruction.

En France, la littérature, traitée partout cavalièrement et sans façon, ne sait plus où se réfugier.

Déjà, nos revues lui ont fermé la porte, aspirant toutes à la gloire d'être des livres originaux; les comptes-rendus d'ouvrages ont dû céder le pas aux productions dont elles s'enrichissent chaque fois, et les revues sont aujourd'hui des collections d'articles, curieux à plus d'un titre, mais sans rapport avec le mouvement journalier des idées et des esprits.

Les journaux quotidiens, voués à un rude apostolat, ne peuvent guère consacrer aux nouvelles littéraires que quelques rares parties de leurs numéros, arrachées aux envahissemens de la politique.

Si le feuilleton vient parfois combler le vide des colonnes, n'ayez garde que toutes les productions puissent avoir accès dans ce sanctuaire : il leur faut exhiber, pour *laissez-passer*, un nom d'éditeur en vogue ou d'auteur ami; encore s'attache-t-on moins souvent à parler du livre en lui-même, qu'à cause de lui-même, et s'en sert-on, plutôt comme d'un prétexte, que comme d'un sujet.

Les pièces de théâtre, jetées pêle-mêle au feuilleton du dimanche, n'y figurent que pour mémoire, sans développemens et sans analyse, et sans qu'on daigne, la plupart du temps, enregistrer autre chose que leur acte de naissance ou leur acte de décès.

Ce que les journaux politiques ne peuvent pas faire, ce que les revues ne veulent plus faire, deviendra la tâche que s'est imposée le *Petit Poucet*.

Notre titre est à Béranger, et notre titre c'est notre pensée.

Lorsque tant d'autres se font grands, nous avons voulu rester petits; c'était le meilleur moyen de trouver plus facilement de la place.

Fidèle, d'ailleurs au rôle modeste que son titre lui prescrit, le *Petit Poucet* sera près de ses grands confrères, comme leur écuyer et servant d'armes, essayant de faire ce qu'ils auraient oublié, et de glaner après eux les épis qu'ils auraient dédaignés; il fera en sorte de tout voir et de tout dire.

Le théâtre surtout, sera l'objet de notre attention spéciale: nous donnerons avec un soin extrême l'inventaire de nos richesses dramatiques.

Tous y seront, grands artistes qu'on ad-

mire, Mars, Taglioni, Damoreau, Nourrit, Levasseur, Rubini, Arnal, Vernet, et le grand Odry, et Deburau l'Achille des Pierrots, qui vient de trouver son Homère.

Nous chercherons l'art partout où il lui plaira d'aller se nicher, à l'Opéra et chez *madame Gibou*, aux Italiens et à *la mère l'Oie*, et nous tâcherons de donner partout son signalement.

Nous appellerons l'attention publique sur beaucoup d'acteurs oubliés et méconnus, et sur tant de jeunes talens que l'indifférence tue et flétrit.

Les beaux-arts auront leur place réservée dans le *Petit Poucet*; il saura enregistrer, aux grands jours de la peinture, les noms des Delacroix, Delaroche, Decamps, Scheffer, Johannot, Schnetz, Devéria, se glisser dans les salons des amateurs, et s'arrêter, en badaud enchanté, aux charges pittoresques de Dantan.

Il faudra bien parler des modes, et le *Petit Poucet* est tout prêt à payer son tribut en ce genre. Il publiera, dans chaque livraison, un bulletin aussi complet que ceux des journaux qui ont voué à la mode un culte exclusif.

Ainsi le *Petit Poucet* sera partout, aux

théâtres, dans les salons, dans les ateliers de nos grands peintres, chez les éditeurs en vogue, chez les artistes à la mode, chez les auteurs en crédit, et ses livraisons seront un panorama en miniature de la grande cité.

Le *Petit Poucet* a pensé qu'il était temps d'appliquer aux lettres les idées qui dominent notre époque, de faire de la littérature à *bon marché*, dans un siècle qui a pris le *bon marché* pour devise : cependant le *bon marché* ne nuira en rien au luxe de la typographie : les revues doivent être fashionables : c'est une des conditions de leur succès ; elle sera scrupuleusement remplie.

Fait pour toutes les conditions et toutes les fortunes, modeste mais élégant et habillé à la mode, le *Petit Poucet* entrera dans les palais sans être vu, et dans les chaumières, sans se baisser.



LITTÉRATURE.



Revue.

L'abondance des matières théâtrales ne nous permettant pas de rendre compte dans cette livraison des ouvrages qui ont paru depuis le 1^{er} octobre, nous allons nous borner à jeter un coup d'œil rapide sur les principales productions littéraires que le mois dernier a vues éclore et qui ont été accueillies par la faveur publique.

Nous commençons naturellement par le septième volume des *Cent et Un*, de ce livre curieux, qui, en nous révélant une foule de jeunes talens inconnus, a le mérite de nous initier, par les mystères de la comparaison et du contraste, à l'ennuyeuse faiblesse de quelques vieilles illustrations, y compris même des illustrations académiques. L'ouvrage, tel qu'il est, ressemble peu à un tableau des mœurs de Paris; mais il ressemble fort à un cimetière où chaque pierre tumulaire revêtue d'un nom et d'une date, indique au passant que telle personne est morte à telle époque. Ainsi par exemple : Ci-git

dans le sixième volume M. Viennet. — *In eodem*, ci-git M. Kératry. — Dans le septième, ci-gisent MM. Felix Bodin et Dupin, etc. — Chaque livraison des *Cent et Un* constate les décès et les naissances. C'est le registre civil de la littérature. A côté de M. Kératry qui est mort, surgit M. Gustave d'Outrepoint qui vient de naître; à côté de M. Bodin, M. Fontaney; à côté de M. Dupin, M. Desnoyers; et puis, parmi tous ces noms, brillant comme un phare, le nom de Victor Hugo ou celui de Lamartine!

Ce volume compte, ainsi que les précédens, quinze ou seize chapitres environ, dont les plus remarquables sont : Le *Costume parisien*, par M. Ch. Lenormand. La *Faction des Ennuvés*, par M. Jal. *Un Magasin de Modes*, par M. Fontaney. Le *Gamin de Paris*, par M. G. d'Outrepoint. Le *Château de Ham* n'est autre chose qu'une longue et indigeste tirade d'histoire et d'apologie, et, n'était le respect dû au malheur, nous dirions que M. de Peyronnet radote quelque peu. M. Dupin s'est mêlé de donner des leçons d'éloquence au duc d'Orléans; l'éditeur des *Cent et Un* a bien fait d'accueillir les préceptes de M. le procureur-général; mais M. le procureur-général eût bien fait, lui, de lais-

ser ces préceptes au fond de son portefeuille. L'auteur présumé de la *Tour de Nesle*, M. Gaillardet, n'a pas justifié dans son article sur la *Rue des Postes* le titre d'homme de talent que MM. les juges du tribunal de commerce lui ont publiquement décerné. J'ignore si M. Dumas a réellement fait ou non le drame de la Porte-Saint-Martin, mais je suis certain d'avance qu'il n'a point écrit le chapitre dont il est question ici.

Les portraits inédits de Benjamin Constant seraient curieux s'ils n'étaient incomplets. Ce sont des matériaux et des notes de portefeuille, rien de plus. Quant à l'ode de Victor Hugo sur Napoléon II, elle est admirable.

La littérature maritime s'est enrichie en moins de quinze jours de deux romans nouveaux : la *Coucaratcha*, par M. Sue, et les *Scènes Maritimes*, par M. Jal. Ces deux publications empreintes d'un grand intérêt dramatique et écrites d'un style pur, élégant, passionné, sont destinées à un succès durable. Nous n'en dirons point autant des *Scènes du grand Monde* où quelques pages remarquables sont noyées et perdues dans un déluge de pages insignifiantes.

Il est généralement convenu qu'avec les

idées et les passions qu'il a jetées dans les *Deux Cadavres*, M. Frédéric Soulié eût pu défrayer sans peine trois ou quatre romans du genre de ceux qu'on fait aujourd'hui. Il y a, tout à la fois, dans ce livre, une richesse et une concision qui témoignent heureusement de la verve et de la logique de son auteur.

La mort funeste du prince de Condé, le procès de la baronne de Feuchères, le scandale ignoble de certains détails d'intérieur, les clameurs accablantes de l'opinion publique, tels sont les élémens qui ont fourni à M. Albert de Calvimont, rédacteur en chef du *Revenant*, le sujet d'un drame attachant et terrible intitulé le *Dernier des Condé*.

L'*Enfant de Chœur* de M. Amedée de Bast, édité par M. Hippolyte Souverain, n'est autre chose qu'un épisode révolutionnaire narré d'une façon piquante et bizarre. L'auteur n'est pas resté au-dessous de sa vieille réputation.

Le bibliophile Jacob a fait trêve pour quelques jours à sa manie des antiquailles. Après avoir minutieusement essuyé ses lunettes, le bonhomme s'est dit : « Voyons donc un peu ce que c'est que cette restauration dont on fait tant de bruit, » puis, après

avoir bien examiné les seize années sous toutes leurs faces, il s'est mis à échafauder une espèce de chronique contemporaine dont je vous recommande la lecture, si vous tenez aux bonnes et franches études du cœur humain.

Le *Cloître-Saint-Méry*, de M. Rey-Dusseuil, tableau animé des désastreux événemens du 6 juin, a obtenu le double honneur d'un succès et d'une saisie. L'un et l'autre nous dispensent de tout éloge.

La mort prématurée du duc de Reichstadt a servi de texte à deux publications intitulées : vie de Napoléon II. On trouve l'une chez Maresq libraire, l'autre a été éditée par Verney.

Nous aurons à rendre compte dans notre prochaine livraison de plusieurs ouvrages publiés depuis le mois d'octobre.



THÉÂTRES.

Revue.

Avant de rendre compte des pièces nouvelles représentées depuis le 1^{er} octobre, nous allons inventorier, dans un résumé succinct, celles qui les ont précédées dans le cours du mois de septembre. C'est une tâche que notre première livraison doit remplir. Une fois au courant, nous n'aurons plus à revenir sur l'arriéré.

Ce mois a été pour l'OPÉRA ce que sont tous les mois de l'année, un mois de recettes abondantes et de succès continuels. *Robert*, *la Sylphide*, mademoiselle Taglioni, madame Damoreau, mademoiselle Falcon, Nourrit, Levasseur, ont le privilège magique d'appeler et de retenir le public. On a dit :

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité; »
ce vers peut être vrai partout ailleurs qu'à l'Opéra.

Clotilde attire au THÉÂTRE-FRANÇAIS une foule toujours avide d'admirer l'inimitable talent de mademoiselle Mars. Plus de dix représentations n'ont point encore émoussé la curiosité publique

LA PORTE SAINT-MARTIN bat monnaie à *la Tour de Nesle*. Tous les matins, elle annonce la dernière représentation de ce drame; tous les soirs, le caissier est d'avis de remettre la clôture au lendemain. — Frédéric, qu'un congé vient de nous enlever, a remplacé Bocache avec succès dans le rôle de Buridan. C'est maintenant Delaître qui remplit ce rôle. Il y fait preuve au moins de bonne volonté.

Le GYMNASÉ, déchu de son ancienne fortune, voudrait rappeler ses beaux jours à force de pièces nouvelles et de représentations extraordinaires : *le Paysan amoureux*, *Une Monomanie*, *la Rente viagère*, font les frais de son spectacle. *Une Monomanie* a seule obtenu un franc succès.

AU VAUDEVILLE, *Un de plus*, avec Arnal, et *le Duel sous Richelieu*, avec Voluys et madame Albert, ont amené tous les soirs une chambrée complète.

Antoine et son compagnon, grotesquement annoncés sur l'affiche, battent le rappel pour le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. Le public s'y rend volontiers, car il trouve là Vernet, Odry, et mademoiselle Jenny-Colon, qu'il vaut encore mieux voir qu'entendre, quoi qu'on en dise.

LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL a pu, sans trop d'impatience, attendre le retour de mademoiselle Déjazet, avec *le Grain de Sable*, cinquième ou sixième imitation du *Conte de l'Atelier*. Paul s'y montre bon comique, et Lepeintre aîné comédien excellent. — En dernier lieu, sont venus *les deux Grivet*, débris réchauffés des *Ménechmes* de toutes les langues et de tous les répertoires.

A la GAITÉ, *le Testament de la Pauvre Femme* a été accepté par le public. Les drames de M. Ducange y sont habitués.

L'AMBIGU-COMIQUE maintient ses recettes avec *Marguerite de Navarre*, de M. Lottin de Laval, et *la Jolie Fille de Parme*, dont madame Irma a fait le succès.

La salle restaurée de M. COMTE est trop étroite pour loger les spectateurs attirés par la magie du *Livre Vert*, féerie montée avec un luxe extraordinaire, et représentée par les jeunes acteurs avec un ensemble surprenant.

AU THÉÂTRE DU PANTHÉON, *Louvel à Saint-Germain et la Suite de l'Auberge des Adrets*; — AUX FOLIES DRAMATIQUES, *le Fils de l'Empereur*; — AUX FUNAMBULES, *la Tentation*, où Deburau, le grand Gilles, revêt la robe de saint Antoine; — AU THÉÂTRE DE MADAME

SAQUI, *les Saint-Simoniens*, mauvaise parade assez bien jouée; — au THÉÂTRE DU LUXEMBOURG, *Louise et les Quiproquos*, font chaque soir les honneurs de la représentation.

Voilà, sauf omission, l'inventaire des richesses dramatiques du mois de septembre. Nous n'avons pu faire figurer, dans cette rapide nomenclature, les théâtres de la banlieue. Qu'on ne croie point pour cela que nous veuillions les négliger. Les sujets qu'ils ont fournis ont déjà brillé sur nos premiers théâtres. C'est, pour l'art dramatique, une école normale dont nous suivrons avec intérêt les travaux.

Académie Royale de Musique.

LE SERMENT,

Opéra en 3 actes, paroles de MM. Scribe et
musique de M. Auber.

(1^{re} représentation — 1^{er} Octobre.)

J'ai lu dans je ne sais plus quel article du code civil : *La recherche de la paternité est interdite*. La loi a sans doute pensé, comme Bridoison, qu'il était assez inutile de se mettre en frais pour si peu de chose, et qu'on était toujours le fils de quelqu'un. Quand donc verrai-je cet axiome si sage inscrit en tête du nouveau code dramatique, que nos

législateurs doivent à la France ? quelle béatitude alors pour les auteurs dont on ne viendra plus troubler les joies et déconcerter les triomphes ! Bonsoir à ces explorateurs obstinés, à ces Mungo Park des coulisses qui remontent patiemment à l'origine d'un mélodrame ou d'un vaudeville, comme s'il s'agissait de retrouver les sources du Nil : à chaque pièce nouvelle ils demandent ses titres, toujours prêts à s'inscrire en faux contre l'acte de naissance.

Ils n'avaient garde de manquer, lundi dernier, à la solennité musicale qui avait conduit tout Paris à l'Opéra. D'où vient le *Serment* ! c'est une aventure arrivée à M. de Villars, dit l'un ; vous vous trompez, c'est M. de Turenne qui en a été le héros, dit l'autre. Marmontel l'a déjà habillée en conte : on en a fait un mélodrame qui a eu un éclatant succès sur le boulevard du Temple. Le public qui n'est pas tenu d'être savant, était tout disposé à amnistier M. Scribe, pour le crime de plagiat, si M. Scribe eût bien voulu demander pardon au public.

C'est en Provence que se passe la scène, dans l'auberge d'un village situé entre Marseille et Toulon : nous sommes au temps des guerres de la République, douze ans avant la

bataille de Marengo. L'auberge est pleine de voyageurs, au moment où surviennent des marins, ayant à leur tête le capitaine Jean. — Ils demandent à loger, et l'hôte ne peut que leur offrir une chambre abandonnée, située dans le donjon de la tourelle, et sur laquelle courent les bruits les plus sinistres; on y voit, assure-t-on, des revenans; le capitaine Jean, en vrai marin, a peur du diable; il s'éloigne avec sa troupe: les autres voyageurs vont se coucher.

Marie reste seule, la gentille Marie, fille d'Andiol, aubergiste; elle attend Edmond son amant, que son père repousse parce qu'il est pauvre: la nuit s'avance; Edmond ne vient pas, et Marie s'inquiète d'une si longue absence; enfin Edmond arrive; il est conscrit, et le lendemain doit le voir, sac au dos, sur la route de l'Italie.

Leurs tendres regrets sont troublés par Andiol qui s'irrite de retrouver Edmond, auquel il avait interdit l'accès de sa demeure; mais Edmond est soldat, et cette fois ce n'est plus le paysan faible et timide qui répond aux attaques du père de Marie: il veut souper à l'auberge; il veut y coucher, et malgré les frayeurs et les sollicitations de sa maîtresse, il accepte pour son gîte la chambre

devant laquelle le courage du capitaine Jean a reculé ; de la sorte , il pourra revoir encore une fois Marie avant son départ.

Il est, au deuxième acte, dans cette sombre demeure, glaciale, inhabitée, théâtre, depuis un temps immémorial, d'apparitions fantastiques. D'abord, il se laisse bercer aux illusions guerrières ; son jeune cœur rêve de gloire, des champs de l'Italie ; puis, il se trouble, il s'attriste, il a froid, et le voilà qui s'endort, en répétant un refrain de guerre et de victoire.

Tout-à-coup, le fond du théâtre s'entrouvre, et on aperçoit dans un souterrain une bande de faux-monnayeurs, avec tous les instrumens du métier : ils pénètrent dans la chambre, Edmond se réveille, entouré de ces hommes, à la figure sinistre et menaçante. L'imprudent doit périr ; sa mort est nécessaire au salut de tous. Mais au moment même arrive le chef, le capitaine Jean, que le matin nous avons vu dans l'auberge d'Andiol ; Jean est touché de tant de courage et de jeunesse ; son âme s'ouvre à la pitié : il sauve les jours d'Edmond, après avoir reçu le serment solennel qu'il ne révélera jamais le fatal secret dont il est dépositaire.

Deux années se sont écoulées depuis cette

aventure étrange ; Edmond n'a pas revu son village ; on n'a pas reçu de ses nouvelles , et le triste bruit de sa mort ne trouve presque plus d'incrédules : c'est fête au hameau ; voyez les jeunes filles élégantes et parées ; voilà une noce qui s'avance. Le vieux Andiol, ruiné, je ne sais comment, a voulu trouver un gendre riche, et le capitaine Jean, honnête homme le jour, a été l'époux qu'il a choisi pour sa fille ; la pauvre Marie, pâle, affligée, ne ressemble pas mal à une Iphigénie champêtre.

On fait les préparatifs ; le notaire est mandé : mais on entend le bruit d'un cheval ; c'est un brigadier de gendarmerie qui porte le bulletin de la bataille de Marengo : on lit le bulletin ; le capitaine Edmond à la demi-brigade du Var, brave entre les braves, s'est distingué dans cette grande journée ; l'aubergiste a soin d'ajouter qu'il a été blessé mortellement ; plus d'espérance pour Marie, qui commence par s'évanouir, et finit par aller chez le notaire avec son père et le capitaine Jean.

Edmond choisit cet instant pour revenir, Edmond capitaine, Edmond vainqueur, Edmond toujours amoureux de Marie : il s'incline sur le sol de sa patrie, et devant le

doux ciel de la France; c'est Tancrède habillé en soldat de la République.

Bientôt, il apprend de Marie elle-même qu'il a un rival, et que ce rival doit être son époux : son courage s'allume, et sa jalousie s'indigne; il jure de ne pas laisser consommer cette union.

Mais ce rival, c'est le capitaine Jean, et au moment où Edmond est près de laisser échapper le terrible secret, Jean lui rappelle son serment qui le lie; Edmond se tait, et Marie, qui attend avec une inquiétude bien naturelle le parti que va prendre son amant, se décide enfin à signer.

Jean et Edmond restent seuls; Edmond provoque son rival, l'insulte, le force à lui donner une satisfaction les armes à la main.

Alors, les gendarmes arrivent, comme dénouement; ces MM. demandent les passeports de Jean et d'Edmond; le premier se trouble; Edmond échange son passeport contre celui de Jean; tâchez de soustraire votre tête au fer des lois, lui dit-il; Jean profite de l'avis, et s'embarque sur un bâtiment qui était à la voile : Edmond reste en gage entre les mains des gendarmes; mais précisément alors, on entend le bruit des tambours; c'est le régiment du jeune capitaine

qui vient à marche forcée le reconnaître pour son colonel; un officier donne à Edmond une lettre fort polie du capitaine Jean qui lui fait remise de sa fiancée et de son serment.

Sans les gendarmes, venus si à propos, comment tout cela aurait-il fini? je n'en sais rien.

Et puis après cela plaignez-vous des gendarmes!

Voilà la pièce sur laquelle M. Auber était condamné à écrire de la musique; je ne suis pas un janséniste, et je ne tiens guère à rencontrer la perfection dans les poèmes de l'Académie royale de Musique; mais, en vérité, M. Scribe, homme d'esprit, doit rire de la mystification qu'il vient de faire au public : M. Castil-Blaze est un Quinault à côté de l'auteur du Serment. Figurez-vous que Edmond dit à Marie :

J'ai reçu l'adieu de ma mère,
Et je viens te faire les miens.

Et mille autres choses de cette force, que vous ne trouveriez que là.

M. Scribe s'est trompé de pays; notre langue française n'est point assez belle pour être déshabillée si cavalièrement, et jusqu'à présent, nous n'avions pas été habitués à ce

sans façon d'un talon-rouge de la littérature; cela viendra peut-être, mais encore ne faudrait-il pas négliger les transitions.

Quoi qu'il en soit, le poème ridicule, mesquin, mal composé, mal écrit, a compromis le succès d'un opéra, qui était appelé à de meilleures destinées.

Non pas, certes, que M. Auber ait fait un chef-d'œuvre; mais quelques uns de ses plus gracieux motifs ont porté la responsabilité des drôles de paroles qui les accompagnaient.

L'ouverture ressemble trop à de la musique de régiment; on n'y entend que des pas redoublés : l'air que chante Dérivis au premier acte est dans le genre bouffe, et d'un heureux effet, quoique rappelant trop la cavatine du Barbier : en général, le premier acte est bien composé, c'est là que madame Damoreau chante admirablement un air à cadence et à roulades qui fera à lui seul la fortune de la pièce; le duo entre Edmond et Marie est plein de suavité et de charme, quoique manquant un peu d'inspiration et d'originalité; en revanche le trio entre Andiol et les deux amans, qui termine le premier acte, a de la gaieté, de la vivacité et du mouvement.

L'air du second acte, que chante Edmond

dans la Vieille Tourelle, *En avant, conscrit, en avant*, sera bientôt à l'ordre du jour dans toutes les légions de la garde nationale de Paris et de la banlieue; M. Auber l'a écrit de propos délibéré, pour en faire un Pont-Neuf. Le final a été travaillé avec art et beaucoup de soin; il n'est pas difficile cependant de s'apercevoir que l'harmonie est la partie faible du talent de M. Auber.

J'ai déjà dit qu'Edmond au troisième acte, c'est Tancredi de 1800 avec la queue et les oreilles de chien. Mais où sont donc cette mélancolie et cette tristesse tendre et rêveuse qui avaient inspiré la cavatine admirable de Tancredi revoyant sa patrie : Nourrit aurait été digne de la chanter, et M. Auber n'a voulu lui fournir qu'une mélodie maigre et étranglée; il y a de la verve et de la chaleur dans son duo avec Marie, et on y retrouve le caractère violent et passionné d'un soldat amoureux.

M. Auber n'a eu qu'un tort, en écrivant le *Serment*, ça été de n'en point faire un Opéra-Comique; alors, il aurait eu un grand succès et il l'aurait mérité; tout, dans cette partition, porte le caractère de l'ancien Feydeau, du Feydeau à mélodies, à ritournelles, à ariettes, dont on nous promet la

résurrection assurée ; ce n'est pas la musique bouffe, comme l'entendent les Italiens, pleine de fougue, de verve, d'originalité, dont la *Cenerentola*, *il Barbiere*, *l'Italiana*, resteront long-temps des modèles ; notre Opéra-Comique a gardé quelque chose de précieux et de prétentieusement chevaleresque dont M. Auber n'a pu effacer les traces dans le *Serment*.

Mais où aurait-il trouvé ailleurs qu'à l'Opéra, cette admirable exécution, qui seule attirerait et retiendrait la foule ?

Madame Damoreau est, sans partage, la reine du chant ; je ne sais pas encore si le théâtre Italien lui doit donner une rivale. Quelle intelligence parfaite de son art ! Quelle correction et quel goût dans ces ornemens qu'elle prodigue avec une inépuisable richesse ! Elle a eu tous les honneurs de la première représentation.

Nourrit a été dans le *Serment* ce qu'il est partout, acteur et chanteur excellent : comédien plein de souplesse et de variété, il sait donner à tous ses rôles un cachet particulier.

Dérivis, appelé par l'absence de Levasseur, à créer le rôle de l'aubergiste, a mérité les applaudissemens qu'il a obtenus ; sa voix est belle, correcte et bien posée ; qu'il ap-

prenne de Levasseur à être bouffon, sans charge, commel'étais Lablache dans la *Prova*, et à donner du mordant et du trait à ses chants, et Dérivis, jeune acteur plein de zèle et d'amour de son art, sera une des espérances de l'Opéra.—

Dabadie, le capitaine Jean, a trop l'air d'un faux-monnayeur qui fait des gros sous; il n'aurait pas dû oublier qu'il fait le métier en grand, et qu'on trouve des *honnêtes gens* partout; d'ailleurs, il a joué avec énergie, et aurait bien chanté, s'il pouvait se décider à chanter pour le public.

En définitive, on a eu tort d'annoncer trop tôt la chute du *Serment*; à la deuxième représentation, le public avait déjà pris son parti sur beaucoup de choses qui l'avaient blessé la première fois.—

L'histoire n'est pleine que de succès qui ont commencé par une chute; qui sait si l'opéra nouveau ne fera pas un chapitre de cette histoire-là?

Théâtre Italien.

MATILDE DI SABRAN.

RUBINI - M^{me} BOCCABADATI.

C'était mardi dernier grande fête aux Italiens : Rubini rentrait dans un rôle qu'il

n'avait pas encore joué, et Madame Boccabadati, *prima donna*, couverte des palmes Italiques, applaudie à Milan, à Rome, à Naples, paraissait pour la première fois, dans le rôle de *Matilde*, où M^m Sontag avait laissé de dangereux souvenirs.

M^m Boccabadati, habituée au mouvement des vastes salles de l'Italie, à cet enthousiasme spontané d'un peuple amoureux des arts, a paru déconcertée entièrement par l'aspect cérémonieux et froid du salon doré qui s'ouvrait devant elle; pas de cris, de bravos, de trépignemens! Le dilettantisme petit-maître, taquin, difficile, était là pour lui demander compte de ses triomphes, tout prêt à la condamner avec son dédaigneux silence. — Pauvre femme! qu'elle a dû regretter cet enthousiasme sans gants, si prompt et si facile du Théâtre de San-Carlo, et ces impressions si vives des Italiens qui leur révèlent tout de suite les qualités et leur cachent bien souvent les défauts!—

Aussi, troublée dès son entrée en scène, M^m Boccabadati est restée pendant toute la durée du premier acte, chancelante, incertaine; c'est à grand'peine, qu'on a pu retrouver dans son chant quelques-unes de ces

hardiesses heureuses qui dénotent les grands chanteurs ; elle a pris sa revanche au second acte, et le public commençait à lui tenir déjà moins de rigueur.

M^{me} Boccabadati a un grand défaut, que le public de Favart lui pardonnera difficilement ; elle est Italienne, avec toute cette fougue , ce jeu en dehors , cette *desinvolture* des comédiennes de son pays ; vous ne trouverez plus là cette pruderie délicate et coquette, ces agaceries pleines de chasteté et de grâce dont M^{me} Sontag n'aurait pas du emporter le secret. M^{me} Boccabadati est coquette pour tout de bon , comme une Italienne doit être, et voilà ce qui a blessé les spectateurs de Favart ; ces honnêtes gens-là voudraient de la coquetterie langoureuse , sentimentale, comme celle de M^{me} Léontine Volnys ; ils vont aux Italiens, et voudraient y voir jouer des Françaises.

M^{me} Boccabadati ne peut pas être jugée à son premier début : une grande réputation, comme la sienne, impose des ménagemens à la critique.

Rubini a été accueilli avec enthousiasme et a payé comptant cette dette qu'il contractait avec le public.—

Chanteur admirable, plein d'âme et de

goût, d'intelligence et d'énergie, il ne pouvait guère être supérieur à ce que nous l'avions vu l'année dernière; mais son jeu s'est perfectionné, et il a su se plier aux habitudes de la scène française. Le rôle de *Coraddino* que Donzelli jouait avec une sorte d'énergie brutale a été francisé par Rubini.

Santini a chanté avec un remarquable talent le rôle d'*Aliprando*; cet artiste, très jeune encore, est appelé à un bel avenir.

Berrettoni, secondé basse, a mérité l'accueil favorable du public; Graziani *Isidoro* est toujours excellent comédien, plein de naturel et de gaieté, en possession de déridier les fronts soucieux du théâtre Favart.

M^{lle} Amizo est toujours jolie.—

En résumé, ce premier essai donne les plus heureuses espérances; rarement le théâtre Italien a offert un ensemble de talents aussi complet.

On annonce pour mardi le début de *Tamburini*, qui est aujourd'hui la première basse-chantante de l'Italie.



Théâtre de l'Opéra-Comique.

LES VOITURES VERSÉES. — PICAROS ET DIÉGO.

MARTIN. — PONCHARD. — M^{me} PONCHARD.

Beaucoup de gens, prophètes de malheur, s'étaient un peu hâtés d'annoncer la mort certaine, définitive de l'Opéra-Comique : le voilà qui ressuscite : qu'en diront-ils ? l'Opéra-Comique a quitté les lambris dorés et les tristes magnificences de la Thébaïde Ventadour. Il s'est fait peuple, puisqu'il ne peut plus être grand seigneur. C'est quelque chose au moins que de savoir prendre son parti d'aussi bonne grâce : le voilà revenu chez lui, *aux champs où fut Feydeau*, dans une salle petite, modeste comme sa nouvelle fortune. C'était presque un événement que la réouverture de ce théâtre : on en a peu parlé, et ce pauvre Opéra-Comique, enfant gâté si long-temps de la mode, en éprouve aujourd'hui les disgrâces ; pourtant qu'il ne se décourage pas, et l'avenir lui promet peut-être d'éclatantes réparations.

Lorsque le dilettantisme fit invasion parmi nous, coquet, avantageux, exclusif, intolérant, n'aurait-on pas un instant cru que Paris tout entier était devenu dilet-

tante ? Le dédain fut mis à l'ordre du jour pour nos compositeurs et nos artistes , et les statues de Grétry, de Nicolo et de Boyeldieu furent brisées; et cependant, plus d'un que la vogue entraînait aux sévères et magnifiques beautés d'*Otello*, de la *Sémiramide*, de *Fidelio* et de *Moïse*, revenait en répétant quelques refrains d'*Emma* ou de la *Dame Blanche*. A cela que faire ? L'Opéra-Comique est la musique mise à la portée du plus grand nombre. Chez un peuple qui n'a pas reçu pour les arts cette organisation fine et délicate des Italiens et des Allemands, il sera toujours le juste-milieu entre les flons-flons du vaudeville et les richesses de la grande harmonie.

Aussi, la nouvelle assurée de la résurrection d'un théâtre qu'on avait appelé théâtre national, où tant d'heureux talens ont brillé, fut-elle accueillie avec faveur par le public.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore vu l'enouvel Opéra-Comique qu'on nous promet, l'Opéra-Comique rajeuni, habillé à la mode, l'Opéra-Comique de 1832 : c'est toujours le vieil Opéra-Comique qui fait les honneurs du nouveau temple.

On a joué les pièces de l'ancien répertoire, *Lully et Quinault*, *les Voitures versées*, *Pica-*

ros et Diégo, et Martin prêtait généreusement à ses camarades la magie de son nom et les restes d'un incomparable talent. La foule était grande pour voir cet Empereur de l'Opéra-Comique, ce rival d'Elleviou, qui venait risquer dans de nouvelles épreuves sa vieille et glorieuse réputation. Cette courageuse imprudence a été couronnée de succès, et Martin a été encore proclamé un habile chanteur : non pas certes qu'il fallut s'attendre à retrouver dans l'homme presque septuagénaire cette vigueur et cette agilité de traits, ces belles cordes basses qu'on admirait dans l'artiste de quarante ans ; mais avec quel bonheur et quel art il a suppléé à ce qui lui manquait ; il faut être bien riche encore, pour savoir orner ainsi la pauvreté.

Et puis d'ailleurs, on n'aurait pu sans injustice et sans ingratitude être sévère envers Martin. Il ne venait pas imposer au public sa gloire séculaire, mais plutôt inaugurer le nouveau théâtre sous l'invocation de son nom et de ses anciens succès.

Martin ne doit pas faire partie de la nouvelle troupe ; il en est le parrain, et quand le parterre l'aura adoptée, il retournera, comme Dioclétien, à ses laitues de Saloues.

Ponchard, qu'on a eu quelque peine à entendre le premier jour, a pris sa revanche aux représentations suivantes ; c'est toujours le chanteur pur, élégant, correct, qui a jeté parmi nous les traditions du beau chant italien ; seulement, sa voix trahit son habileté, et la musique à roulades, à difficultés ne semble plus guère lui aller.

M^{me} Ponchard, que la province avait enlevée à Paris depuis plusieurs années, a su profiter du temps et des habiles leçons de son mari ; elle a vaincu de très grandes difficultés, et elle prendra bientôt sa place parmi nos premières cantatrices.

Jusqu'ici, le nouveau théâtre, avec une troupe incomplète et un répertoire usé, n'a pu faire de grands efforts pour attirer la foule ; et cependant la foule s'y est portée, par reconnaissance du passé et espérance de l'avenir.

Les développemens que nous avons dû donner aux articles de théâtre qui précèdent, nous forcent d'ajourner jusqu'à la livraison prochaine, le compte rendu des pièces suivantes : *Mlle Aissé* au Vaudeville ; — *Le fils du Savetier* aux Variétés ; — *Le Maraudeur* à la Porte-Saint-Martin ; — *L'Île d'amour* à la Gaité.

La seconde livraison suivra, pour cette fois, presque immédiatement la première, dont la publication a été jusqu'à ce jour retardée par les soins multipliés qu'exige la création d'un recueil aussi complet.

ALBUM.

— C'était fête, ces jours derniers, au THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL : Mlle Virginie Déjazet y reparaisait, après deux mois d'absence, dans ses deux meilleurs rôles, *Vert-Vert* et la Fermière du *Philtre champenois*. La foule s'est trouvée là, comme toujours, pour applaudir mademoiselle Déjazet. Cette spirituelle actrice a pu croire que c'était une continuation de sa promenade triomphale dans les départemens. *La Ferme de Bondy*, *les Chansons de Béranger*, *la Chanteuse et l'Ouvrière*, lui ont depuis fourni l'occasion de déployer toutes les ressources de son talent si souple et si varié. On va mettre en répétition un vaudeville dont mademoiselle Déjazet remplira le rôle principal.

— A la deuxième représentation du *Serment*, une couronne a été jetée à madame Damoreau qui a reçu ce témoignage de la faveur du public, avec une sensibilité qui n'avait rien de théâtral.

— Mademoiselle Fitz-James, élève de Vestris, a déjà paru dans les *Pages du duc de Vendôme* et la *Belle au bois dormant* ;

accueillie avec fureur, elle a mérité les applaudissemens du public par une danse pleine de charme et de grâce.

Il est facile de voir qu'elle a profité aux leçons et aux exemples de mademoiselle Taglioni.

— Madame Alexis Dupont, éloignée depuis trois mois du théâtre, a dansé dans les *Pages du duc de Vendôme* et la *Belle au bois dormant*. Artiste pleine de correction, d'élégance et de pureté, elle est maintenant modèle de la danse qu'on est convenu d'appeler la danse noble.

— La troupe équestre du CIRQUE OLYMPIQUE est arrivée ces jours derniers à Paris. Le théâtre ouvrira dès le commencement de cette semaine. On dit que la pièce de rentrée, intitulée : *la République, l'Empire et les Cent-Jours*, fera pâlir le succès de *l'Empereur et des Polonais*.

— M. N.-E. Lemaire, doyen de la Faculté des Lettres, vient de succomber à une inflammation du foie. Ses obsèques ont eu lieu vendredi dernier.



MODES.

Le matin, on porte beaucoup, en négligé de promenade, des redingottes d'étoffes à nœuds. Les toiles de Smyrne et les toiles médicis obtiennent la préférence sur les schals imprimés pour les toilettes de jour. On ne trouve rien de mieux que le cachemire imprimé, à dessins gothiques et arabesques.

Pour les robes de soie, qui se portent décolletées et accompagnées de blondes ou de bijoux, on se sert du cachemire uni, de la moire satinée et des gros-de-naples brochés.

Les magasins de la *Balayeuse* ont exécuté avec soin une nouvelle forme de canezous intérieurs, entièrement plissés devant et derrière, à petits tuyaux. Au cou est un petit col droit, une bande de mousseline brodée, que borde une petite dentelle légèrement froncée.

Les cols de blondes sont en usage avec les robes de soie habillées.

On fait de nouvelles pélerines très riches et très simples; elles sont bordées tout autour d'une guirlande dans une dent en crête.

Le plain est semé d'un bouquet détaché; autour sont brodés deux cols doubles, arrondis et peu tombans.

Les écharpes de cachemire avec une petite bordure autour, sont de très bon goût.

Le grand schal de cachemire noir long se remplace fort bien par un cachemire gros bleu.

On porte beaucoup les cravattes de marceline double et de gros-de-naples.

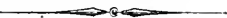
Les ceintures les plus nouvelles sont en velours brochés, à dessins cachemire.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

De la Littérature, des Théâtres et des Modes.



LITTÉRATURE.



Histoire secrète du Directoire.

1^{re} Livraison,

2 volumes in-8°. — Mesnard, éditeur.

L'auteur du livre que j'annonce est mort en 1832. Il est mort assez à temps, le cher homme, pour nous parler du directoire, du consulat, de l'empire, de la restauration, du ministère Polignac, même de la révolution de juillet. Il faut en prendre son parti ; nous aurons *l'histoire secrète* de tout cela, celle du directoire n'en est que le prélude. Après tout, je n'en suis pas fâché ; j'étais las des mémoires, et il m'est arrivé plus d'une fois de dire, comme le philosophe nor-

mand : Mémoires, que me voulez-vous ? *L'histoire secrète* vient à merveille pour les remplacer.

Pauvre histoire, si fière autrefois, si dédaigneuse, si bégueule, si prude, comme on la traite ! Reconnaissez-vous, je vous prie, dans cette égrillarde, à l'œil fripon, au sein nu, cette pudique muse qui ne laissait rien voir de ses charmes ; mais le public, libertin et blasé, qui aime à voir, sera, j'en suis bien sûr, pour *l'histoire secrète*.

Et puis, avouons que Clio, comme on l'appelait, l'histoire aux grands airs et aux grandes phrases, aurait eu peu de chose à voir dans cette drôle d'époque du directoire, régence de la démocratie avec ses roués et ses marquises, entr'acte trop long entre la république et l'empire, où le public sifflait, impatienté.

Nous voici au 13 vendémiaire : le canon gronde, et la Convention, plus héroïque que le sénat romain, délibère, armée de fusils : c'est là qu'un astre nouveau se lève, qui devait sitôt éclipser tous les autres : Barras a choisi Bonaparte, et Bonaparte, grand général à son premier pas, prévoit tout, dispose tout : la Convention est sauvée.

Et le lendemain, lorsque Barras présen-

ta le jeune vainqueur à l'Assemblée, il était vêtu, dit l'auteur, d'un habit militaire plus qu'à demi usé, et où la broderie brillante qui orne ceux de ses collègues était remplacée par un galon tissu qui l'imitait parfaitement; il portait une culotte de peau de daim qui, l'avant-veille, lui avait été prêtée par l'acteur Talma.

Si tout cela est vrai, comme on nous l'atteste, Napoléon avait grand besoin de monter sa garde-robe; le manteau impérial était pour lui de première nécessité.

Je connais plus d'un sous-chef de bureau qui serait fort mécontent des frais d'installation qu'on faisait, dans ces temps-là, pour les chefs du gouvernement.

Lorsque les directeurs entrèrent dans le Luxembourg, dit quelque part M. Bailleul, il n'y avait pas un meuble. Ils s'installèrent dans un cabinet, autour d'une petite table boiteuse, sur laquelle table ils déposèrent un cahier de papier à lettres et un écritoire à calumet, qu'heureusement ils avaient eu la précaution de prendre au comité de salut public; ils avaient pour sièges quatre chaises de paille, en face de quelques buches mal allumées: encore le tout était-il emprunté au concierge du palais.

Enfin , les voilà chez eux ; le reste ne me regarde plus , je ne suis que pour l'histoire secrète.

C'était le 26 octobre 1795, à deux heures et demie, que la Convention nationale avait abdiqué ses pouvoirs et proclamé le gouvernement nouveau : on voit que l'auteur écrit la montre à la main.

A cette sévérité révolutionnaire , sorte de jansénisme politique dont Robespierre et Saint-Just avaient été d'étranges modèles, vint tout-à-coup succéder un amour effréné de la dissipation et du plaisir.

Barras trônait au Luxembourg, Sardana-pale sans-culotte , gentilhomme montagnard , qui aurait ensuite livré à l'or du pré-tendant la révolution comme une prostituée ; Barras avait sa cour ; on avait presque déjà ressuscité les petites entrées. Barras est dans un vaste fauteuil : les plus jolies femmes de Paris sont en face, sur une causeuse ; les homme debout, *par commodité*. C'était l'égalité républicaine.

Et Carnot était aussi là, non pas le Carnot que vous connaissez , organisant la victoire, inflexible , sévère , véritable Caton moderne ; mais Carnot, Anacréon , écrivant de petits vers, et coquetant auprès des dames :

il faisait des romans au comité de salut public.

Et ce bon Larevelière-Lepaux , qui fut aussi chef de secte en son temps, honnête et digne homme , qui n'avait que le ridicule d'être jaloux du pape , comme pourraient l'être aujourd'hui M. Châtel , évêque fondateur de l'église catholique française, ou M. l'abbé Auzou, ou même M. Roch , docteur de la loi. Il nous apprend bien d'autres choses , le Suétone du directoire.

Madame Amelin , c'est lui qui la nomme, éprise d'un goût ardent pour le *beau*, ne portait plus de chemise. La chemise, disait-elle , gênait par ses plis la pureté des formes du corps. Tout cela est de lui, notez bien ; je voudrais seulement savoir si madame Amelin conserve son antipathie pour les chemises.

Le drôle de temps et la drôle d'histoire ! L'agiotage , le plaisir sans frein et sans mesure , la misère , le luxe , des brigandages sur les routes , des vols dans Paris , des prostitutions et des bals sur les tombeaux , voilà le directoire.

Les gens de lettres reparaissent , académiciens, faiseurs de journaux, de tragédies, de poèmes, qu'avait oubliés ou dédaignés la Convention.

Joseph Chénier , frère d'un grand poète , et le plus élégant des écrivains classiques depuis Voltaire ; et Laharpe , dévot furieux , et M. de Fontanes , qui commença par être *souteneur* avant d'être grand maître pieux et monarchique de l'Université impériale ; et Pindare-Lebrun , méchant avec délices , et le vieux Mercier , qui écrivait dans la rue selon les beaux esprits du temps , et qui seul cependant , parmi tant d'autres , a su rencontrer quelques traits du *Tableau de Paris* , et Rétif de la Bretonne , J.-J. Rousseau des Halles , qui n'a eu que le tort irréparable de ne pas savoir écrire ; et M. Baour-Lormian , Ossian - Gascon , si admirable dans son délicieux amour - propre ; et Gérard , Raphaël du Sacre , artiste des cours , breveté , patenté et pensionné , juré au tribunal révolutionnaire et républicain fervent ; et David , le peintre des statues , Brutus si bon enfant devant le pouvoir , et qui détestait Rubens ; tous y sont , et les chapitres des querelles littéraires ne sont pas les moins curieux du livre.

Une grande figure domine toutes ces figures ; celle de Bonaparte , vainqueur au 13 vendémiaire , vainqueur en Italie , probe , sévère , respectant tout ce qui a droit au res-

pect des hommes , et rapportant trois cent mille francs de toutes ses conquêtes ; on peut facilement prévoir qu'au jour où la France , lasse de la liberté dans le sang et de la liberté dans la boue , cherchera quelque part un asile contre les échafauds et les factions , le César d'Arcole ou des Pyramides n'aura pas de peine à passer le Rubicon ; Il est déjà presque à sec.



Mémoires de mes Créanciers,

PAR MAXIME JAMES ,

2 vol. in-8°. — Dufey et Vezard éditeurs.

Qu'est-ce qu'un créancier ? qui connaît un créancier ? quelqu'un pourrait-il me faire le plaisir de me dire comment est fait un créancier ?

Pour moi , je l'avoue à ma honte , je ne m'en doute même pas.

Et cependant j'ai des dettes comme tout autre ; beaucoup de gens ont le droit de me traduire devant le tribunal de commerce et la justice de paix ; mais encore un coup , je n'ai pas de créanciers.

C'est qu'il existe une différence immense

entre l'homme à qui l'on doit et le créancier proprement dit.

C'est qu'à vrai dire, le créancier n'existe plus ; on ne voit pas même un de ces débris légués par les races éteintes aux générations qui leur succèdent. Il n'y a plus de place pour le créancier sur ce sol , où de loin en loin, on rencontre peut-être encore, un traitant, un abbé, un Coquerel, un vertu-gadin.

Autrefois on rencontrait des nobles. Ces nobles avaient ou n'avaient pas d'argent. Quand ils en avaient, ils le prodiguaient en folles dépenses, si bien qu'ils se voyaient bientôt réduits à recourir, comme les premiers, à l'obligeance intéressée d'une classe d'hommes faisant métier de rendre service au plus juste denier.

C'était alors le temps des créanciers ; ils avaient une physionomie spéciale, un cachet particulier. Ils étaient type en un mot.

On reconnaissait, en ce temps, un créancier entre mille ; quand il passait dans la rue, les marmots disaient : « C'est un créancier. »

Les concierges de bonne maison avaient, pour le créancier indistinctement, un signallement qui ne les trompait jamais dans l'application.

Le créancier était consigné soigneusement à la porte. S'il parvenait à franchir le seuil, on le poussait dehors par les épaules; s'il pénétrait jusques dans l'anti-chambre, on le jetait par la fenêtre. C'étaient les menus profits, le tour de bâton du créancier.

Au théâtre, le créancier avait son costume, ses habitudes, ses manières: on le distinguait rien qu'à l'entendre parler dans la coulisse. Quand il faisait son entrée, le parterre poussait des éclats de rire; on le bafouait comme un tuteur sur la scène. C'était un emploi.

Pourtant, il était de bon ton d'avoir des créanciers. Ces nobles, tourmentés de besoins et dénués d'argent, avaient mis les créanciers en vogue, comme les grandes dames tourmentées de besoins et dénuées de vertu, mirent plus tard les amans à la mode.

La société se divisait alors en deux classes distinctes, se rapportant à peu près exactement aux deux grandes distinctions sociales: les débiteurs (les nobles), et les créanciers (les vilains).

Mais voit-on aujourd'hui quelque chose de pareil? ces distinctions morales ne sont-elles pas effacées, comme les distinctions politiques, sur cette table rase qu'on appelle

le monde? Pour les créanciers, comme pour les aristocrates, notre civilisation est pneumatique.

Le créancier n'a plus ses mœurs à part. Il ressemble à tout le monde. Il pose aussi bien à l'Opéra que son débiteur. On ne le reconnaît pas dans la rue. Au théâtre on le prendrait pour le jeune premier; à la Bourse même, patrie de l'agiot, il n'a pas de signe distinctif.

Qui voudrait se permettre aujourd'hui de chasser, de frapper un créancier? A défaut du code de commerce et du code pénal, le code de l'honneur réprimerait une pareille tentative, et le Bois-de-Boulogne en rendrait raison, mieux encore que Sainte-Pélagie.

On doit à son tailleur, son bottier, sa modiste, qui doivent eux-même au marchand de drap, de cuir ou de nouveautés; de bonne foi, est-ce là l'étoffe d'un créancier? Que trouvez-vous de *créancier* dans de semblables personnages?

Depuis que tout le monde est débiteur, il ne peut plus y avoir de créancier. C'est un prêté-remis; les relations d'argent sont, pour tous et pour chacun, tenues en partie double. Le juif lui-même est juif, et n'est plus créancier.

Vous me pardonnerez cette digression , trop longue peut-être, mais non étrangère à mon sujet. Si le créancier n'est plus, comme je l'ai prouvé, qu'un être perdu dans la foule, à quoi bon M. Maxime James le fait-il poser devant nous? Quel intérêt pouvons-nous porter à ses héros? Les mémoires de ses créanciers doivent-ils avoir pour nous plus d'attrait que n'en auraient tous autres mémoires de ce genre, les mémoires d'un tuteur, par exemple?

Il y a pourtant dans ces deux volumes assez d'imagination pour créer et féconder une meilleure idée, assez d'esprit pour colorer cette meilleure création, tant développée fût-elle. M. James nous initie adroitement aux petites craintes, aux petits déboires, aux petites privations, en un mot à tous les petits détails d'une vie de jeune homme, en butte aux mille et une tracasseries de ce qu'il lui plaît d'appeler des créanciers. On trouve çà et là de charmantes pages, au milieu de pages inutiles et froides; le style est convenable; il y a de l'observation fine et délicate: seulement elle porte à faux.

Une autrefois, monsieur Maxime, si vous faites un livre (et vous en ferez) tâchez de mieux choisir vos types, et n'allez pas, avec

la prétention de donner de l'original, nous offrir des *mémoires de créanciers*. Autant vaudraient les *mémoires d'un pair de France*.



THÉÂTRES.

Théâtre du Vaudeville.

M^{lle} AÏSSÉ,

Vaudeville en 1 acte, par MM. Aycard et Emmanuel.

(1^{re} représentation — 1^{er} Octobre.)

C'est un étrange épisode de l'histoire de la régence que la vie d'Aïssé la Georgienne. Cette jeune et belle fille mourant victime de l'honneur, dans un siècle où tous vivaient de honte et de corruption; cette femme venue des climats où les murailles du harem sont la plus puissante sanction de la pudeur, pour protester par un éclatant défi, contre la pruderie dissolue de la cour du régent; cette gracieuse figure de madeleine encadrée dans le tableau où sourit le visage fardé de madame de Parabère, où grimace la face cynique de l'abbé Dubois; tout cela forme un de ces singuliers contrastes où la morale puise d'utiles enseignemens et l'art dramatique de précieuses inspirations.

Voici l'histoire d'Aïssé la Georgienne, telle que la retracent les mémoires de l'époque, et qu'elle la raconte elle-même dans ses lettres.

Aïssé, jeune encore, avait été mise en vente comme esclave, sur la place publique de Constantinople, par un musulman qui disait l'avoir arrachée aux décombres fumans d'un incendie. M. de Fériol, ambassadeur de France en Turquie, la trouva jolie et l'acheta de son propriétaire. Aïssé fut conduite en France, où la mort de son nouveau maître la fit passer au pouvoir de madame de Fériol belle-sœur de l'ambassadeur.

Cette dame qui, en affectant les dehors les plus sévères, semblait vouloir, comme elle le disait elle-même, expier le malheur d'avoir pour sœur madame de Tencin, reçut dans son hôtel la jeune Georgienne dont elle fit sa compagne.

La beauté remarquable et l'esprit peu commun d'Aïssé, la rendaient un objet d'envie pour la cour, quoiqu'elle s'abstînt d'y paraître avec sa bienfaitrice. Le régent désira la voir. Son entremetteur Dubois fit capituler, par de séduisantes promesses, la vertu protectrice de madame de Fériol : mais tout son art échoua devant la froide dignité de la Georgienne, qui repoussa constamment les offres et les avances de Philippe.

Cette noble et digne conduite ne put cependant la mettre à l'abri de la calomnie. Aïssé était aimée par le chevalier d'Aydie, gentilhomme plein de mérite, et qui voulut devenir son époux; mais elle eut la force de résister à ses supplications, trop fière pour lui devoir un rang et une fortune, et trop généreuse pour l'associer au mépris que les incidens romanesques de son enfance faisaient rejaillir sur elle. — Quelque temps après elle mourut dans un âge peu avancé sans que la pureté de sa conduite fût parvenue à désarmer la médisance.

Les auteurs n'ont pas complètement suivi la donnée historique, et nous sommes tentés de leur en faire un reproche : voici de quelle manière ils ont arrangé leur sujet.

Aïssé vient de recevoir du chevalier d'Aydie une déclaration d'amour et une offre de mariage : elle a refusé; mais surprise par madame de Fériol au moment où d'Aydie est encore à ses pieds, elle a subi mille plaintes amères et mille reproches injurieux.

Survient M. de Ravanne, premier page du régent. C'est un courtier de séduction. Il fait sonner bien haut, aux oreilles de madame de Fériol, un titre de première dame

d'honneur pour elle, et pour son époux un brevet d'ambassadeur. Madame de Fériol résiste à peine, et promet de présenter le soir même sa protégée à Philippe-d'Orléans.

La jeune fille pourtant doit aller à l'Opéra entendre *la Pelissier*. Faible obstacle!... de par l'autorité du page, l'Opéra fera relâche par indisposition de *la Pelissier*.

Les choses ainsi arrangées, non à l'insçu du chevalier d'Aydie qui a tout entendu et qui gratifie le page d'une verte mercuriale, madame de Fériol n'a plus qu'à s'assurer du consentement de la Georgienne : mais c'est tenter l'impossible. Prières, promesses, menaces, injures, Aïssé méprise tout. Elle refuse nettement l'héritage de *la Parabère*.

Une fois en train de corriger l'histoire, MM. Aycard et Emmanuel devaient, sous peine d'être taxés d'injustice, préparer sa récompense à cette incorruptible vertu. Aussi ces messieurs se sont-ils bien gardés de la faire attendre. Ils ont su se façonner un dénouement très confortable, auquel rien ne manque, si ce n'est la vérité.

Aïssé, qu'une opération sur la banque de Law enrichit tout-à-coup, peut, à défaut d'un nom, offrir une fortune à son amant. Elle ne résiste plus à ses prières, et le page

de Ravanne ne revient chez madame de Fériol que pour l'entendre rétracter en soupirant sa promesse. A d'autres le tabouret de dame d'honneur et le brevet d'ambassade... l'indisposition de la Pelissier n'aura pas de suite, et madame de Fériol en sera pour la honte de sa mauvaise action.

L'intérêt est médiocre et la gaiété nulle dans ce petit acte; mais l'intrigue est conduite avec art et les scènes sont heureusement conçues et distribuées. Celle du page et de madame de Fériol est surtout remarquable. L'œuvre de séduction pourrait être plus adroitement tentée; mais le dénouement brusque et hardi est fort heureusement frappé.

MM. Émile Taigny, Adrien, mesdames Brohan, Thénard et Guilemin, ont rendu très convenablement des rôles par eux-mêmes peu saillans.

Quelques sifflets se sont fait entendre à la chute du rideau : mais comprimés bientôt par de nombreux applaudissemens, ils n'ont point empêché Taigny de nommer MM. Marie Aycard et Emmanuel.



Théâtre des Variétés.

LE FILS DU SAVETIER,

Vaudeville en 1 acte par M. Chabot de Boin.

1^{re} représentation. — 3 octobre,

Il y a dans cet acte grivois une idée banale, commune, qui peut se formuler de vingt façons différentes ; exemple : La vanité perd les femmes. — Une grisette qui cède à l'amour d'un beau monsieur, ne l'épouse jamais. — La vertu trouve toujours sa récompense. — Et tant d'autres phrases neuves, qu'on disait au temps de l'arche de Noé, lesquelles phrases, après avoir passé par le tamis de quelques mille ans, se trouvent encore de mise dans les vaudevilles des *Variétés* et les coutes de M. Bouilly. C'est que ces phrases-là sont immortelles comme les grands hommes et les calembourgs. Aussi, à défaut de grands hommes, trouve-t-on force calembourgs dans le *Fils du savetier*. Toutes les formes de plaisanterie sont épuisées, usées, c'est à en perdre l'haleine de stupéfaction. L'auteur s'est mis sur le pied de ne point nous faire quartier d'une seule, tant *décousue* fût-elle. — Vous pensez bien que toutes ces gentillesses-là ne sont pas de

mon crû ; j'en laisse tout l'honneur aux *Anas*, *Odriana*, *Grivoisiana*, puis, après eux, à l'auteur de cette pièce.

Maintenant, voici le fait. M. Richoux, portefaix, a une fille sage et jolie, dont les attraits séduisent M. Télémaque, fils et héritier d'un cordonnier enrichi. M. Charles, ami de M. Télémaque, aime, lui, mademoiselle Célestine, jeune quincailière. Chacun, pour triompher du cœur de sa maîtresse, imagine d'avoir recours à un déguisement d'ouvrier, de prolétaire. Voici donc M. Télémaque savetier, et M. Charles cuisinier. Tout cela est-il bien vraisemblable ? Je ne sais, et m'en inquiète peu. Télémaque le cordonnier ne tarde pas à se faire aimer de Marguerite ; mais Célestine repousse avec dédain les hommages de Charles le cuisinier. Celui-ci, au désespoir, décèle alors son vrai nom, sa position, sa fortune, et promet cachemires, robes, tilburis, Célestine se livre, enivrée, éblouie, et la voilà maîtresse en titre du fashionable Charles ; oui, sa maîtresse. Mais Marguerite ? Marguerite devient épouse légitime de Télémaque ; éclatante récompense de sa vertu ! La jeune fille a résisté à toutes les offres ; les tilburis et les cachemires n'ont point de

prise sur elle. Simple et innocente fille, elle a dit à Télémaque : « Si vous m'aimez, épousez-moi ; si vous refusez de m'épouser, c'est que vous ne m'aimez pas » ; et pour sortir de cet accablant dilemme, Télémaque l'a épousée.

L'intrigue, comme vous le voyez, est telle qu'un élève de quatrième l'eût inventée. De pareils vaudevilles ne peuvent guère se sauver que par les détails et le jeu des acteurs. Aussi, tout le succès de celui-ci, si succès il y a, doit-il être attribué à Vernet et à mademoiselle Stéphanie, qui fait de jour en jour des progrès plus remarquables. — Lefebvre joue comme il jouait il y a dix ans, ni mieux ni plus mal qu'aujourd'hui. Lefebvre est le véritable type de la fixité dramatique. Quant à madame Vautrin, c'est toujours le type de l'embonpoint.

L'auteur nommé est M. Chabot de Bouin.

Théâtre du Gymnase.

DON JUAN ou L'ORPHELIN.

PAR M. BAYARD.

(1^{re} représentation. — 3 octobre.)

Le seigneur Quixada, parent peut-être

du fameux héros de la Manche, bien que Cervantes n'en dise rien, et vieux compagnon d'armes de Charles-Quint, vit retiré dans un antique castel, avec Estelle sa fille, sa nièce Marie, et don Juan qui passe pour son fils. Nous sommes dans une salle du château. Le vieux Quixada est absent depuis deux jours. Don Juan parle de chasse, d'arquebuses, de gloire et d'ambition, à un jeune homme proscrit et poursuivi, auquel il vient de donner asile sans le connaître ; mais la jeunesse est confiante. Estelle et Marie font de la musique. Puis la musique finie, l'inconnu, qui n'est autre chose que le comte de Médine, adresse à Estelle une tendre déclaration ; puis, la déclaration faite, Estelle s'éloigne et le comte aussi ; puis don Juan et Marie restés seuls, un mystère se dévoile. Les deux jeunes gens, incapables de résister à l'ardeur d'une passion violente, se sont mariés secrètement : or, cette union clandestine n'est nullement motivée dans la pièce.

Voici venir le vieux Quixada, et avec lui un second mystère. Don Juan n'est ni le cousin de Marie, ni le frère d'Estelle, ni le fils de Quixada. De qui donc est-il fils ? troisième mystère. — Suis-je d'un sang noble,

d'une naissance illustre, s'écrie le jeune homme? — Oui, mon fils, répond Quixada.

Mes amis, ajoute le vieux gentilhomme, je donne aujourd'hui l'hospitalité au roi d'Espagne : préparez-vous à le recevoir, — Surprise générale.

« Le roi ! » crie un figurant. Philippe II entre suivi de sa cour, et se tournant vers don Juan : « Don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, venez embrasser votre frère »; — Autre surprise générale, non moins vive que la précédente. Le troisième et dernier mystère est ainsi dévoilé.

Don Juan est fils naturel de Charles-Quint, lequel tourmenté, au lit de mort, par les remords de sa conscience de moine, exigea de son successeur qu'il reconnaitrait don Juan pour son frère. Philippe II promet, mais avec une restriction mentale : à savoir qu'une autre tige royale ne s'élèverait point à côté de la sienne; il a donc tacitement décidé que don Juan serait voué au célibat, et condamné à la vie monastique.

Je vous laisse à penser l'effet d'un tel arrêt sur l'âme ardente de don Juan. Atterré, d'abord il s'indigne, puis il supplie et conjure; si bien que Philippe II, qui pourtant n'était guère sensible, se laisse émouvoir.

« — Vous ne serez pas moine , don Juan , mais vous n'aurez ni épouse ni famille. »

— Impossible , s'écrie don Juan , j'aime et je suis aimé ; j'ai fait des sermens, je saurai les tenir ! — Quelle audace ! don Juan, rendez-moi votre épée. — Jamais. — A moi, messieurs ! — Les courtisans accourent en foule , et don Juan rend son épée.

— Don Juan , dit le roi , plus irrité que jamais , nommez-moi cette femme. — Sire , c'est ma fille , répond Quixada.

Le bon vicillard a appris de la bouche de Marie sa faute et son repentir. Il a pardonné à don Juan, et, pour sauver les deux coupables, il sacrifie sa fille Estelle.

Philippe II , afin de briser à jamais les espérances d'Estelle et de don Juan, exige qu'Estelle épousera le comte de Medina. Après quoi , rassuré sur l'avenir , il rend à don Juan son épée, et lui ordonne d'aller rétablir l'ordre dans je ne sais plus quelle ville , où la rébellion a éclaté.

Sur ce , la toile tombe.

Il y a du talent dans ce vaudeville ; mais outre qu'il a le défaut de n'avoir point de dénouement, il est encore long et froid. Toute balance faite, il mérite des éloges. Les acteurs ont fait de leur mieux. Néanmoins , il

faut avouer qu'ils ont presque tous une physionomie étrange, travestis qu'ils sont en roi, en prince, en grand d'Espagne, coiffés d'une toque à plume, drapés d'un petit manteau, et cloués à une incommensurable rapière. Mesdames Léontine Volnys et Allan Despréaux, (la *nuptiomanie* est flagrante au Gymnase) sont aussi vêtues comme au temps de Charles-Quint, c'est-à-dire d'une façon assez disgracieuse. Ce qui fait que j'eusse volontiers préféré un peu moins d'exactitude historique, et un peu plus d'élégance et de variété. D'ailleurs, en fait de vaudeville, la sévérité des costumes n'est qu'un accessoire sur lequel on a tort de compter exclusivement, comme cela s'est vu tant de fois. Mieux vaudrait, à coup sûr, une chronique de monsieur Mérimée joué par des acteurs en fracs noirs et en bottes, que telle pièce soi-disant historique de M. Ancelot, mise en scène par M. Duponchel.

Mademoiselle Habeneck remplissait, à la cinquième représentation, le rôle de Marie créé par Léontine Fay; je ne dirai pas qu'elle l'a fait complètement oublier; mais elle s'est tirée de sa tâche de manière à mériter des éloges et des encouragemens.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LE MARAUDEUR,

Drame-Vaudeville en 5 actes par MM. Dupin et
Sauvage.

1^{re} représentation. — 4 octobre.

Nous sommes en Espagne, près de la Sierra-Moréna. Larose, trompette de husards, surpris en maraude, est frappé par le major Bianchi. Il le menace de son sabre. On l'arrête, et on l'enferme dans la prison militaire, en attendant que le conseil de guerre lui demande compte de cet acte d'insubordination. Blanquet, son camarade et son compatriote, est de planton à la porte de la prison. Touché du sort de son ami, il facilite son évasion, et bientôt ils s'éloignent tous deux du quartier-général.

Nos deux déserteurs cherchent un asyle dans une ferme. C'est celle d'un chef de guérillas. Ils y trouvent la gentille Paquita, amante de Larose, qui a eu le bonheur de lui sauver la vie. Paquita les cache dans un petit grenier, séparé par une cloison de l'appartement où ils se trouvent. Surviennent à-la-fois le chef des guérillas, un moine et un commandant suisse. Ils tiennent une

sorte de conseil militaire, dans lequel il est question de la trahison du major Bianchi, qui doit engager un détachement de troupes françaises dans un défilé où les guérillas et les Suisses en viendront facilement à bout. Les preuves de la trahison de Bianchi, une lettre, un plan, sont étalés sur la table.

Les déserteurs, qui n'ont pas perdu un mot de cette conversation, parviennent à s'emparer de ces pièces de conviction, et s'esquivent à l'aide d'un déguisement espagnol.

Ils se dirigent vers le quartier-général. C'est marcher à une mort certaine; mais qu'importe, pourvu qu'ils sauvent leurs camarades? Larose, épuisé par la fatigue et la faim, est obligé de s'arrêter en route. Blanquet, muni des papiers, poursuit sa marche, et pénètre auprès du général en chef, au moment où Larose, arrêté par le major Bianchi, va être passé par les armes. La trahison du major est désormais avérée, et Larose, au lieu d'être fusillé, reçoit la récompense de son dévouement, c'est-à-dire la croix d'honneur, et probablement aussi la main de Paquita.

MM. Dupin et Sauvage ont trouvé là le sujet de trois actes; et quels actes, grand

Dieu ! Situations communes, style trivial, comique forcé, peu d'intérêt, point d'entente de scène, tous les défauts y sont entassés sans compensation aucune.

Le tout est lardé de couplets militaires, et flanqué de marches et contre-marches pour lesquelles on a remis à neuf le personnel et le matériel de *Napoléon à Schœnbrunn*.

Les acteurs méritent des éloges. Serres, Delafosse et mademoiselle Mélanie ont conjuré, autant qu'il était en eux, l'orage qui grondait sourdement pendant la représentation. L'explosion des sifflets a permis à peine d'entendre les noms de MM. Dupin et Sauvage.

Théâtre de la Gaîté.

L'ILE D'AMOUR,

Drame-Vaudeville en 3 actes avec prologue,
par MM. Alboise et Ch. Desnoyers.

1^{re} représentation. — 1^{er} octobre.

Le titre est ce qu'il y a de plus saillant dans la pièce; mais aussi ce titre est une précieuse découverte. Il n'eût pas fallu davantage pour mettre en émoi tout le public des boulevards, au temps où il y avait un

boulevard et où ce boulevard possédait un public.

Indépendamment de ces titres et sous-titres, la pièce nouvelle est accompagnée d'un titre supplémentaire : le *Boudoir* ; c'est celui du prologue. — Total : trois titres et quatre actes.

Je voudrais vous raconter le sujet dans tous ses détails ; mais il m'a paru si lourd, si compliqué, si indigeste, que je n'ai pu, malgré toute ma bonne volonté, suivre sa marche pénible, confuse, embrouillée. C'est un martyre que l'audition attentive d'une semblable pièce, et je ne vous jouerai pas le mauvais tour de vous en imposer l'analyse.

Qu'il vous suffise de savoir que la femme d'un général qui s'est rendue certain soir, je ne sais trop pourquoi, déguisée en grisette, au bal de *l'Ile-d'Amour*, a écouté sans trop de colère les propos galans d'un jeune ouvrier. Elle a même accepté, je dirai presque donné un rendez-vous.

Le général arrive le lendemain. Son épouse va s'accuser auprès de lui : mais lui-même a besoin de réclamer l'indulgence de madame. Il a jadis aimé et rendu mère une jeune grisette. Elle est morte depuis ; mais

son fils lui a survécu et c'est pour tâcher de le découvrir, que le général vient de faire un voyage. On sent qu'après un pareil aveu, madame la générale doit être sûre du pardon de son mari.

Un bijoutier vient apporter à madame un portrait qu'elle destinait à son mari. Ce bijoutier, c'est l'ouvrier de la veille : étonné de retrouver une grande dame dans sa maîtresse, il la somme de tenir sa parole. On entend du bruit : toute retraite est impossible. Le bijoutier saute par la fenêtre.

Julien (c'est son nom) reste long-temps malade par suite de cette chute : la générale est venue demander de ses nouvelles à son inscu. Julien en est informé ; il veut la voir, il lui écrit : elle vient.

Un vicomte qui la poursuit de ses hommages, la surprend en tête à tête avec Julien. Celui-ci provoque le vicomte, et sur son refus, il le tue.

Survient le général. Il accourt embrasser son fils ; car son fils, c'est Julien, c'est le jeune ouvrier ! Il trouve là sa femme tout éplorée. Un affreux soupçon s'empare de son âme... il n'ose interroger... Enfin le dénouement arrive sous la forme de trois ou quatre gendarmes qui viennent arrêter l'as-

sassin du vicomte. Julien se brûle la cervelle.

Voilà la pièce réduite à sa plus simple expression Je vous jure sur l'honneur que j'en ai passé les trois quarts.

Que MM. Alboise et Desnoyers me permettent de leur dire.—D'abord que la donnée de ce drame est fausse et ridicule; — ensuite que la fatigue est destructive de tout intérêt. Ces deux messieurs ont été souvent mieux inspirés. C'est un échec qu'ils sont en mesure de réparer.

La foule ira pourtant voir *l'Ile d'Amour* — En premier lieu, parce que la foule est capricieuse. — En second lieu, à cause du titre. — En troisième lieu, parce que *l'Ile d'Amour* se jone au théâtre de la Gaité, dont l'habile direction parviendrait à retenir le public quand même !

La pièce est bien jouée par Mesdames Leménil et Chéza.



ALBUM.

Le gouvernement vient d'acquérir à un prix très modique pour la belle collection des manuscrits dits des ducs de Bourgogne, appartenant à l'état, une magnifique miniature de très grande dimension faite en 1500 par un peintre d'Anvers. Elle est d'un travail admirable; le sujet principal est entouré de vignettes précieuses, d'un détail infini et du plus grand intérêt, dans le genre de celles qui ornent les manuscrits anciens.

— L'exposition des ouvrages des élèves qui ont concouru pour les grands prix de Peinture, Sculpture, Gravure et Architecture, a ouvert le 8 au Musée des Beaux-Arts; en voici le programme :

PEINTURE.

Sujet : Thésée reconnu par son frère au moment où, à l'instigation de Médée, Egée allait lui présenter une coupe empoisonnée.

1^{er} grand prix, M. Flandrin. — 1^{er} second grand prix, M. Gilbert. — 2^e grand prix, M. Holfed.

SCULPTURE.

Sujet : Capanée foudroyé sur les murs de Thèbes.

1^{er} grand prix, M. Briand. — 2^e grand prix, M. Jouffroid. — 3^e grand prix, M. Toussain.

ARCHITECTURE.

Sujet : Un Musée.

1^{er} grand prix, M. Leveil. — 2^e grand prix, M. Noleau.

— Il est question de la rentrée de Bocage à la Porte St.-Martin; un dédit de 10,000 fr. stipulé avec la comédie Française, y met seul obstacle.

— Par arrêté de M. le ministre du commerce, en date du 8 septembre, M. Casimir Bonjour a été nommé premier conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

— M. Victor Leclerc, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres, est nommé doyen de cette faculté en remplacement de M. Lemaire.

— Le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL a repris le *Mariage impossible*; c'est un nouveau triomphe pour M^{lle} Déjazet que secondent fort bien MM. Dormeuil et Boutin et M^{mes} Dormeuil et Couturier.

— M. Honoré, qui a rempli avec bonheur plusieurs rôles de Potier, vient de souscrire un engagement avec l'Ambigu-Comique.

— Un petit ouvrage intitulé *l'Éloge de*

Rien, vient de paraître chez les principaux libraires de Toulouse.

— Se douterait-on qu'il existe encore des réglemens qui défendent la parole à certains petits théâtres et ne leur permettent que le geste? Le théâtre Joly, passage de l'Opéra, a dû pourtant se soumettre à des prohibitions de ce genre. Son directeur M. Berthaut fait occuper la scène par des enfans chargés de la partie mimique, tandis que d'autres enfans parlent pour eux dans la coulisse. On ne nous croirait pas si nous disions que cette méthode ne rend point le spectacle étrange et guindé; mais cette singularité n'en est pas moins piquante; les parens peuvent procurer à leurs enfans quelques heures de récréation à peu de frais, en les menant au théâtre Joly.

— *La Cheminée et la Ferme de Bondy*, vaudevilles qui font partie du répertoire du théâtre Montansier, ont été représentés, pour la première fois, à Amiens, le 30 septembre. Tous deux ont réussi.

— Le Théâtre de Toulouse vient de donner la première représentation du *Tailleur et la Fée*, par MM. Vanderbruch et Langlé. Le succès a été complet. M. Clément, dans le rôle de Lepeintre aîné, et mademoiselle

Fuméry, dans celui de mademoiselle Déjazet, ont eu les honneurs de la soirée.

— Le grand Théâtre de Bordeaux vient d'être restauré. La direction des travaux avait été confiée à MM. Cicéri et Gigun. Huit décors neufs ont été peints par MM. Cicéri et Olivier. Partout le système d'éclairage par le gaz a été substitué à l'usage de l'huile. Les journaux de Bordeaux s'accordent à dire que la salle est maintenant très brillante, et d'un goût exquis.

— Les Nouveautés affluent aux comités de lecture des théâtres de Paris : le VAUDEVILLE a reçu un drame de M. Ancelot, intitulé *Anne d'Autriche*; — la GAITÉ prépare un *Colligny*, ainsi qu'une pièce à grand spectacle, dont le titre est *Peau de chagrin*; — la PORTE SAINT-MARTIN répète *la Prise de Paris*, ou *Isabeau de Bavière*, pièce qu'on attribue à M. Lockroi.

— M. Robillon, directeur du théâtre de Versailles, annonce une prochaine représentation sur ce théâtre de *Clotilde*, par mademoiselle Mars et les principaux acteurs qui secondent cette admirable actrice dans la pièce de MM. Soulié et Bossange.

MODES.

On fait toujours les passes de capotte sans bourrelet autour. Les belles de nuit font un fort bon effet sur des crêpes blancs.

Les façons de corsages des robes habillées sont, comme nous l'avons déjà dit, presque toutes à draperies croisées, par devant; les dos doivent être ou plats du bas, et drapés à *la Tyrolienne*, ou plats des épaules, et légèrement froncés du bas. Les draperies croisées, par derrière, habillent fort mal.

Les formes de chapeaux n'ont pas encore subi de grands changemens; les formes d'automne restent celles de l'été, si ce n'est qu'elles augmentent, au lieu de diminuer. En attendant le velours et le satin, la moire est ce qu'on peut porter de mieux. Les plumes ne s'étalent pas, elles se ramassent de manière à se confondre en une touffe. Les *géranium* sont de jolies fleurs, délicates et légères, bien portées.

Les passes des chapeaux ne peuvent plus se garnir à l'intérieur que d'une ruche de blonde figurant un bonnet; les rubans en traverses, en nœuds, sont de gothiques modes de province.

Les passes sont petites et relèvent sans retrousser. Cette mode, que l'on a essayée il y a plusieurs mois, n'a pas réussi; et au moment d'adopter les formes d'hiver, il est essentiel de rappeler qu'elle n'est pas d'un bon choix.

Les chapeaux faits avec trois crêpes de même couleur sont d'un ravissant effet lorsque le crêpe est rose ou blanc; la nuance est plus prononcée que lorsque l'étoffe est simple; elle est plus douce que ne le serait une étoffe de soie. C'est véritablement une mode de saison. Il ne faut pas que les crêpes soient doublés de Marli ni de grosse gaze, l'étoffe se soutient assez d'elle-même.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

De la Littérature, des Théâtres et des Modes.

LITTÉRATURE.

Les Contes Fantastiques,

PAR M. JULES JANIN,

4 vol. in-12. — Mesnier et Levasseur, éditeurs.

Les livres abondent, pleuvent, se multiplient, et jamais peut-être la littérature ne fut plus stérile et plus pauvre. A peine une donnée, bonne ou mauvaise, est-elle jetée dans la circulation, que vingt hommes qu'on appelle des auteurs (car ce mot-là s'applique à toutes les professions, et mon bottier est *auteur* de la botte imperméable, ainsi qu'il le prouve dans un prospectus qu'on croirait échappé de la plume de M. Vienet), que vingt hommes, dis-je, s'empa-

rent d'elle, la malheureuse! et puis la font vaudeville, drame, roman, chronique, conte, mélodrame, mimodrame, parade, opéra, tout ce que vous voudrez. Et pendant trois mois, six mois, un an, le public intellectuel vit là-dessus; et quand il est repu d'une sauce, on lui en sert une autre. Le plat est le même, mais l'assaisonnement varie. Langue à l'italienne, à l'estragon, aux champignons, etc.; c'est le festin d'Esopé.

L'exagération, dans ce genre, est poussée si loin, que la différence même du mode de publication prend les allures de la nouveauté. L'enveloppe matérielle du style et de la pensée semble imposer à la pensée et au style sa métamorphose. Ainsi des *Contes fantastiques* de M. Janin, contes déjà publiés, déjà lus et relus, dont on a pu faire collection, pour peu qu'on soit abonné à *la Revue de Paris*, au *Voleur*, au *Journal des Débats*, à *l'Artiste*, au *Mercure Ségusien*. Et ce sont ces fragmens de journaux et de revues, ces articles de feuilleton, ces nouvelles littéraires qu'on nous jette comme du neuf. Puis, lorsque leurrés par le titre décevant de *Fantastique*, par l'attrait si puissant du nom de Jules Janin, par l'espoir de quelque émotion inattendue, vous avez ouvert le livre avec

un frissonnement de plaisir, dès la première page le livre vous tombe des mains; vous aviez fait un rêve.

Ces Contes, luxueusement édités en indouze, font partie (c'est le libraire qui parle) des *œuvres complètes* de M. Jules Janin. A 26 ans, avoir des œuvres complètes! ô industrie commerciale! Ainsi, depuis *Barnave*, nonobstant *Deburau* et les *Contes fantastiques*, qui ne sont pas plus neufs l'un que l'autre, M. Janin vit sur le passé; il touche tranquillement les revenus de *l'Ane mort* et de la *Confession*; il dépense maladroitement son talent en menue monnaie, jetant une préface par-ci, un conte par-là; lançant des épigrammes aux vaudevillistes, et s'inquiétant, jusqu'à la colère, des plaisanteries du *Constitutionnel*. Certes il est bien fâcheux que l'homme empiète ainsi sur l'artiste.

Ceci soit dit sans mauvaise intention; après quoi je reviens aux Contes fantastiques, qui méritent aussi peu ce nom que celui de Contes nouveaux. Dans les vingt ou trente morceaux qui sont sous mes yeux, je ne trouve que des nouvelles, purement et simplement; des nouvelles comme en eût fait Marmontel, au style près. Le chapitre d'*Hoffmann* et *Paganini* devrait peut-être

faire exception. Encore le fantastique est-il moins dans le fond que dans la phrase et les détails. M' Vatel a hardiment affirmé devant le tribunal de commerce que M. Janin n'avait point la tête dramatique. Soit, bien que je ne sache pas trop sur quel article du code se fondait M. l'agréé. Mais pour ce qui est du fantastique, me fondant sur les essais de l'auteur en ce genre, j'ose dire que toute autre composition lui convient mieux.

S'il fallait des preuves à l'appui, je citerais les morceaux ravissans qui ont pour titre : *l'Echelle de soie, Elle se vend en détail, Jenny la bouquetière*, et plusieurs autres qui sont des romans complets, des peintures saisissantes, ne sortant point de la vie réelle et positive.

Pour le style de M. Jules Janin, vous savez ce qu'il est : toujours animé ; brillant, pittoresque. C'est une étincelle succédant à une étincelle, une fusée croisant une fusée ; on dirait d'un feu d'artifice tiré avec des phrases et des mots. Cette façon d'écrire, cette lutte de tours de force qui étonnent, va merveilleusement aux contes et nouvelles, productions courtes où la surprise n'a point le temps de se fatiguer ni de s'épuiser.



Deux Mois de Sacerdoce,

PAR M. LABUTTE,

1 volume in-12. — Abel Ledoux, éditeur.

La donnée principale de ce livre a déjà été exploitée dans un petit volume du même genre, intitulé *le Trappiste d'Aiguebelle*. *Deux mois de sacerdoce*, c'est le *Trappiste d'Aiguebelle*, moins la donnée philosophique.

L'auteur a pris à tâche d'amonceler dans quelques vingt chapitres, ornés d'épigraphes, titres, et flanqués de pages blanches, toutes les peccadilles auxquelles l'exercice de fonctions délicates rend trop souvent sujets les prêtres catholiques.

La peccadille enfante quelquefois le crime : M. Labutte l'a suivie jusqu'à son extrême limite.

Si c'est un tableau de mœurs, une esquisse de caractère que M. Labutte a voulu composer, il est tombé dans une étrange aberration. De ce que certains prêtres, emportés par la fougue de passions trop tôt comprimées, ont abusé de leur saint ministère, divisé des familles, et n'ont pas même reculé devant la séduction et le viol, il ne s'ensuit pas que le prêtre catholique soit nécessaire-

ment un fourbe, un brouillon, un satyre éhonté. — Flagellons, en les déplorant, des exceptions quelquefois trop nombreuses ; mais la justice et la vérité nous défendent de les résumer en un type menteur.

Le Moine de M. Fontan pouvait être, comme le *Trappiste d'Aiguebelle*, une belle étude de passions ; mais le *Mingrat* du Cirque-Olympique ne sera jamais qu'une dégoûtante histoire qu'il faudra reléguer avec celles des Castaing et des Papavoine.

Si c'est du drame que M. Labutte a prétendu faire, il a mal développé un sujet encore plus mal choisi : l'action, vide comme le volume, est tronquée, heurtée, saccadée. L'intérêt est médiocre, pour ne pas dire nul.

Le seul éloge que nous ayons à formuler doit aller à l'adresse de l'éditeur. Ce mince volume ne manque ni de luxe ni d'élégance.



THÉÂTRES.

Théâtre du Vaudeville.

LE DANDY,

Comédie-vaudeville en 2 actes, par MM. Ancelot et
Léon.

(1^{re} représentation — 15 Octobre.)

Qu'est-ce qu'un *Dandy*?

MM. Ancelot et Léon nous l'expliquent dès la seconde scène en seize beaux vers , où *le plaisir*, qu'on est prié de ne pas confondre avec *le bonheur*, s'allie à *la gloire*, en passant comme de coutume par la rime *du desir*.

Je m'abstiens pour deux raisons de vous rapporter cette énigme rimée dont le mot est *dandy*. La première, c'est que j'ai fait de vains efforts pour la retenir ; la seconde, c'est qu'un Anglais assis à ma gauche m'a positivement affirmé que le Dandy de M. Ancelot ne ressemblait sous aucun rapport aux dandys de la Grande-Bretagne. Il paraît dès lors que c'est un dandy du boulevard de Gand que M. Ancelot a transporté chez nos voisins, par amour-propre national. Or, personne n'ignore quel est à Paris l'équivalent des dandys de Londres.

Celui de MM. Léon et Ancelot s'appelle lord Walmoor : il est membre de la chambre haute, comme il convient à tout héros créé par M. Ancelot, qui ne travaille que dans les rois, les pairs et les courtisannes.— Pour cette fois nous nous passerons de roi, si vous le voulez bien ; mais en revanche, nous aurons un pair complet et une quasi-courtisanne.

Cette quasi-courtisanne, c'est dona Maria, jeune Italienne qui passe dans le grand monde pour la maîtresse de lord Walbel. De son côté, la baronne de Walbel, qui ne veut pas être en reste d'infidélité avec son mari, a pour amant lord Walmoor, l'homme à la mode, l'élégant du jour, dont toutes les ladys se disputent le cœur, et qui passe de la brune à la blonde, comme il court (c'est lui qui parle) de la tribune au tapis vert.

Nous sommes au milieu d'un *raout*, chez la baronne de Walbel. Dona Maria poursuit de ses agaceries lord Walmoor, qui, fatigué déjà de la baronne dont il est amoureux depuis trois semaines, répond, en galant cavalier, aux avances de la jeune étrangère. Mais madame de Walbel est là, poursuivant sans cesse du regard le dandy qui la délaisse. Dona Maria, jalouse comme une Italienne,

circonvient lord Walbel et lui révèle la liaison secrète de son épouse avec Walmoor. Celui-ci furieux promet d'observer la conduite de sa femme, et de tirer de Walmoor une éclatante vengeance.

Au second acte, Walmoor attend dans son boudoir dona Maria ; mais ce n'est pas de l'amour qu'il lui demande ; c'est une nouvelle conquête dont il veut faire trophée. Des amis doivent déjeuner avec lui. Lord Walbel lui-même vient lui demander une audience. Il les fait tous cacher dans un appartement voisin, afin de les rendre témoins de sa victoire, et de punir, en perdant dona Maria, la dénonciation de la veille.

L'Italienne arrive au rendez-vous. Lorsqu'elle se livre à la discrétion de lord Walmoor, et qu'aucun doute ne peut plus s'élever sur la nature de sa visite, les amis entrent par toutes les portes pour jouir de sa confusion. Mais tout-à-coup les rôles changent : dona Maria puise dans l'énergie de son caractère et dans le sentiment vrai qui l'inspire, assez de force pour supporter tant d'humiliation et faire rougir ses mystificateurs de leur indigne et lâche trahison. Ce n'est plus une faible femme qui demande grâce et cherche à conjurer le mépris : c'est une accusa-

trice qui demande compte à des faits de leur déloyauté, et repousse le sarcasme par un sarcasme plus sanglant.

Cette scène, admirablement rendue par madame Brohan, serait parfaite, si les auteurs ne l'avaient indéfiniment prolongée, et ne s'étaient ingénies à gâter, en l'épuisant, une situation fort dramatique. C'est, au reste, le défaut de tout l'ouvrage, où des passages d'une faiblesse désespérante succèdent aux scènes les plus adroitement filées.

Après madame Brohan, à qui reviennent les honneurs de la soirée, il faut citer Lafond qui a joué avec beaucoup de tact et de verve le rôle difficile du dandy. Il est fâcheux que madame Thénard ait été chargée d'un rôle aussi nul que celui de la baronne de Walbel.

Les auteurs ont été nommés sans opposition. On a pu remarquer, sinon dans la pièce du moins dans le succès, *le faire* de M. Ancelot.

Théâtre des Variétés.

LE MARCHAND DE PEAUX DE LAPIN,

Par MM. Duvert et Lausanne.

(1^{re} représentation.—16 Octobre.)

« Un marchand de peaux de lapin peut

« faire un délicieux pair de France, » a dit M. Prudhomme.

Suffit! se sont dit MM. Duvert et Lausanne, nous ferons une pièce là-dessus! Et voici la pièce qu'ils ont faite :

Jonathas-Odry, marchand de peaux de lapin, se prend d'une folle ambition pour les titres et les dignités. Il veut être quelque chose dans l'État. — Je sais un moyen, lui répond son ami Pingot-Vernet, sergent de ville. M. le ministre un tel a perdu sa médaille de pair de France chez une grisette de ses amies. Il m'a promis, à moi Pingot, une récompense honnête, si je parvenais à la retrouver. Eh bien! je vais t'indiquer où elle est cachée; tu la rendras toi-même au propriétaire, en lui demandant, comme prix de ce service, un brevet de pair de France. — Je serai donc pair de France! s'écrie Jonathas. — Et le voici, gambadant de joie, entassant projets sur projets; après quoi il fait un rêve.

Dans ce rêve, il est promu à la pairie, siège à la chambre, pérore contre les sergens de ville et les marchands de peaux de lapin, puis épouse une marquise.

A son réveil, il se retrouve marchand de peaux de lapin comme devant, mais avec une

maîtresse de moins. Le perfide Pingot a profité de son sommeil pour lui voler le cœur de la cuisinière Dorothee. *Finis coronat opus.*

Ce singulier vaudeville avait quatre actes; les auteurs en ont supprimé un; c'est la seule preuve d'esprit et de tact qu'ils aient donnée dans toute la pièce. Certes, il fallait qu'elle fût bien mauvaise pour que les talens réunis d'Odry et de Vernet n'aient pu la sauver d'une chute presque complète à la première représentation. Grâce pourtant à ces deux acteurs, qui ont refait leurs rôles à peu près en entier, elle s'est relevée les jours suivans, et tout fait espérer qu'elle attirera long-temps la foule au *Théâtre des Variétés.*



Théâtre du Palais-Royal.

LA FÉE AUX MIETTES,

Roman imaginaire, mêlé de couplets, par MM. Gabriel et Ferdinand Langlé.

(1^{re} représentation. — 17 Octobre.)

Depuis long-temps les auteurs ont pris l'habitude d'épuiser leur esprit dans le choix d'un titre : ils désespéreraient du sort d'une

pièce, s'ils ne pouvaient réussir à frapper l'affiche de leur cachet particulier. C'est ainsi que nous avons vu déjà les *dramas-vaudevilles* et les *vaudevilles-dramas*, les *folies* en un ou plusieurs actes, les *esquisses*, les *pochades*, les *contes fantastiques*, et en dernier lieu les *rêves invraisemblables*.

Nous voici maintenant au *roman imaginaire*. Titre précieux ! titre admirable ! d'autant plus admirable et d'autant plus précieux qu'il est loin d'être accessible à toutes les intelligences. Qu'est-ce qu'un *roman imaginaire* ? ou plutôt qu'est-ce qu'un *roman non-imaginaire* ? En attendant que nous ayons résolu cette grave question, voyons ce que MM. Ferdinand Langlé et Gabriel entendent, eux, par *roman imaginaire*.

Du livre de Charles Nodier, ils n'ont pris que le titre. La Fée aux Miettes promet à Ludovic, ancien élève du collège de Grandville, et récemment arrivé des Indes, de lui faire retrouver ses camarades d'enfance. Il n'aura pour cela qu'à prononcer leurs noms.

Ludovic use de cette faculté. Alors arrivent à la file, — un artiste avec les plâtres grotesques de Dantan, — un agréé exerçant pour les théâtres, près le tribunal de commerce, — une danseuse émérite, sous les

traits de Philippe, ayant la prétention d'écraser Taglioni.

La baguette de la fée nous transporte chez les Frères provençaux, où les élèves du collège de Grandville sont réunis en un banquet annuel. Un vieux professeur vient y prendre part. Le public a trouvé que ce vieux professeur ressemblait un peu trop à certain personnage de la *Mansarde des artistes*; mais le talent de Lepeintre a fait pardonner le plagiat.

Malheureusement les auteurs ont eu la déplorable idée d'incarner le charivari. Encore s'ils l'eussent fait adroitement! Le parterre a perdu patience, et Lepeintre a tenté de vains efforts pour obtenir la grâce de cette personnification équivoque.

Le premier tableau faisait présager un succès : les figures y sont spirituellement et nettement dessinées. On a remarqué un dithyrambe sur les saint-simoniens, fort plaisamment chanté par Lepeintre. Mais la faiblesse du second tableau a bientôt lassé les bonnes dispositions des spectateurs, dont les sifflets se sont unis au charivari exécuté à grand orchestre sur la scène.

Toutefois, nous ne serions pas étonnés que cette pièce, après quelques modifica-

tions, pût fournir une assez longue carrière. Elle est bien jouée par Lepeintre, Philippe et Sainville, et par M^{me} Pernon, quoique le rôle de la Fée aux Miettes convienne peu à ses moyens. D'ailleurs le public connaît si bien le chemin du Théâtre Montansier!

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

M. BOSCO. — M. KLISCHNIG.

—
TOM-RICK, OU LE BABOUIN,

Pièce en trois actes.

M. Harel semble avoir le privilège des tentatives extraordinaires, inusitées, pyramidales. C'est à lui que revient de droit le brevet, sinon d'invention, au moins de perfectionnement, pour l'application de la bête à l'art dramatique. Il cherche le curieux partout; il lui faut du curieux à tout prix. Bon ou mauvais, qu'importe! le goût n'a rien à voir dans ces expériences théâtrales. Pourvu que vous soyez étonnés, M. Harel n'est pas homme à rechercher le principe ni la nature de votre étonnement.

En premier lieu, nous avons vu *Kiouny*, l'éléphant intelligent et gracieux, l'atlas à

la trompe docile, chargé de soutenir l'Odéon croulant. — Mais Dieu fut plus fort que Kiouny, et l'Odéon écrasa le quadrupède sous ses décombres.

En second lieu, nous avons sifflé le *Fils de l'émigré*, la plus gigantesque, la plus téméraire, la plus inqualifiable, et, disons-le, la plus malheureuse des hardiesses de M. Harrel. — Le Fils de l'émigré s'est évanoui au bruit de nos huées.

L'autre jour, c'était M. Bosco : M. Bosco, le sorcier, qui venait livrer à notre admiration les surprenans secrets de la magie égyptienne. A M. Bosco l'admiration n'a pas manqué; mais hélas ! concentrée dans un petit nombre de curieux, elle n'a pas amené avec elle l'affluence qui fait les recettes.—M. Bosco, après trois représentations, a dû porter ailleurs son cabinet et ses doigts nécromanciens.

C'est maintenant le tour de M. Klischnig. M. Klischnig est un grotesque de Drury-lane. Il arrivait précédé d'une réputation colossale. Il devait, disait-on, faire oublier même Mazurier. Ces éloges, qu'il était difficile de ne pas croire exagérés, n'avaient pas prévenu favorablement le public en faveur de M. Klischnig. Convoiter ainsi l'héritage de

Mazurier, semblait plus qu'un sacrilège, et presque une folie aux habitués de la Porte-Saint-Martin. Aussi la foule s'y trouvait-elle le 16 octobre, pour punir l'orgueilleux de sa téméraire ambition.

Il a paru, le grotesque; on l'a vu porter sa jambe au bras, comme un municipal son fusil; grimper de l'orchestre jusqu'aux frises; faire pivoter son corps sur sa main; le tenir horizontalement en l'air, en appuyant un seul bras sur la coulisse; glisser comme un serpent; sauter comme une grenouille; tordre ses jambes comme les bras d'un télégraphe, se disloquer enfin de mille façons, au point que toutes les incrédulités vaincues se sont changées en enthousiasme, et qu'on n'a bientôt entendu dans la salle que bravos et trépignemens.

Il suffit de voir une fois cet homme aux formes herculéennes, aux membres souples et robustes, pour se convaincre qu'avec moins d'élégance et de finesse que Mazurier, il a peut-être reculé plus que lui les bornes du possible.

La pièce est nulle, comme toutes les pièces de ce genre. Le grotesque, amoureux de la fille d'un naturaliste, se déguise en singe pour pénétrer chez sa maîtresse, et, à l'aide

d'un faux contrat, sur lequel il appose sa griffe de babouin, il devient, en se faisant connaître, son époux légitime.

C'est une niaiserie à la *désinvolture* anglaise ; mais la miraculeuse agilité de M. Klichnig eût fait réussir pis que cela.



Théâtre du Cirque-Olympique.

LA RÉPUBLIQUE, L'EMPIRE ET LES CENT-JOURS,

Pièce en 4 actes et 16 tableaux, de M. Prosper, musique de M. Sergent, décors de MM. Filastre et Cambon.

(1^{re} représentation. — 16 Octobre.)

C'est un grand, un colossal succès, une incroyable trilogie ; aussi incroyable que les époques qu'elle retrace.

Avec des machines, des chevaux, des hommes muets (ceux qui parlent ne disent que des sottises), on a formulé la gloire de la république ; on a reproduit les fastes immortels de l'empire, et le triomphe éphémère des cent jours. Puis comme si ce n'était point assez de la réalité, on s'est jeté dans la fiction, dans la mythologie, que sais-je ? On a fait des apothéoses ; à chaque grand homme mort une apothéose ! L'apothéose est le dis-

cours funéraire en vogue au Cirque ; c'est une fleur déposée sur une tombe ; et chacune de ces fleurs vaut une dizaine de mille francs ; les fleurs de rhétorique de M. Vignet ne sont à coup sûr que de la saint Jean à côté de celles-là , et je ne connais guère que les vaudevilles de M. Scribe qui puissent lutter de cherté avec les apothéoses de messieurs Filastre et Cambon.

Mais aussi , c'est un spectacle immense que la vue n'embrasse qu'avec peine, un Panorama étourdissant. En le considérant , la tête vous tourne , comme si vous étiez assis sur le pic d'un rocher , avec des précipices béans à vos pieds.

Le sujet de la trilogie embrasse près de quarante ans , près d'un demi-siècle, je vous l'ai dit. Eh bien ! le lieu de la scène , le théâtre de ce drame n'est pas moins vaste ; c'est une triple partie du monde , l'Europe , l'Afrique et l'Asie. L'action marche avec les hommes , avec les chevaux ; à mesure que les tableaux se succèdent , que les évolutions et le canon se multiplient , cette action se dramatise , se complique , se dénoue. La prose et les paroles ne sont pour rien dans ces admirables effets. Elles ne jouent qu'un rôle très secondaire , un rôle de figurant ,

dont l'apparition ralentit souvent l'intérêt au lieu de l'exciter et de le soutenir.

Le mot *merveilleux* résume sans exagération notre opinion sur la pièce du Cirque-Olympique. Nous avons jugé l'ensemble; nous reviendrons, dans un prochain numéro, sur les nombreux détails qui méritent de fixer l'admiration publique. Aussi bien, nous ne craignons point d'être en retard, certains que nous sommes que, dans trois mois, la foule sera encore au Cirque-Olympique.

Théâtre du Panthéon.

LE CHEF DU PERSONNEL. — LE NOIR D'AIUMBO.

Il y a dans ce premier titre toute une comédie.

L'auteur n'a su en tirer qu'un assez médiocre vaudeville. C'est un salmigondis de reminiscences auquel *ma femme et ma place, la foire aux places* et mille autres pièces ont fourni leur tribut. C'est l'éternelle histoire d'une jolie femme sollicitant pour un sot mari dont le cœur est partagé entre la reconnaissance et la jalousie.

Si le fond n'est pas neuf, les détails sont parfois assez gracieux. En somme, c'est un

succès qui vaudra quelques recettes au théâtre du Panthéon.

Cette bluette est bien jouée par Ch. Potier.

Le *Noir d'Aiumbo* n'est autre chose qu'une seconde édition d'*Atar-Gull*. Cette pièce n'offre rien de remarquable, si ce n'est pourtant le jeu de Jemma dans le principal rôle.



BEAUX-ARTS.

Séance annuelle des quatre Académies.

Cette séance était consacrée , comme tous les ans , à la distribution solennelle des grands prix de peinture , d'architecture , de sculpture , de gravure et de musique. Chaque lauréat est envoyé à Rome aux frais de l'état , pour y perfectionner ses connaissances et son talent d'artiste. Jusque-là , c'est pour le mieux ; les beaux-arts ont droit à des encouragemens , et je ne vois même pas où serait l'inconvénient , quand on doublerait le nombre des élèves de Rome , en étendant au second prix la faveur dont jouit le premier. Après tout , ne serait-ce pas œuvre de justice ? La différence du second prix au premier est souvent si faible ! la nuance si imperceptible ! Et puis , ne sait-on pas ce que peut , dans un cas douteux , l'influence de tel professeur sur tel autre ?

Voici un premier vice ; mais que d'autres encore signalés chaque année par les amis des arts , et qui n'en reviennent pas moins périodiquement chaque année ! D'abord , abus dans le mode d'admission , abus dans

le nombre des concurrens ! Un candidat est accepté, s'il a pu esquisser et peindre convenablement une académie. Au premier aspect, la condition a l'air très large ; mais ; de fait, elle est illusoire et arbitraire, puisqu'il ne peut y avoir plus de sept candidats agréés, et que ces sept-là sont fournis, comme bien vous pensez, par MM. les peintres académiciens qui tiennent atelier. Le concours n'est qu'une formule bannale, un jeu joué pour sauver les apparences. Les compositions des candidats n'apprennent rien aux juges. Long-temps avant les épreuves, il est convenu à l'amiable entre MM. les professeurs que chacun d'eux fournira un ou deux élèves, et le chiffre 7 est ainsi complété. De là vient que le public tombe de son haut, lorsqu'à l'ouverture de l'exposition il jette les yeux sur des tableaux manquant à-la-fois de dessin, de couleur, de formes, et ressemblant plus à de mauvais devants de cheminée qu'à toute autre chose. On se dit : « L'art est donc tombé bien bas, puisque l'élite de nos jeunes artistes n'arrive qu'à produire de telles *croûtes* ! » Mon Dieu, vous n'y êtes point ! l'art ne fut jamais plus florissant ; comptez plutôt sur vos doigts la foule de nos artistes célèbres ! Mais M. un

tel voulait, à tout prix, fournir un candidat au concours; or, il se trouve que le plus fort de ses élèves était d'une faiblesse désespérante, et voilà!...

Quant au chiffre des concurrens, au chiffre 7, il est consacré par l'usage, lequel convient fort à MM. les académiciens, par la raison qu'il est plus facile, plus commode de choisir entre 7 que de choisir entre vingt, entre trente! etc. Et puis remarquez que, sur les 7, il n'y en a guère que deux qui, en définitive, soient *fruits secs*. Tous les autres reçoivent ou ont reçu un prix, un encouragement, une mention, la moindre chose. Voici comment : il existe un article de règlement portant que le candidat à qui aura été décerné le second prix, ne pourra plus désormais aspirer qu'au premier. Or, le second prix est ordinairement double; en conséquence, si vous comptez : 1° le tableau qui vaut à son auteur le premier prix; 2° les deux tableaux qui remportent les deux seconds prix; 3° les tableaux qui ont obtenu des seconds prix les années précédentes, vous trouverez, au total, que sur 7 il y en a cinq ou six au moins de couronnés ou de mentionnés..... Et ceci s'appelle un concours !

Mais le *sujet* mis au concours constitue encore un abus plus flagrant. On dit aux malheureux concurrens : « Voici une toile de tant de pieds carrés. Vous mettrez sur cette toile tant de personnages (ce sont toujours des Grecs et des Romains); vous imprimerez aux traits de vos héros telle passion ; vous donnerez à leur corps, à leurs bras, à leurs jambes telle attitude ; vous jetterez dans votre tableau tels et tels accessoires, une coupe, un morceau de porc frais, un gigot de mouton, etc. Vous suivrez à la lettre ces indications, vous n'en dévierez pas d'une ligne ; moyennant quoi, vous pouvez donner carrière à vos inspirations, n'obéir qu'à la soudaineté de votre génie. » Pauvres jeunes gens, prenez donc votre essor alors que vos ailes sont ainsi rognées ! Et l'exposition est à peine ouverte que le public et les journaux se ruent en faisant chorus de sarcasmes : « Pitoïable, détestable, exécra-
« ble. »

Eh bien ! dites-moi, où est le tort dans tout cela ? Aux jeunes peintres, au public, aux journaux ? ou bien à messieurs les membres de l'Institut, qui vous rédigent un programme de beaux-arts comme une carte de restaurateur ?

Cette année, il s'agissait de *Thésée reconnu par son père*, avec tous les détails minutieux que je vous ai dits. Le programme avait pour le public un attrait de plus que les années précédentes ; il était écrit en style que n'eût point désavoué un Iroquois ou un Kampshakadien débarqué depuis deux mois à Paris. La rédaction en avait été confiée, dit-on, à la cuisinière de M. Quatremère de Quincy, et l'orthographe empruntée à M. Viennet.

Dire que l'exposition était médiocre, c'est répéter ce qui se dit chaque année, depuis qu'il y a une exposition. Mais médiocre ou non, cela ne prouve rien contre les concurrents. Quatre tableaux au reste dénotaient chez leurs auteurs des études fructueuses, ceux de MM. Flandrin, Roger, Gibert et Hoffeld. Les deux premiers se disputaient le grand prix. Le tableau de M. Roger avait peut-être une valeur plus réelle, plus positive ; toutes les parties en étaient également correctes, également sages ; mais la composition de M. Flandrin, péchant d'ailleurs par le coloris, révélait plus d'inspiration, de poésie et d'avenir. C'est à la toile de ce jeune artiste que l'Institut a décerné la palme. Nous ne pouvons qu'approuver en cette circons-

tance la décision de l'Institut. M. Roger ayant obtenu un second prix en 1829, le premier second prix de cette année a été accordé à M. Gibert, et le deuxième à M. Hoffeld.

En sculpture, le grand prix a été partagé entre MM. Briand et Geoffroy, qui iront tous les deux à Rome. M. Leveil a remporté le premier prix d'architecture, et M. Thomas celui de musique. Il n'y a point eu de grand prix décerné pour la gravure.

Les lauréats ont été couronnés dans la séance solennelle de l'Institut, laquelle, à part cet épisode intéressant, est retombée dans la monotonie commune à toutes les séances académiques, sans exception.



ALBUM.

Le gouvernement vient de mettre à la disposition de M. le général en chef d'Alger une presse et des caractères arabes, tirés de l'imprimerie royale de France. L'établissement qui va s'élever sera, pour ainsi dire, une division de l'imprimerie royale; ce qui nous donnera les moyens de porter un jour bien loin nos lumières parmi les peuples de l'Orient.

— On annonce que l'exposition de peinture sera définitivement ouverte le 1^{er} janvier prochain. A la bonne heure, pourvu que la suivante ne soit pas reléguée au 1^{er} janvier 1834. On ne peut avoir eu l'intention de gagner une année en reculant ainsi l'époque de l'ouverture. Ce calcul aurait quelque chose d'inconvenant et de mesquin, dont l'autorité s'empressera sans doute d'effacer même le soupçon.

— La huitième livraison du livre *des Cent et un* paraîtra sous peu de jours à la librairie de la maison Ladvocat. On dit beaucoup de bien de ce volume, qui contiendra des articles de MM. Ladière, Janin, Lœve-Veymars, Léon Gozlan, Luchet, et Frédéric

Soulié. Mais le morceau destiné à produire le plus d'effet par son originalité et sa verve mystique, est celui de M. Charles Duveyrier, apôtre de la religion Saint-Simonienne. Ce chapitre, intitulé : *la ville nouvelle* ou *le Paris des Saint-Simoniens*, est précédé d'une lettre explicative qui résume, en peu de pages, avec une poésie dramatique et animée, le but et l'espoir des enfans de Saint-Simon. Le tableau du Paris actuel, du vieux Paris, de cette ville de boue, ont dit les uns, de gloire, ont dit les autres, est peint par M. Duveyrier en traits larges, pittoresques, mordans, graves, pleins de fiel et de sarcasmes. Il a dit la vérité, le poëte ! il l'a dite sans ambages, sans circonlocution, avec sa franchise d'apôtre et d'homme inspiré. Acceptons là, cette vérité ! *acclamons* à sa voix, nous qui ne sommes pas Saint-Simoniens ! car la vérité est une. Pourquoi M. Duveyrier la méconnaît-il plus tard dans son article, pour se jeter dans des utopies fantastiques que le bon Hoffmann eût peut-être rêvées entre deux pots de bière.

— C'est décidément mardi qu'ouvre le Théâtre de l'Odéon. La Comédie française s'est chargée de l'inaugurer par *Tartuffe* et *le Malade imaginaire*.

— La représentation au bénéfice de Frédéric-Lemaître a produit près de sept mille francs. *L'Auberge des Adrets*, jouée par Frédéric, Serres, Arnal, Odry, Lepeintre et Paul, n'a pas trompé l'attente des spectateurs qu'avait attirés cette solennité dramatique.

— L'Opéra-Comique qui vit, depuis sa réouverture, sur des vieilleries rajeunies par le talent de Martin, a donné, cette semaine, *la Médecine sans médecin*. Nous consacrerons un article à cet ouvrage gracieux, où mademoiselle Massy, jeune débutante, a trouvé le moyen de conquérir une place distinguée. L'Opéra-Comique prépare *le Passage du régiment*.

— Le théâtre de la Gaîté vient de reprendre un des meilleurs mélodrames du vieux répertoire de M. Pixérécourt. *Ali-Baba*, avec l'intérêt de son action, le luxe de ses décors et la beauté de sa mise en scène, attirera long-temps la foule. — Parent, Leménil et M^{me} Leménil ont contribué pour une bonne part au succès d'*Ali-Baba*, qu'un ballet, aussi mal dessiné qu'exécuté, a failli compromettre au troisième acte.

— Le répertoire du Théâtre-Français va

s'enrichir d'une *Fête de Néron* et de *Roméo et Juliette*.

— Dans une lettre adressée aux journaux, les Saint-Simoniens se sont plaints que l'entrée du Théâtre de madame Saqui leur eût été refusée le 16 octobre, jour où ces messieurs se sont présentés au bureau pour voir la pièce intitulée *les Saint-Simoniens*. Les auteurs de cette pièce ont répondu, au nom du directeur, que le refus du contrôle était la suite d'un malentendu, et qu'ils s'empresseraient de mettre des billets au service des apôtres de Ménilmontant la première fois que *les Saint-Simoniens* figureraient sur l'affiche. En attendant l'effet de cette promesse, plusieurs apôtres et disciples ont assisté en costume au spectacle du 19. Ils s'étaient distribués dans presque toutes les parties de la salle. Le même jour, les principaux d'entre eux se montraient à l'Opéra.

— Pour escorter son *Livre vert*, qui remplit chaque soir la salle, M. Comte prépare un vaudeville-anecdocte : *Racine en famille* ; et le *Dévorant*, petite pièce morale autant que gaie.

— *Les Contes de l'Atelier*, arsenal de nos vaudevillistes, ont approvisionné jusqu'au théâtre de M^{me} Saqui. On a repris, le 18 oc-

tobre, à ce théâtre, *Céline*, ou *le Secret d'une Femme*, drame en trois actes, par MM. Etienne Chol et Adolphe. Cette pièce est jouée avec ensemble.

— Madame Moreau-Sainti va débiter au grand théâtre de Bordeaux dans le rôle de *Clotilde*.

— Un jeune homme de Lille vient de faire jouer sur le théâtre de cette ville un petit acte intitulé : *la Pièce à l'index*. Ce vaudeville a réussi.

— On n'a pas d'exemple d'un succès pareil à celui qui vient d'obtenir la *Tour de Nesle*, à Bruxelles. Les deux rôles principaux ont été remplis avec talent par M. et Mad. Charles.

Le *Contrebandier* et *mad. Gibou* ont aussi reçu un fort bon accueil sur le théâtre du Parc. Henri Monnier jouait dans la première pièce, le rôle qu'il a créé sur le théâtre du Vaudeville, et dans la seconde, celui de Mad. Pochet.

— Un théâtre allemand a ouvert, à Amsterdam, le 6 octobre, par une représentation de l'opéra de *Don Juan*.

— La *Cenerentola* vient d'être représentée à Castel-Bolognes. *Chiara di Rosemberg*, du compositeur Ricci, se joue avec succès à

Florence, et l'opéra de Paccini, intitulé: *Gli arabi nelle gallie*, a la plus grande vogue dans les principales villes d'Italie.

— L'ouverture du nouveau théâtre italien que l'on construit à New-Yorck (États-Unis) a dû avoir lieu le 30 septembre; les principaux virtuoses de la troupe ont déjà obtenu de grands succès dans un brillant concert donné le 15 août. On débutera par *il Barbieri*.

— Le violon Bériot a donné une soirée musicale au théâtre Saint-Charles, à Naples.

— Il a été joué du 21 avril au 21 octobre sur les théâtres de Paris, 120 nouveautés ainsi réparties.

Opéra.....	2
Français.....	2
Gymnase.....	11
Vaudeville.....	13
Variétés.....	13
Palais-Royal.....	15
Porte-St.-Martin.....	10
Gaîté.....	5
Ambigu.....	18
Folies dramatiques.....	8
Panthéon.....	21
Total.....	<u>118</u>

Dans cette nomenclature ne sont pas com-

pris les Italiens et l'Opéra-Comique, qui chacun, depuis leur récente ouverture, ont donné une pièce, ce qui complète le nombre de 120.



— Les ouvrages suivans ont paru cette semaine : *Histoire de la littérature grecque, sacrée*, etc. 1 vol. in-8°. Librairie de Gide. — *Le mois de Henri*, 1 vol. in-18. Chez Dentu, Hiver, Audin. — *Saint-Cloud et Fontainebleau*, in-8°. Chez Vimont. — *Le duc d'Enghien*, histoire drame, par M. d'Anglemont. 1 vol. in-8°. Chez Mame-Delaunay. — Plusieurs épîtres à Barthélemy sur sa justification. Chez Garnier, Paulin, libraires, et chez tous les marchands de nouveautés.



MODES.

Le costume des hommes subit peu de modifications. Les redingottes se portent courtes. Celles en velours obtiennent peu de succès. Les basques des habits sont fort étroites, et les gilets cachemire fonds noir sont de mise parmi les gens de bon goût.

Les chapeaux qui obtiennent la vogue ont les bords très étroits, légèrement aplatis, la forme haute et de la même largeur du haut et du bas ; un grand nombre sort des ateliers de M. Lefèvre, rue de Richelieu, 47.

Les robes demi-habillées sont fermées, à guimpe, avec une légère draperie.

Peu de changemens ont été apportés dans les robes de toilette. La levantine est l'étoffe à la mode.

Les couleurs auxquelles les dames élégantes donnent la préférence sont le verd-émeraude, le gris-fer et le violet foncé.

Les manteaux unis et brochés en soie de couleurs mêlées sont de fort bon goût. Les fonds solitaires obtiennent la préférence.

Les coiffures les plus distinguées forment

bandeau et sont ornées de simples rubans assortis à la couleur des cheveux.

Les petits schalls cachemire, dits à *la saint-simoniennne*, sont bien portés en sautoir.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

LITTÉRATURE.

Mémoires de M^{me} d'Abrentès.

Tomes 7 et 8. --- Ladvocat, éditeur.

Il ne serait pas impossible que la postérité vînt à contester à Napoléon le titre de sauveur de la France. Ceci est une question que le *Petit Poucet* ne se croit point apte à résoudre ; mais, le cas échéant, je doute qu'on ose jamais nier les services que le nom de l'Empereur a rendus, depuis tantôt dix ans, à la librairie et aux théâtres. Remarquez que je n'entends parler ici ni de la littérature, ni de l'art dramatique ; les arts n'ont rien à voir dans tout cela.

Il y aurait, certes, une longue étude de statis-

tique à faire sur le nombre de mémoires, libelles, pamphlets, poèmes, odes, satires, mélodrames, drames, minodrames, tragédies, comédies et vaudevilles, auxquels Napoléon et son usurpation, et sa gloire, et ses victoires, et ses revers, et sa mort ont servi de cible. Quelle bibliothèque que cet amas de productions rangées, étiquetées par ordre et par date ! Et sans aller plus loin, calculez, je vous prie, les volumes de mémoires édités par la seule maison Ladvocat : *Mémoires d'une Contemporaine*, *Mémoires de Bourrienne*, *Mémoires de Constant*, *Mémoires d'un Homme d'Etat*, et puis, en dernier ressort, comme bouquet, *Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès* ; et chacun de ces ouvrages n'a pas moins de huit, dix, quinze volumes ; et dans chacun de ces volumes des révélations curieuses, des documens inouïs jusque-là, des aperçus originaux. Oh ! que je plains le malheureux écrivain qui se prendra à vouloir digérer cette masse indigeste ; qui de ce pêle-mêle de matériaux s'efforcera de faire surgir un édifice régulier, complet, uniforme ! et la vérité historique, comment la tirer en conscience d'un semblable chaos ?

Soit dit en passant, la propagation de l'imprimerie et la liberté de la presse ont tué l'histoire pour long-temps. Les savans ouvrages

de MM. Thierry et Sismondi en sont peut-être de nos jours le dernier mot. Il faut donc en prendre son parti, et, faute de mieux, s'en tenir aux mémoires.

Encore y a-t-il mémoires et mémoires : mémoires apocryphes, inventés, fabriqués, rédigés par des portefaix littéraires, historiens gagés à la journée ou à la page, qui, sur une donnée, si minime, si stérile, si niaise fût-elle, vous échafaudent des volumes avec une effrayante fécondité, suppléant à l'absence des matériaux par des incidens de roman et des amplifications fantastiques. — Puis, en regard, et comme antidote, les mémoires authentiques écrits par des auteurs qui ne se laissent aller qu'à l'inspiration de leurs souvenirs, où chaque fait a pour garantie le témoignage des autorités les plus respectables et l'appui de documens et de pièces officielles, mémoires curieux et devenus plus rares de jour en jour.

C'est dans cette dernière catégorie que je rangerai ceux de madame la duchesse d'Abrantès. Personne ne s'avisera, je pense, de contester à la veuve de Junot l'exactitude des faits qu'elle allègue; sa position lui permet de voir tant de choses, d'être initiée à tant de mystères! Aussi n'est-ce pas à sa véracité que s'adresseront mes critiques; je m'en tiendrai aux réflexions que lui

suggèrent certains événemens, aux conséquences qu'elle en déduit, aux appréciations brusques, heurtées, qu'elle lance parfois avec une imprudence voisine de l'étourderie; je m'en tiendrai aux digressions continuelles dont madame d'Abrantès sillonne sa narration; je m'en tiendrai à son incroyable manie de jeter un incident au travers d'un incident, de sacrifier un épisode commencé à un épisode dont la pensée lui sourit, de s'abandonner aux écarts d'une âme vive, impressionnable et toute poétique; je m'en tiendrai à la façon plus que libérale dont elle prodigue les promesses, s'engageant, à chaque page, à vous narrer en son *lieu* une aventure plaisante. Le *lieu* vient, mais l'aventure point. Et, de fait, si madame Junot entreprenait un beau matin de payer ses dettes d'aventures, je doute que trente volumes pussent y suffire. Je m'en tiendrai là, et certes les élémens ne manqueront point à la censure.

Dans les tomes 7 et 8 notamment, l'imagination a fait trop de frais et la logique trop peu; l'exactitude y perd, et la clarté et l'intérêt n'y gagnent rien. Toute la première partie du septième volume n'a point précisément de date; c'est une suite de souvenirs empruntés à différentes époques, contés avec facilité et esprit, peu instructifs, mais amusans comme un roman

de Walter-Scott. Dans l'espace de moins de 400 pages, à propos d'un rien, par fantaisie, par bouffées, madame Junot parle de tout, de l'Empereur, de sa cour, de l'ordre de la Légion-d'Honneur, de la conspiration de Pichegru, de la suppression des queues dans l'armée, du duc d'Enghien, etc., etc. Le futile, le dramatique, l'horrible, le plaisant, tout se résume dans ces quelques feuilles. On est forcé de tomber d'accord sur l'esprit, sur la verve de l'auteur; mais qu'est-ce que tout cela prouve? eût dit Descartes; est-ce une parodie, un conte des *Mille et une Nuits* ou une histoire? le tout ensemble, peut-être! On dirait vraiment d'une illumination en verres de couleur; le premier coup d'œil est éblouissant, puis la vue se fatigue et vous n'y voyez plus. Ainsi, après la lecture, il ne reste rien, que le vague souvenir du plaisir qu'on a goûté, sans se rappeler pourquoi ni comment. Or, depuis quand l'histoire est-elle une hallucination décevante?

Ce premier pas franchi, le terrain devient plus ferme et la marche plus sûre. Madame d'Abrantès, forcée de suivre, bon gré malgré, le cours des événemens, se façonne à leurs exigences, et la fin du 7^e volume ainsi que le 8^e tout entier subissent l'encadrement uniforme que leur impose le sujet. La situation de l'Es-

pagne et du Portugal, voici le texte. Les mœurs, les coutumes, les préjugés et la politique des deux nations sont passées en revue, et aucun des hommes d'état qui exercèrent à cette époque une influence quelconque dans la Péninsule, n'échappe à l'examen et à la critique de madame la duchesse d'Abrantès; critique franche, sans crainte ni souci, et qui n'épargne pas même la famille royale. 1805 est un temps trop rapproché de nous pour que la plupart des personnages loués ou flagellés soient morts ou retirés des affaires. Chaque coup entamera donc une peau vive, déchirera une plaie saignante, et voici pourquoi le dernier tome de ces mémoires devient un pamphlet que la citation d'un grand nombre de documens officiels élève à la hauteur de l'histoire. Ces documens, madame Junot les a recueillis dans les papiers de son mari qui fut chargé, comme on sait, par l'Empereur, d'une mission diplomatique en Portugal. Ainsi, l'authenticité s'explique ici par l'origine.

Pour résumer mon opinion sur ces mémoires, je les considère comme une mosaïque curieuse, comme un riche dictionnaire d'anecdotes, de faits, d'incidens et de jugemens; dictionnaire complet, mais dont les lettres sont transposées, mêlées, l'alpha à côté de l'oméga, et ainsi

de suite; livre où l'on trouvera beaucoup de choses, et de bonnes choses, et de spirituelles choses, mais à la condition formelle d'user son temps et sa peine en recherches, et de feuilleter, sans désemparer, la table générale des huit volumes; tant l'auteur a montré de dédain pour les classifications régulières et chronologiques.

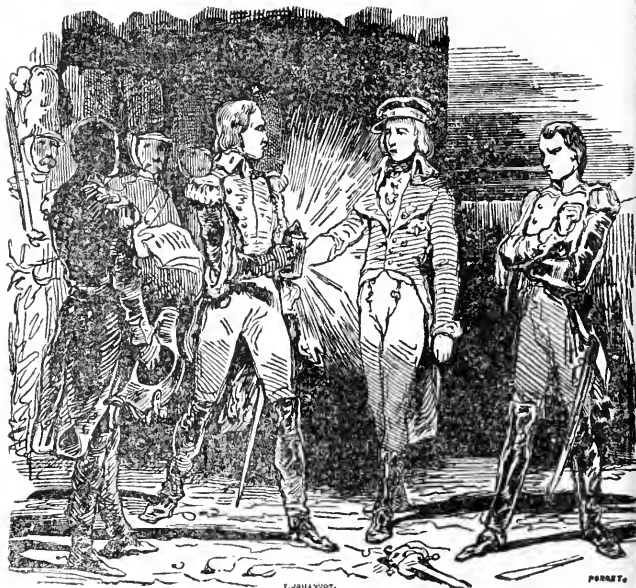
Et cependant, malgré notre critique sévère et notre rude franchise, il n'y a rien eu encore, en fait de mémoires, d'aussi impartial ni d'aussi remarquable que les *Mémoires de M^{me} d'Abrantès*. Nous en sommes donc à souhaiter que cette dame fasse pour la restauration ce qu'elle vient de faire pour le consulat et l'empire.

Le duc d'Enghien ,

Histoire-Drame

PAR EDOUARD D'ANGLEMONT.

1 volume in-8. — Mame-Delaunay, éditeur.



Ennuyé, comme tant d'autres, du fantastique sans magie, du roman en histoire et de l'histoire en roman, voilà M. d'Anglemont qui prend bravement le parti de sauter, à pieds joints, dans un sujet encore tout chaud de nos souvenirs et de nos passions; c'est une grande hardiesse que le succès même ne pouvait pas justifier entièrement.

Ne serait-ce pas que l'histoire, l'histoire réservée et discrète, doit seule lever le voile qui couvre ces graves catastrophes, et que l'art audacieux, impressionnable et mobile ne peut guère les toucher qu'en les déflorant? L'imagination n'a rien à voir dans des blessures qui saignent encore et dans des larmes qui ne sont pas taries.

Les obstacles qui en auraient arrêté tant d'autres, n'ont fait qu'exciter M. d'Anglemont; il s'est cru assez sûr de lui-même pour être juste et faire la part de chacun dans cette mystérieuse et lugubre nuit du donjon de Vincennes; je ne sais s'il a eu raison; mais voilà peut-être ce qui expliquerait cette inconcevable froideur qui règne dans son *histoire-drame*, comme il a bien voulu lui-même l'appeler.

C'est à Chantilly que s'ouvre la scène, en 1787, par une espèce d'églogue que l'auteur aurait bien fait de laisser à M. de Florian; elle

se termine à Saint-Cloud, où le premier consul apprend que le petit-fils des Condé a été fusillé.

Où est l'intérêt, où est la passion dans cette sèche chronologie que M. d'Anglemont a pris la peine de dialoguer? Ah! qui de nous, amis ou ennemis, n'a pas quelquefois rêvé cette triste et lamentable figure du duc d'Enghien? On le voit arraché des bras de Mlle de Rohan, conduit d'Ettenheim à Strasbourg, de Strasbourg à Vincennes, grand, héroïque, courageux, et jeté comme une victime expiatoire à la justice dévorante des peuples; c'est la nuit, la nuit sombre, et le duc d'Enghien est là, devant des soldats qui sont ses juges, répondant, comme un fils de roi, abandonné, trahi, qu'il n'y a plus de rois en Europe. Laissez venir le temps où nos souvenirs seront moins brûlans et nos haines moins amères, et il y aura là place pour un beau drame que l'histoire se chargera de faire.

M. d'Anglemont a été séduit par le danger du sujet, sans réfléchir assez que, dans le chemin qu'il allait parcourir, on rencontre beaucoup de haines qui veillent et d'amitiés qui s'endorment.

Puis il a fait une préface, et je ne serais pas surpris que le livre n'eût été composé que pour

la préface. C'est là qu'il étale fièrement ses répugnances et ses affections, toujours prêt à entrer en champ clos et à briser une lance. A la sévérité de ses reproches et à l'amertume de sa critique, on dirait qu'il s'est imposé la mission de rappeler aux rois de la littérature qu'ils sont des hommes. En seront-ils bien persuadés? Nous verrons bien.

Salmigondis,

CONTES DE TOUTES LES COULEURS.

1 volume in - 8. — Fournier jeune., éditeur.

Voici le temps venu des jours sans soleil, des champs sans verdure, des longues soirées, des nuits pluvieuses et du coin du feu; déjà les hirondelles sont parties, et l'été qui grelotte est allé chercher de plus doux climats.

Faites-moi des contes, s'il vous plaît, naïfs, merveilleux, invraisemblables, de véritables contes à dormir debout; aussi bien l'histoire depuis long-temps m'ennuie, guindée comme une dame de cour, avec sa vérité plâtrée, ses haillons de pourpre et ses mensonges officiels :

Je donnerais volontiers, pour le *Petit Poncet*, ce délicieux chef-d'œuvre de Perrault, les insipides fictions de Xénophon, les harangues de Tite-Live, les fausses colères de Tacite, et l'ennuyeuse cohorte de tous les historiographes galonnés et brevetés. Aussi viennent les *Contes de toutes les couleurs*. Ils trouvent en moi un enfant qui grisonne et un auditeur attentif.

Et puis le titre du livre m'a séduit tout d'abord : « *Salmigondis*, comme ils disent eux-mêmes, moins que rien ; c'est un livre qui n'en est pas un » ; après cela, soyez prudes si vous l'osez ; sévère, si vous le pouvez ; ils ont pris d'avance leurs sûretés avec la critique. Ce sans-culotisme de bonne compagnie est tout à fait de mon goût ; je ne crains plus qu'une chose pour le *Salmigondis*, c'est que beaucoup le revendiquent ; en vérité, c'est un titre que plus d'un auteur pourrait réclamer avec justice.

Le *Salmigondis*, glané dans toutes les intelligences et parmi toutes les célébrités, est comme une tire-lire où chacun a déposé son offrande. Le conte intitulé : *d'Heureux Jours en 95*, atteste assez qu'on a tout accepté et qu'on n'a pas dédaigné le denier du pauvre. En général, néanmoins, la collecte a été abondante, et l'éditeur a eu raison de dire que c'était un de ces livres sans conséquence qui avaient vingt chan-

ces pour une d'être amusans, spirituels et de bon goût.

M. de Balzac marche en tête, M. de Balzac, l'intarissable conteur, avec sa prolixité qui n'ennuie pas et la vérité saisissante de son style : c'est une histoire qu'il faut lire que celle du *comte Chabert*, histoire invraisemblable et racontée avec vraisemblance, où l'auteur vous mène partout, sur le champ de bataille d'Eylau, dans la fosse des morts, chez M^e Derville, avoué, rue Vivienne, à la police correctionnelle et à Bicêtre; vous trouverez là des tableaux d'intérieur, que les maîtres de l'école flamande n'auraient pas désavoués, et quelques traits de passion et de sentiment que M. de Balzac n'a jamais rencontrés avec tant de bonheur.

La *Cheminée gothique*, de M. Alphonse Brot, et la *Danse des Morts*, de M. Charles Rabou, contes écrits avec hardiesse et originalité, appartiennent de trop près à ce genre purement fantastique qu'Hoffmann a rendu difficile et que nous aurons beaucoup de peine à acclimater sous le ciel de la France.

Cette fantasque, délirante *Perdita*, par miss Pedgwick, et le *Schelling*, par madame de Bawr, sont au contraire deux nouvelles pleines de fraîcheur et de simplicité : c'est le conte d'autrefois, un peu romanesque et sentimental,

mais rajeuni et habillé à la mode par des mains gracieuses et délicates.

Antoine Pinchon, conte américain, de M. Jules Janin, est une excursion heureuse dans le roman philosophique, où il nous reste tant de conquêtes à conserver et de champs nouveaux à découvrir ; trêve un instant, s'il se peut, pour l'imagination qui nous défraie seule depuis quelques années ! N'y aurait-il plus rien à faire pour l'auteur de *l'Ane mort*, après *Candide* et *Jacques le-Fataliste*.

Je citerai encore, comme des lectures pleines d'intérêt et de charme, *Lorenzo Sampièna*, de M. Philippe Buzoni, et *l'Île aux Fleurs*, de Sands.

On nous promet bientôt le 2^e volume du *Salmigondis* ; de grâce, qu'on se dépêche.

Il nous faut des contes ; les chambres vont s'ouvrir ; le froid redouble et les soirées s'allongent.



THÉÂTRES.

Théâtre de l'Opéra - Comique.

LA MÉDECINE SANS LE MÉDECIN.

Paroles de MM. Scribe et Bayard, musique de M. Hérold.

1^{re} Représentation — 20 octobre.

Qu'est devenu M. Scribe le triomphateur, que ses flatteurs ont si long-temps appelé le Molière du théâtre Bonne-Nouvelle? Le voilà descendu de succès en succès à la *Médecine sans le Médecin*, opéra-comique d'une fadeur innocente et prétentieuse. Figurez-vous, s'il vous plaît, un négociant désolé parce qu'il n'a pas d'argent; voilà son mal, mal pour lequel il n'espère aucun remède, et je crois qu'il a, jusqu'à présent, raison. Sa fille répond à ses plaintes par un petit air en *ah! ah!* qui est parfaitement vraisemblable, mais qui n'avance pas beaucoup les choses. Justement le monsieur dont j'ai oublié le nom, a, ce jour-là même, une lettre de change de 10,000 francs à payer.

Comment faire? Voilà ce qu'il se demande à lui-même, sans pouvoir trouver de solution satisfaisante. Arrive un médecin comme vous n'en avez probablement jamais vu, médecin-modèle, qui guérit toutes les maladies et console toutes les douleurs. Il devine, au premier aspect, que le négociant n'a pas le sou, et entreprend de le tirer d'embarras : la chose n'eût pas été facile sans un incident fort ordinaire qui met toutes les parties d'accord. Marie a rencontré, il y a quelques mois, un bel étranger qui a sauvé ses jours, et dont elle a conservé un tendre souvenir. Eh bien! ce bel étranger, qui est un Anglais ennuyé de son bonheur et de sa fortune, est le porteur de la lettre de change qui vient à échéance le jour même. Son intention est de la laisser à ses domestiques et de se tuer ensuite. Tout cela va changer, comme vous devez croire, quand il aura retrouvé Marie qu'il aime et qu'il veut épouser.

Voilà la pièce, en vérité, moins un rôle de vieille tante, caricature usée; mauvaise copie de ma *Tante Aurore*, rôle ridicule et sans importance, que madame Boulanger a bien voulu jouer pour apprendre officiellement au public qu'elle était duègne à partir du 20 octobre de l'an de grâce 1852.

D'ailleurs vous ne verrez, dans la *Médecine sans le Médecin*, aucune de ces heureuses saillies, de ces observations spirituelles que M. Scribe semait autrefois dans ses plus médiocres ouvrages. Il ne s'est pas gêné pour M. Hérolde, qui de son côté n'a pas fait plus de façons; si le mot de *petite musique* n'existait pas, il faudrait l'inventer pour cette musique flasque, commune, décolorée, dépourvue de verve et d'originalité.

Ponchard, qui se survit à lui-même, prodigue les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint : ce chanteur habile et élégant pourrait rendre encore à l'art d'utiles services; mais il ne devrait pas faire le public témoin de sa décadence et de ses efforts impuissans.

Mademoiselle Massy, dont j'ai déjà parlé, sera une conquête pour l'Opéra-Comique; sa voix légère, agréable, mais sans force et sans émotion, enchante les *Dilettanti* du lieu : on peut même espérer qu'elle sera comédienne, lorsqu'elle aura perdu ses allures d'écolière.

Vizentini a joué avec habileté le rôle passablement niais du Médecin philanthrope.

En attendant d'autres nouveautés, le théâtre remet au répertoire de vieux ouvrages qui attirent la foule. *Jeannot et Colin* sont revenus avec leur musique populaire, et le public a

paru fort content de renouer connaissance avec eux. Martin est toujours parfait dans M. de la Jeannotière, bouffon spirituel et original, et chanteur ravissant. Madame Ponchard, qui a su vaincre d'invincibles difficultés, façonnée par de longues et sévères études, s'est fait applaudir, à bon droit, dans le rôle de Thérèse, que madame Duret chantait avec une perfection désespérante. Nous avons revu *l'Irato*, bouffonnerie spirituelle, et cette musique qui enchantait Napoléon et dans laquelle Martin a su nous enchanter encore.



Théâtre royal de l'Odéon.

Mort tour à tour de mort violente et d'ina-
nition, l'Odéon semble être à l'épreuve du tré-
pas. Le voilà qui ressuscite pour la troisième
ou quatrième fois. Espérons que ce sera pour
la dernière.

A vrai dire, la combinaison à laquelle on
s'est arrêté nous paraît avoir peu de chances
de succès. L'Odéon, qui n'a pas su garder
son privilège de métropole, ne sera jamais
qu'une ruineuse succursale pour ses confrères
les théâtres royaux.

L'Opéra, transportant au-delà de la Seine ses magnifiques décors et ses légions d'artistes; l'Opéra-Comique, exposant aux chances d'une nouvelle épreuve sa convalescence encore si douteuse; les Italiens, prodiguant aux profanes des écoles et de la Grande-Chaumière leurs richesses aristocratiques; les comédiens ordinaires du roi, livrant aux caprices d'un parterre exigeant et sévère, leurs vieilles réputations ailleurs si respectées. Tous ont fait preuve d'un dévouement héroïque et se sont réellement immolés à l'intérêt des ultra-pontins.

La réouverture a eu lieu devant une nombreuse et brillante assemblée. Elle a été solennisée par les deux chefs-d'œuvre de Molière : *Tartufe* et le *Malade Imaginaire*. Le rôle d'Elmire a été pour Mlle Mars ce qu'il devait être, l'occasion d'un nouveau triomphe. C'est pour elle seule que le parterre a réservé ses applaudissemens. Il n'a montré qu'impatience et froideur devant la cérémonie du *Malade Imaginaire*, qui a fait défiler, sous ses yeux, tant de célébrités jusqu'alors inconnues.

A la seconde représentation, la *Mère coupable*, avec madame Dupuis, et *Dominique*, avec Monrose et Mlle Anaïs Aubert, ont obtenu autant de succès que dans la rue Richelieu.

Une espèce de prologue en vers, intitulé :

l'Odéon et le Temps, et fort bien joué par Samson et Duparay, a été écouté avec plaisir. L'auteur, M. Martinn, a été nommé.

La salle, restaurée à la hâte, est décorée richement, mais sans goût.

Théâtre du Vaudeville.

LES CABINETS PARTICULIERS.

Vaudeville en un acte, par MM. Xavier et Duvert.

1^{re} Représentation — 25 octobre.

Jamais vaudevillistes ne mystifièrent plus impudemment le public; jamais aussi public ne se montra de meilleure composition.

Vous passez dans la rue de Chartres; vous lisez sur l'affiche un titre piquant accompagné de l'annonce d'un début; vous entrez, simple que vous êtes, croyant voir une pièce à peu près gaie, comme celles qu'on donne au Vaudeville, et rire de ce rire inextinguible qu'Arnal sait si bien exciter. Erreur! le rire s'y trouve, mais vous cherchez vainement la pièce.

Et d'abord je dois commencer par signaler

une innovation : Les autres pièces, drames ou vaudevilles, tragédies ou comédies, commencent immédiatement après le lever du rideau ; celle-ci n'attend pas même le signal de l'orchestre. Quelques minutes avant que le régisseur ait frappé les trois coups, on voit poindre, au balcon de gauche, le grotesque visage d'Arnal dont le crâne est recouvert de l'immortelle perruque de Bouginier. Arnal regarde, sourit, lorgne, cause, comme un spectateur ordinaire, jusqu'à ce que les acteurs entrent en scène.

Deux dames, dont l'une habillée en homme, s'enferment dans un cabinet particulier chez un restaurateur. Elles sont suivies de près par le mari de la première, qui prend pour un amant la compagne de son épouse. Après tous les reproches d'usage, il veut ramener madame et la séparer de son séducteur. « Je m'y oppose ! » crie une voix du balcon. C'est la voix d'Arnal.

Arnal développe alors, au milieu des éclats de rire, les motifs de son opposition. Il est fabricant de briquets phosphoriques : M^{me} Jacquard, son épouse, a voulu débiter ce soir ; il l'a permis, en mari débonnaire ; mais il ne veut point que ce soit avec M. Hyppolite.

La pièce, dès cet instant, se joue dans la salle. « A bas l'interrupteur, » crie l'un au par-

terre; «A la porte M. Jacquard,» riposte l'autre à l'orchestre. «Tais-toi, mon gendre,» dit, de l'amphithéâtre, le beau-père de M. Jacquard; M. Jacquard, après avoir trouvé réponse à tout, persiste à ne pas vouloir que sa femme joue avec M. Hyppolite, et pour que le public n'y perde rien, il s'offre à le remplacer dans son rôle.

Voilà donc Arnal installé sur le théâtre. Il épèle le manuscrit, salue M. Lepeintre, chante tous les couplets sur le même air, tombe dans le trou du souffleur, fait mille stupidités avec tout le sang-froid et le béotisme requis. La pièce se perd au milieu de ce flux de bêtises.

On a beaucoup applaudi le couplet final où les auteurs déclarent que leur ouvrage n'a pas le sens commun. C'est une prétention que le public a pleinement ratifiée.

Quant à l'esprit, on ne saurait sans injustice en refuser à ce vaudeville; mais cet esprit tombe trop souvent dans la charge. La mystification serait parfaite, si elle durait moins longtemps. De larges coupures sont nécessaires; la pièce étant tout entière dans le rôle d'Arnal, on n'a qu'à laisser le champ libre à M. Jacquard; il fera mieux encore que MM. Xavier et Duvert.

Lepeintre est, comme toujours, une très co-

mique *ganache*; M^{lle} Georgina porte fort bien l'habit d'homme.

Théâtre du Gymnase.

LES PRINCIPES ET LES OCCASIONS

ou

LA FILLE DU SOLDAT ;

Vaudeville par MM. Ancelot et Comberousse.

1^{re} Représentation — 24 octobre.

Le premier titre n'avait point paru sur l'affiche à la première représentation; c'est un perfectionnement introduit après coup, afin de servir sans doute à l'intelligence de la pièce. Un jeune colonel se retire dans ses foyers, convertit en fabrique l'antique château de ses aïeux, met à la tête de cet établissement un de ses vieux frères d'armes, modèle de bravoure et de probité; enfin rend tout le monde heureux autour de lui. Voici pour les principes.

Le frère d'armes a une fille jeune et belle, que le colonel chérit comme une sœur, à qui il donne des leçons de dessin, qu'il entoure de

prévenances, de petits soins, toujours par affection fraternelle. Voici pour les occasions.

Marie a reçu de son père une éducation sévère comme on n'en donne point à Paris, ni même à Saint-Denis. Le vieillard crie par-dessus les maisons : « Voyez ma fille, comme elle est élevée ! Quels principes ! » Oui, mais les occasions ; ne me parlez pas des occasions ; si Marie, malgré la rigidité de ses principes, est subitement éprise du colonel, c'est l'occasion qui le veut ainsi ; si le colonel, oubliant sa tendresse de frère, devient tout à coup un amant pressant, c'est l'occasion ; si tous deux enfin commettent une faute irréparable, que voulez-vous ? c'est encore l'occasion, toujours l'occasion. Mais, la faute faite, les principes reviennent. Avec les principes rien n'est désespéré.

Le colonel va trouver son vieux frère d'armes, et lui demande la main de sa fille. — Hier, vous deviez épouser une autre femme, répond le vieillard. Comment arrive-t-il qu'aujourd'hui?... — J'aime Marie, répond l'autre. — Colonel, je vous refuse la main de ma fille. — Si déjà votre fille était à moi? — L'aveu est accompli. Les principes ont, comme vous le voyez, triomphé jusqu'au bout. Mais quand il s'agit de principes, le père n'entend point raillerie,

et le voilà qui tonne contre la dépravation du colonel, repousse ses offres comme déshonorantes, et finit par lui proposer un duel. Il paraît que les vieux militaires ne savent pas d'autre moyen de réparer l'honneur d'une jeune fille. Le mariage, en pareil cas, n'est, à leurs yeux, qu'une honte de plus. Marie, bien qu'élevée par son père, ne partage point cette fois sa manière de voir ; elle accepte la main du colonel, et les jeunes gens se marient.

Après le mariage, Marie s'imagine que le colonel en aime une autre et qu'il ne l'a épousée que par dévouement. Jalouse de n'être point en reste de générosité, elle conçoit le projet de se jeter à l'eau, du haut d'un belvédère, et sans une occasion inattendue, elle mourrait victime de ses principes de reconnaissance.

Ce texte est délayé dans deux actes d'un ennui mortel.

Théâtre du Palais-Royal.

LA SENTINELLE;

ANECDOTE MILITAIRE EN DEUX TABLEAUX.

1^{re} Représentation — 25 octobre.

Il faut que l'art dramatique soit tombé bien

bas pour qu'un théâtre qui se respecte ait osé montrer au public une rapsodie telle que *la Sentinelle*.

Le Cirque, qui ne se pique pas d'examiner avec une attention bien scrupuleuse, la partie littéraire de ses pièces, n'eût jamais accepté l'ouvrage annoncé hier sur l'affiche du théâtre Montansier.

Au premier tableau, les Français cantonnés dans un village d'Allemagne, sont obligés de l'abandonner aux Autrichiens. Le soldat Guérino, laissé comme sentinelle perdue, ne peut effectuer sa retraite, et, à l'aide d'un déguisement, il reste dans la chaumière de Catherine, son amante.

Au second tableau, les Autrichiens sont maîtres du village, et Guérino, marié à Catherine, va faire baptiser son troisième enfant. Le commandant autrichien, qui vient d'intercepter une lettre adressée à Guérino, prie un colporteur du village de la lui lire....

Ici, le public, qui depuis long-temps s'évertuait à chercher, au bout de scènes insignifiantes et triviales, un dénouement qu'il n'était pas même possible de prévoir, s'est impatienté si fort, que *la Sentinelle* a dû faire une seconde fois retraite devant les sifflets.

Les auteurs n'ont pas été nommés. Les rôles

sont trop nuls pour que nous ayons à constater autre chose que du zèle de la part des acteurs.

Le théâtre du Palais-Royal ne tardera pas à reprendre sa revanche. Avec de bons acteurs et un directeur habile, il possède assez d'éléments de succès pour n'avoir pas besoin de recourir aux évolutions et fusillades. Ce fracas de mise en scène est déplacé partout ailleurs qu'au Cirque; mais il devient ridicule dans la salle exigüe du théâtre Montansier.

Théâtre de l'Ambigu-Comique.

LE SAVETIÈRE DE TOULOUSE;

Drame en 4 actes, par MM. Merville et Francis.

M. BENOIT;

Vaudeville, par MM. Tournemine et Coignard.

L'un est un mélodrame en quatre actes, l'autre une bouffonnerie. Il y a luxe de meurtres et de sang dans le premier; le second abonde en charges et caricatures.

Honoré, cet acteur qui fit courir jadis la foule au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans la pièce des *Petits Nuages et des Gros Nuages*,

jouait le rôle de M. Benoît ; s'il n'a justifié qu'à demi sa réputation, c'est la faute des auteurs et non la sienne.

Le *Savetier de Toulouse*, joué médiocrement par Francisque, a dû son demi-succès à plusieurs situations dramatiques qui trahissent la collaboration de M. Merville.

Théâtre du Panthéon.

LE VIEUX LOCATAIRE ;

Vaudeville en un acte, par MM. Delaunay et Baret.

L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE ;

Par Desnoyers.

L'activité de M. Éric-Bernard deviendra proverbiale. Piqué d'honneur par le voisinage de l'Odéon, cet habile directeur s'empresse de discipliner ses acteurs, de remplir les vides de son répertoire et de retenir sur ses banquettes le public que pourrait lui ravir une rivalité dangereuse. Espérons qu'il y réussira.

Après *nos Amis les Ennemis*, mauvaise parade militaire, et *l'Épicier-Droguiste*, imitation assez heureuse de M. Mouton, de la Gaité ;

en attendant *Schneider* et je ne sais plus quelle autre pièce qui nous sont promis pour cette semaine, le *Vieux Locataire* s'est installé sur la scène du Panthéon. C'est un antique habitué du Luxembourg qui tient à ses foyers pour le moins autant qu'à son banc dans le jardin public. L'infortuné se voit menacé, par le caprice d'une propriétaire surannée, d'un prochain déménagement. Pour conjurer ce malheur, il se décide à devenir l'époux de la vieille; il sacrifiera sa liberté plutôt que ses pénates. Tant d'héroïsme doit avoir sa récompense: le locataire trouve la sienne dans un bail à long terme qui lui assure la jouissance paisible de son appartement.

Il y a quelques scènes passables et d'assez bons couplets dans ce petit vaudeville, dont M. Baret représente le principal personnage avec un zèle tout paternel.

Nous ne parlerons que pour mémoire de *l'élève du Conservatoire*. Cette pièce, dite nouvelle, n'est autre qu'un vaudeville de M. Desnoyers, joué depuis fort long-temps sur je ne sais plus quel théâtre.

ALBUM.



Le *Moniteur* a publié le 27 octobre une ordonnance qui constitue l'Académie des sciences morales et politiques, supprimée en 1816. Elle est précédée d'un rapport de M. Guizot. Le nombre des membres de cette académie est fixé à trente. Elle est divisée en cinq sections ; philosophie, morale, législation, droit public et jurisprudence ; économie politique et statistique ; histoire générale et philosophique.

Sont membres de cette académie, ceux qui en faisaient partie à l'époque de la suppression, et ceux des correspondans de ladite classe qui, depuis, sont devenus membres de l'Institut.

Le nombre de trente sera complété par quatre nouveaux membres choisis dans le sein de l'Institut ; quatorze autres seront élus plus tard. L'Académie constituée, proposera au ministre un projet de règlement nouveau. Les dépenses de l'Académie des sciences morales et politiques seront fixées par la loi de finances qui sera présentée aux chambres dans le cours de la prochaine session.

— L'exposition publique des œuvres de pein-

ture aura définitivement lieu au Musée du Louvre, le 1^{er} février 1855.

— La rentrée de Monrose avait attiré peu de monde à la Comédie-Française. Cependant le nom de l'acteur et la composition du spectacle méritaient plus d'empressement. Monrose a joué le rôle de Figaro avec la verve et le mordant qu'on lui connaît. Mesdames Dupuis et Brocard l'ont parfaitement secondé dans les rôles de la comtesse et de Suzanne.

— Un petit vaudeville intitulé *le Soldat et le Vigneron*, a été joué avec succès, le 22 octobre, au théâtre de la Gaîté. Il s'agit d'un militaire qui, après avoir obtenu son congé, se met au service d'un fermier pour secourir la veuve d'un officier plongée dans la misère. Le parterre du boulevard, sur qui le chauvinisme n'a manqué jamais son effet, a beaucoup applaudi l'héroïsme du pauvre soldat.

— Mlle Judith Grisi, sœur de la cantatrice des Italiens, doit débiter très incessamment sur ce théâtre.

— Le Théâtre-Français prépare le *Roi s'amuse*, qui paraîtra dans un mois : on répète aux Variétés une parodie de *Clotilde*, en cinq cadavres, et, au Palais-Royal, un vaudeville dont Walter Scott est le principal personnage.

Enfin, aux derniers jours d'octobre, l'Académie royale de Musique montera *Nathalie* ou *la Laitière suisse*, ballet de M. Taglioni, en attendant un grand opéra de MM. Scribe et Auber.

— Mlle Smithson vient d'arriver à Paris : elle a le projet d'organiser une troupe de comédiens anglais qui donneraient des représentations au Théâtre-Italien sous la direction de M. Henri Wallack.

— Il est à peu près décidé que Mlle Irma, de l'Ambigu, remplacera madame Doche, qui vient de rompre son engagement avec le Vaudeville, et passe au Gymnase.

— *Robin des Bois* vient d'être représenté à Lyon. Ce bel opéra de Weber, monté avec beaucoup de soin, a obtenu un brillant succès.

— Mlle Lorenzini Mayer, célèbre flûtiste, se fait entendre en ce moment à Toulon.

— On vient de jouer à Anvers *Un Duel sous le cardinal de Richelieu*, qui a réussi complètement.

— M. Eugène Renduel prépare une belle édition de *Triboulet* ou *le Roi s'amuse*, pièce de M. Hugo, qui sera représentée dans trois semaines à la Comédie Française.

— Le *procès des Saint-Simoniens* vient de

paraître en un fort vol. in-8°, avec les portraits des prévenus, chez Johanneau, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 8 bis. Prix : 5 fr.

Ce volume contient l'exposition la plus claire et la plus complète qui ait été faite de la doctrine saint-simonienne, chacun des prévenus l'ayant exposée d'une manière particulière.



— A partir du premier novembre, le PETIT POUCKET paraîtra régulièrement tous les dimanches.

Cette périodicité fixe, que nous achetons au prix des frais de timbre, était généralement réclamée par nos abonnés. C'est un nouveau sacrifice par lequel le PETIT POUCKET cherche à reconnaître l'accueil bienveillant qu'il reçoit du public.

Rien n'est changé, du reste, aux conditions indiquées dans notre prospectus.

OUVRAGES PUBLIÉS DANS LA SEMAINE :

Histoire politique de l'Église, par M. de Vidail-
lan, 3 vol. in-8°.—Dufey et Vezard, édit.
Prix : 7 fr. 50 c.

Le petit-neveu du compère Mathieu, 5 vol. in-
12.—Lecointe et Pougin. Prix : 15 fr.

La Grisette de province, 3 vol. in-12.—Lecointe
et Pougin. Prix : 4 fr. 50 c.

Mon compère Mathurin, par Raban, 4 vol. in-
12.—Thoisnier-Desplaces, édit. Prix : 12 fr.

Le Collège, 2 vol. in-8°.—Meyer et Comp.,
rue du Pot-de-Fer, n. 8. Prix : 15 fr.

Mémoires tirés des papiers d'un homme-d'état,
2^e livraison.—L. Michaud, rue Richelieu.

Traits historiques, par M^{me} de Manceau. —
Brunot-Labbe, quai des Augustins, n. 53.

Histoire comparée de France et d'Angleterre,
cours professé par M. Filon, à l'Athénée,
en 1822, 1 vol. in-8°.—Hachette, éditeur.
Prix : 6 fr.

L'Espagne romantique, contes de l'histoire
d'Espagne, par don Telesforo, 3 vol. in-8°.
—Gosselin, libraire. Prix : 22 fr. 50 c.

Les Tuileries, en juillet 1852, par M. de Vali-
chery, 1 vol. in-8°.—Dentu, édit. Prix : 7 fr.

MODES.

La majeure partie des tissus pour robes de l'année dernière reparaissent encore cet hiver; à leur nombre viennent s'ajouter les étoffes suivantes, nouveautés de cette année :

Le *tissu de Sumatra*, qui joint à une grande souplesse l'avantage de ne point se chiffonner.

Le *cachemire Thibet*, dont la finesse ne le cède en rien à celle des beaux cachemires, et qui est remarquable en outre par sa bonté.

Le *satin-cachemire*, plus élégant que le chaly et qui rivalise avec le satin par le brillant.

Enfin le *chaly-cachemire*, dont les dessins sont brochés en soie que l'on nomme aussi *chaly-double*.

De petites manchettes en batiste, bordées par une petite valenciennne cousue à plat, se portent avec les robes négligées, sur les manches desquelles elles se relèvent, ce qui détache agréablement la nuance de l'étoffe de la couleur de la main qu'elle rend plus blanche.

Les boas commencent à reparaître dans les promenades : les robes de soie de couleurs foncées y sont en majorité; quant à celles fond blanc, elles ont disparu, et c'est là le plus

grand changement opéré dans la mise des dames depuis huit jours.

On se sert beaucoup du satin lilas foncé doublé de velours noir. On voit aussi beaucoup de satin à raies claires, petites lignes comme un fil, et plus nouvelles.

Le succès de *Clotilde*, dû en partie à Mlle Mars, a influé sur la mode en mettant en faveur les fleurs de marguerite, que la célèbre actrice a adoptées pour orner sa coiffure. Ces fleurs sont blanches ou jaune-souffre à calice brun; des modistes en emploient cependant qui diffèrent de couleurs, selon les nuances du chapeau.

On commence à voir, pour le grand négligé, des chapeaux de paille noire doublés en rose et ornés de rubans d'une nuance pareille à celle de la doublure.


On a fait cette année des tissus de cachemire exprès pour les gilets d'hommes. Leurs dessins sont variés; les plus élégans sont fond noir. Il y a aussi des étoffes en laine, pour le même usage, à dessins brochés en soie.



LE
PETIT POUCKET,

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.



ACADÉMIE

DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Les gens bien élevés ne demandent plus à quoi peut servir une Académie, et les plaisanteries sur ce sujet sont livrées maintenant aux faiseurs de vaudevilles, aux beaux-esprits en retard et aux candidats sans espérance.

L'Académie, aujourd'hui reléguée dans son sanctuaire, avec son cortège de vieilles traditions, de vieux noms et de gloires fanées, véritable serre-chaude où d'heureux talens se sont étiolés, ne ressemble pas mal à ces choses que tout le monde respecte, auxquelles personne ne touche : il semble même que le sénat-conservateur institué par Richelieu ait pris là-dessus son parti, et qu'il ne songe plus

a faire autorité dans aucunes de ces graves questions que l'art a soulevées depuis quelques années ; tandis que le siècle court, inquiet, curieux, impatient, l'Académie, vieille et malade, ne prend même plus la peine de suivre, et tous deux, engagés dans des voies différentes, ont divorcé sans humeur, sans scandale et sans bruit.

Comment se fait-il donc que la création d'une Académie nouvelle, dite *des sciences morales et politiques*, ait produit, parmi tous les organes de la presse, ce concert presque unanime de louanges et de félicitations ? On dirait d'un *Te Deum* qui salue l'avènement au pouvoir du ministère nouveau ; devant l'ordonnance du 27 octobre les haines politiques ont été un instant oubliées.

C'est qu'en France l'opinion publique qu'on calomnie ou qu'on flagorne, est plus impartiale et plus sage qu'on ne pense ; elle tient compte, quand elle peut, du mal qu'on empêche et du bien qu'on veut faire : dans la mesure dont je parle, elle n'a pu s'empêcher de reconnaître avec gratitude un hommage rendu par le gouvernement à la dignité de l'intelligence humaine que tant de gouvernemens avaient méconnue ou dédaignée ; c'était un souvenir précieux de ces jours si éloignés, où la liberté, jeune,

vivace, glorieuse, enrégimentait à son service tant d'illustrations. de talens et de gloires.

L'Académie des sciences morales tuée avec la République, devait avoir sa part des regrets que la République avait laissés dans beaucoup de nobles cœurs. D'ailleurs, morte en naissant, ne devait-elle pas être environnée de ces illusions heureuses qui suivent dans la tombe ceux qui meurent jeunes.

Voilà sans doute ce qui explique la faveur sans réserve avec laquelle on a accueilli cette réorganisation qui est bien, à vrai dire, une création nouvelle; dix membres restant encore de la vieille Académie, éprouvés depuis vingt ans par tant de fortunes diverses, que la mort ou l'exil ont épargnés, ruines vivantes de la Révolution et de l'Empire, auxquels on a adjoinct MM. de Tracy et de Gérando, ont le droit de procéder par des élections successives, à la composition entière de l'Académie.

La France a reconnu des noms qu'elle n'avait pas oubliés; M. Merlin, qu'un immense savoir a placé au premier rang de nos jurisconsultes; M. Garat, métaphysicien délié, écrivain scintillant et ingénieux; et M. Sieyes, si puissant par son silence.

Déjà quatre nouveaux noms, ceux de MM.

Cousin, Dupin aîné, Delaborde, Naudet, sont venus enrichir les litanies des saints de l'Académie des sciences morales et politiques.

Certes, tous se recommandaient à plus d'un titre, et cependant, avant eux, l'opinion avait prononcé des noms qu'on n'aurait pas dû laisser dans l'oubli.

M. Royer-Collard d'abord, l'idéologue éloquent et hardi, chef d'une école nouvelle qui devait l'avoir pour représentant dans le congrès qu'on vient d'ouvrir pour les sciences morales.

M. Thierry, qui a élevé un des plus beaux monumens historiques de notre âge, et qui consume dans les infirmités et l'abandon une existence si laborieusement remplie.

M. Say, créateur de la science économique, aurait jeté sur toutes les questions qui se débattent de vives et soudaines clartés.

M. Comte, savant modeste et infatigable, disciple de Bentham, aurait payé d'utiles tributs à la législation et à la morale.

MM. Laromiguières, Cormenin, Ballanche, Salverte, tous ces hommes à l'esprit sûr, brillant et hardi, exercés par tous les travaux et toutes les études, sont encore des candidats que la voix du peuple impose à l'Académie.

Il faudra voir ensuite comment pourront manœuvrer ces intelligences *en serre-file*, et quel service rendra ce régiment d'élite qu'on recrute au profit de la civilisation et de la liberté.

Figurez-vous, s'il vous plaît, Descartes vainqueur d'Aristote, profond penseur, qui jetait avec tant d'audace dans le monde les principes du libre examen, membre d'une académie; ou Spinoza, le Socrate de l'athéisme; ou Machiavel, le grand politique, qu'on a calomnié parce qu'on ne l'a pas connu; ou Pascal, misanthrope sublime, qui s'était réfugié dans la dévotion ascétique comme dans un asile contre les terreurs de son esprit; ou J.-J. Rousseau, l'écrivain aux paradoxes, qui corrigeait la société en la maltraitant.

Les voyez-vous marchant au pas, régulièrement, posément, attendant le mot d'ordre et faisant feu au signal donné comme un bataillon de la garde nationale au Champ-de-Mars.

Si tous ces hommes-là, missionnaires chacun d'une idée nouvelle, avaient eu l'inappréciable félicité de vivre en un temps d'académie des sciences morales, et qu'ils eussent eu le malheur d'en être, nous n'aurions probablement aujourd'hui ni le *Discours sur la Méthode*, ni le *Prince*, ni le *Contrat social*.

Ensuite, l'Académie à elle seule vaut-elle mieux que tout cela ? C'est une bien grave question que je n'oserais pas résoudre.



LITTÉRATURE

Le Livre des Cent-et-Un,

In-8., tome 8. --- Ladvocat, éditeur.

Nous avons dit notre opinion sur cet important ouvrage. C'est moins le tableau des mœurs parisiennes que la statistique morale de la littérature contemporaine. Chaque notabilité se pèse là comme au baromètre. Tels chapitres font monter le mercure, ceux de MM. Desnoyers et Bazin, par exemple. Tels chapitres le font descendre, ceux de MM. Viennet et Kératry, ainsi de suite. Le public n'a plus qu'à jeter les yeux sur le chiffre du degré, et il en sait assez; dans cet état, la littérature critique est comme non avenue; elle est perdue, elle est avortée. Aussi, vienne pour notre siècle un Sainte-Beuve, et je ne sais trop ce qu'il trouvera à glaner. A côté de ce fait surgit une question facile peut-être à résoudre, à savoir si le *Livre des Cent-et-Un* n'est pas le dernier mot de la littérature en 1852, comme l'*Encyclopédie* fut le dernier mot de l'ère philosophique. La phi-

losophie vint à courir les rues; ce fut une langue que parlèrent les portefaix et les fruitières. Voici aujourd'hui le tour de la littérature, et les épiciers eux-mêmes se mêlent d'écrire. Je dis épiciers, non par mépris; j'en connais qui sont gens de fort bonne compagnie, mais comme les boutiques d'épiciers furent, de temps immémorial, la voirie des mauvais livres, il est permis de supposer que les lumières et le goût ont été plus longs à s'y acclimater que partout ailleurs. Or, si l'épicier est quelque peu clerc, je vous laisse à penser ce que doivent être les autres classes de la société. Aussi ne pensé-je pas me tromper en affirmant qu'il est actuellement bien peu de gens qui n'aient fait imprimer, une fois au moins, de leur prose, ne fût-ce que pour vanter les avantages de leur maison de commerce, ou bien informer le public qu'ils ont obtenu un brevet d'invention à l'exposition de 1827. Le peuple même, le peuple, dans l'acception la plus humble de ce mot, les cuisinières, les portiers, les garçons d'écurie, etc., ne se permettent-ils pas de rédiger eux-mêmes les annonces qui les intéressent, au grand détriment de l'écrivain public, dont l'influence va chaque jour décroissant. Ne font-ils point, eux aussi, de la littérature? Témoins les *demandes* et *offres*

consignées dans le recueil des *petites Affiches*; et c'est merveille de voir comme ces gens-là entendent la concision et l'ellipse. Le style de Tacite pâlit devant leur style.

La littérature s'étend donc insensiblement ; c'est une tache d'huile envahissant tout ce qui se trouve à sa proximité. Mais, à mesure qu'elle fait des progrès et que sa superficie augmente, son épaisseur et sa profondeur diminuent, ses molécules se dilatent ; vingt auteurs se partagent actuellement le talent qu'un auteur possédait autrefois à lui seul. Plus de supériorités, de la menue monnaie, rien que cela. Chaque pièce vaut peu, mais les pièces réunies complètent une somme. Et voici l'histoire du *Livre des Cent-et-Un*, et voici pourquoi ce livre est le dernier mot de notre littérature. Il l'embrasse toute, il la résume, il en exprime l'essence jusqu'à la dernière goutte. Les *Cent-et-Un* blâseront le public, et c'est pour l'art un grand malheur. Quand je lis un chapitre remarquable, je m'en déssole comme d'un désastre, car souvent il y avait dans le texte le sujet d'un ouvrage tout entier, d'un ouvrage en quatre volumes sans pages blanches, d'un ouvrage qui eût suffi, douze mois durant, aux loisirs de nos pères ; pour nous, c'est l'affaire d'une soirée.

Dans le 8^e volume, que j'ai sous les yeux, je

lis les noms de MM. Frédéric Soulié, Loève-Veymars, Léon Gozlan, Jules Janin, Schœlcher, etc., l'élite et l'espoir de la jeune littérature; et puis, à côté d'eux, de vieilles illustrations, Châteaubriant, Ducauge, Liadières; et puis enfin des talens inconnus, des nouveaux-nés qui font leur entrée dans le monde sous l'aile de leurs aînés, Jacques Raphaël, Joncières, Jules Mayret, M^{lle} Victorine Collin; et tous ces écrivains ensemble ont à peine produit 500 pages. Je vous laisse à penser l'attrait et la variété d'une pareille livraison: encore est-ce là son moindre élément de succès.

Arrière les profanes! place au poète de Dieu, au poète inspiré, à l'apôtre d'une religion nouvelle, à M. Charles Duveyrier, enfant de Saint-Simon! Voici le prêtre qui nous révèle sa foi et nous initie à ses croyances; sa parole est puissante et son geste animé. Ce ne sont ni la logique du père Bourdaloue ni la suavité de l'évêque Massillon, c'est une éloquence qui déborde, qui heurte, qui brise, renverse, écrase. C'est la satire sanglante de Paris, tel que vous le voyez, tel que vous l'habitez, tel que vous l'admirez. Écoutez donc, Parisiens si enthousiastes de votre grande ville, de vos édifices, de vos quais, de vos ponts, de vos bibliothèques, de vos musées, écoutez M. Duveyrier :

« Nous vivons dans une confusion de mai-
» sons, de temples et d'édifices de tout genre,
» qui peut donner une idée des saturnales des
» anciens, ou du chaos primitif du monde :
» mélange effronté et criard de toutes les an-
» tipathies, pêle-mêle d'orgie, vraie danse de
» sabbat. La jeunesse du Champ-de-Mars a
» pour vis-à-vis l'abattoir saignant de Grenelle ;
» les Invalides donnent une main aux députés,
» et l'autre aux blanchisseuses du Gros-Caillou.
» Ici sautent les Enfans-Trouvés et leurs nour-
» rices, côte à côte avec les astronomes de
» l'Observatoire, les femmes en couche et les
» Vénériens. Là, c'est une grande ronde des
» bambins des collèges, des pairs de France,
» des forts de la Halle-au-Vin, des vicillards
» de la Salpêtrière, tout cela tourne autour des
» savans du quartier Latin et des animaux
» hurlans du Jardin-des-Plantes. L'Acadé-
» mie reste avec la Monnaie ; l'Hôtel - Dieu
» avec les chanoines métropolitains ; l'hôpital
» Saint-Louis soupire et pleure aux cris de joie
» et aux juremens des guinguettes ; le Palais-
» Royal avec ses joueurs et ses prostituées,
» couché sur le même lit que le palais du roi ;
» et au milieu de cette grande danse satanique,
» les hommes et les femmes pêle-mêle, serrés
» comme des fourmis, les pieds dans la bouche,

» respirant un air empesté, marchant à travers
» tous les embarras de leurs rues et de leurs
» places, enfoncés dans des rangées de hautes
» maisons noires ou blafardes, sans espoir ni
» souci de quelque chose de mieux.

« Comment donc faire sentir au peuple qui
» habite cette ville ainsi confusionnée, ce que
» nous pressentons de l'avenir de Paris, comme
» ordre, comme convenance et comme beauté?
» Comment le faire sans autre instrument que
» la parole nue? J'ai grand'peur que le mor-
» ceau en question soit insuffisant. »

Le morceau dont parle M. Duveyrier n'est autre que son chapitre de la *Ville nouvelle*, publié dans les *Cent-et-Un*. Le passage que je viens de citer appartient à une lettre qui lui sert de préambule, d'exorde ou de commentaire, comme vous voudrez. L'auteur part de cette opinion que Paris est mal divisé, confusionné, insalubre, pour raser Paris de fond en comble; il n'excepte pas un édifice, une maison, une échoppe. Paris devient une plaine nette et propre comme un tapis de billard. Cette première besogne faite, et c'est l'objet de la lettre préliminaire, l'apôtre saint-simonien passe à une autre besogne plus difficile, la reconstruction d'un nouveau Paris, d'un Paris tel que M. Enfantin le conçoit. La ville aura la

forme d'une femme, debout, appuyant sa main droite sur le globe, tenant de la gauche un flambeau, symbole de la civilisation, et portant autour de la poitrine et des reins un sautoir figuré par la Seine. Les corps saïans habiteront la tête, les flancs seront occupés par le commerce, les beaux arts auront leur domicile au cœur, et ainsi de suite. Ce sont là les grandes divisions; les subdivisions viendront plus tard; l'index formera le quartier des épiciers; la mairie des chapeliers, s'il y a une mairie, sera située au centre du medium, et tout porte à croire que les chiffonniers seront relégués dans les deux dernières phalanges du petit doigt.

Je ne fais ici que résumer avec une scrupuleuse exactitude le chapitre de M. Duveyrier; il me répugnerait d'autant plus de le présenter sous une forme plaisante et grotesque, que l'auteur l'a écrit sérieusement, avec une conviction profonde, une croyance intime dans sa réalisation. La *Ville nouvelle* est le manifeste de la religion de Ménilmontant; c'est son évangile, son catéchisme. Ce morceau n'a pas, comme les paraboles de l'Écriture, un sens détourné. Sans doute les apôtres de St-Simon ne dédaignent pas les fictions de la poésie; mais ils marchent d'ailleurs le visage nu et le

front découvert. Ainsi, quand ils vous disent : « La capitale doit être détruite, » ils expriment une opinion sincère.

Or, maintenant, que penser, je vous le demande, d'une religion qui, procédant à l'organisation du monde moral par la reconstruction du monde physique, pose comme base fondamentale de sa doctrine le renversement d'une ville contenant huit cent mille habitans. Croyez-vous que les propriétaires actuels de maisons sympathiseront beaucoup avec des hommes qui jettent en avant de pareils projets ? Et, en supposant même qu'ils sympathisent, fiction absurde du reste, à quelles époques doit-on définitivement fixer la démolition de Paris ? Faudra-t-il prendre pour terme de comparaison le temps qu'on met à confectionner de nos jours les édifices publics, l'arc de triomphe de l'Étoile, par exemple ?



L'Espagne Romantique,

PAR TELESFORO DE TRUEBA ;

Traduit par J. - A. DEFAUCONPRET.

3 vol. in-8. — Gosselin, éditeur.

Ou fait grand cas, par le monde bibliophile,

d'un livre intitulé : *Histoires tragiques*, dont l'auteur, M. de Belleforest, a présenté, sous une forme neuve et romanesque, les principaux événemens de l'histoire à différentes époques. Cet ouvrage, écrit en vieux français, et dont les exemplaires sont devenus très-rare aujourd'hui, a servi maintes fois de dictionnaire et de répertoire aux écrivains qui sont allés puiser dans ses pages des sujets de roman, de comédie, de tragédie, ou de toute autre composition.

Don Telesforo de Trueba, en traçant ses *Contes d'Espagne*, a suivi un plan analogue, à peu près, à celui de Belleforest. Seulement il a pu, embrassant une époque moins vaste, une série de faits moins compliquée, mettre dans ses contes plus d'enchaînement et de suite. Scrupuleux observateur des dates, l'auteur espagnol a fait l'histoire complète de son pays, année par année, depuis la fin de la domination des Goths en Espagne, jusqu'au règne de Charles II en 1700; et dans cet espace de près de dix siècles, pas un événement dramatique qui ne soit signalé et développé, pas un personnage important qui ne soit jeté en scène. Pour les considérations philosophiques, les appréciations politiques, les grandes questions de civilisation et d'économie, l'auteur en fait fi,

il ne voit, il ne sent, il ne juge qu'en artiste. Se prend-il d'admiration pour une époque, d'estime pour un homme, il les grandit, il les dramatise tous deux; il prodigue, pour les faire ressortir, les accessoires et les contrastes; rien ne lui coûte, pas même une atteinte à la vérité historique. Du reste, comme je vous l'ai dit, les faits principaux ne dévient point de leur cours naturel. Le sommaire de chaque siècle est d'une minutieuse exactitude, et la fiction n'envahit guère que les détails. Aussi, au charme du roman, ce livre joint-il le mérite de l'histoire.

En 711, Rodrigue, dernier roi des Goths, est vaincu par les Maures à la bataille de Guadaluète. Plus tard, Pélage, son frère, dont la tradition a transmis les nobles qualités, devient roi des Asturies.

Tels sont les préludes de l'ouvrage. Après quoi, don Telesforo de Trueba passe à Alphonse II, dont le règne chevaleresque donna naissance à tant de ballades et de fabliaux qui sont encore populaires. Ce fut dans ce temps qu'eut lieu la fameuse bataille de Roncevaux, où Roland succomba sous les coups de ce Bernard del Capiro, dont les exploits et les prouesses servirent sans doute de type aux écrivains qui inondèrent plus tard l'Espagne

dé leurs mauvais romans, et que Cervantes a si justement frappés de ridicule dans son admirable *Don Quichotte*.

A mesure que les ténèbres s'éclaircissent et que la civilisation progresse, l'élément dramatique débarrassé des obstacles qui l'obscuriaient se simplifie, et le onzième siècle apparaît en Espagne, sublime et grandiose. Au milieu de ces terrains morcelés, dont les Espagnols et les Maures se disputent la possession, deux petits royaumes, jaloux de leur indépendance, repoussent avec héroïsme les agressions de leurs ennemis; et le plus grand de nos poètes, Corneille, va chercher dans leur sein le plus grand de ses héros, le *Cid*. La prise de Valence signala la décadence successive de la puissance mauresque dans toutes les Espagnes, et quatre siècles plus tard, sous le règne de Ferdinand-le-Catholique, la Péninsule devait être complètement purgée d'oppressors dont la domination eut au moins pour résultat de jeter sur cette terre une foule de poétiques traditions. La littérature espagnole fut surtout redevable de son originalité à la fusion de ces deux races d'hommes, si différentes de mœurs, d'esprit et de religion. Les beaux-arts, l'architecture, tout, jusqu'à certaines parties des vêtemens, révéla l'heureuse

combinaison de deux principes, de deux origines. La civilisation espagnole, calme, froide et réfléchie, emprunta à la barbarie des Sarrasins ce qu'elle avait d'oriental et d'efféminé. Les Maures disparurent, mais le sol resta imbu de leurs superstitions et de leurs coutumes; et les édifices purent au besoin redire leurs conquêtes.

Telesforo de Trueba a tiré bon parti des temps si fertiles qui virent la découverte de l'Amérique et l'établissement de l'inquisition. Seulement sa partialité nationale l'a peut-être égaré sur le compte de Ferdinand, auquel il prête des vertus que la postérité lui a contestées. Après sa mort, les règnes de Charles-Quint et Philippe II, la conspiration des comtes de Horn et d'Egmont, la valeur de Don Juan d'Autriche, la bataille de Lépante, les bruits répandus sur la mort de l'infant don Carlos, tout cela offre au romancier une ample moisson de matériaux tragiques qu'il a su mettre habilement en œuvre, les taillant, les mesurant, les appropriant avec un art infini à la hauteur et à la largeur de son œuvre; rejetant, du reste, sans hésitation, tout ce qui pourrait gêner la péripétie de son drame, mutilant toute tête trop haute pour entrer dans le cadre qu'il s'est fait; groupant avec une coquetterie d'artiste

autour du principal personnage de son action des accessoires de son crû, des créatures de son invention ; altérant ainsi les faits au profit du dénouement et de la catastrophe. Et je ne sais vraiment si je dois donner à cette façon de procéder et d'exécuter, le nom de *Roman historique*. C'est plus, peut-être, et peut-être moins. Pour l'exactitude matérielle, elle l'emporte sur certaines œuvres de Walter-Scott, mais elle est bien au-dessous quant à la couleur et à l'odeur locales, si je puis le dire. Avec le livre de don Telesforo de Trueba on connaîtrait suffisamment l'histoire des faits, mais pour celle de l'esprit et des mœurs, on n'en aurait guère qu'une idée incomplète ou fausse.

Il faut le dire, pourtant, ce n'est point un mince avantage que de pouvoir s'instruire en s'amusant, dût l'instruction n'être que sommaire et superficielle. Les *Contes d'Espagne* méritent, à ce titre, d'être accueillis avec faveur. Aussi bien le style facile et élégant de M. Defauconpret fait oublier que cet ouvrage n'est qu'une traduction.



THÉÂTRES.

Théâtre des Italiens.

RUBINI; — TAMBURINI; — M^{me} BOCCABADATI; —
ECKERLIN; — JULIA-GRISI; — TADOLINI.

Voilà l'épreuve finie, et les nouveaux chanteurs ont reçu leur brevet de grande naturalisation. L'opinion, un instant douteuse et chancelante, s'est raffermie, et le public a fait la part de chacun, de manière à ne mécontenter personne. Excusez-le, s'il vous plaît, de ses irrésolutions, le public du Théâtre-Italien, public à part. public de bon goût, routinier et timide, qui craint, avant tout, de prendre un parti. C'est une chose si commode. croyez-moi, que de l'admiration toute faite, et de l'enthousiasme soufflé, qu'on doit y renoncer avec peine. C'était là cependant, si vous avez bonne mémoire, que nous en étions depuis quinze ans. Brava! Catalani, machine à roulades, tour de force perpétuel! Alors, on aimait les tours de force, les éclats de voix, les éternelles roulades, les airs de bravoure; et le public a crié: Brava! Catalani!

Puis est venue M^{me} Mainvielle-Fodor, cantatrice si pure et si correcte à laquelle le soleil de Naples a rendu la voix. Brava! l'*Agnese*! la musique de Paër, froide et décolorée, passera par dessus le marché.

Brava, Sontag! jolie, coquette, agréable, brillante et délicieuse cantatrice, *Rosine*, *Sémiramis*, qui aurait fini par devenir une grande actrice si elle n'avait pas le malheur de s'appeler aujourd'hui M^{me} la comtesse de Rossi.

J'allais oublier M^{me} Pasta, immortelle tragédienne qu'admirait Talma, et qui n'a eu que le tort de revenir à Paris, pâle copie d'elle-même. Qui l'a vue dans *Tancrède* ne peut en perdre le souvenir.

Puis nous est venue M^{me} Malibran, artiste sublime, avec toutes les passions et tous les caprices d'un artiste; à peine montée sur la scène, la scène lui appartient, et le public tout entier est son public. Aussi, quel enthousiasme! quel délire! Brava, Malibran! *Ninette*, *Rosina*, *Tancrède*, *Romeo*! à tous ses rôles, elle a laissé le cachet d'un génie dramatique, plein de puissance et d'originalité. Qu'on critique, si on veut, des exagérations ou des hardiesses extrêmes, le public a, d'avance, tout pardonné.

C'était bien jusqu'alors; l'admiration savait où se prendre, et le piédestal avait sa statue.

Aussi pas d'embarras, pas de difficultés, pas de peine! Le talent était chose convenue, et chacun s'arrangeait pour vivre sur l'opinion de son voisin. Notez aussi, comme une chose digne de remarque, que les femmes seules étaient l'objet de ce culte exclusif: notre vieille galanterie se prêtait avec complaisance à ce servage chevaleresque.

De tant de voix brillantes, beaucoup se sont tû avant le temps, et M^{me} Malibran, ennuyée, sans doute, de la monotonie de nos hommages, est allée faire des coquetteries aux descendants des Scipions et aux habitués du théâtre Saint-Charles. Les journaux italiens ne sont pleins que du récit de ses triomphes et de ses succès.

Il a bien fallu la remplacer, et M. Robert, *l'impressario*, s'en est allé partout, quêtant de la monnaie de M^{me} Malibran. A moi les contralto! à moi les soprano! et tous sont accourus, et M. Robert a fait défiler le bataillon qu'il avait recruté.

D'abord a paru M^{me} Boccabadati, chanteuse italienne, actrice italienne, avec la fougue des Italiens, leur verve naïve et audacieuse et leur manière de jouer pleine de simplicité et d'exagération. Etourdi par tant de qualités étranges, le public n'a pas encore pu s'y faire, et M^{me} Boccabadati n'occupe pas sur notre scène

la place qui lui appartient ; sa voix, qui est un *soprano steggato*, sonne avec un timbre merveilleux, mais elle a dans le haut quelque chose d'aigu qui blesse, les premières fois qu'on l'entend.

M^{me} Eckerlin a une voix de *contralto*, belle, bien posée et bien accentuée, à laquelle cependant on pourrait demander plus de mordant. Elle a joué avec beaucoup d'art et de bonheur le rôle difficile d'*Arsac*, dans lequel la prodigieuse Pisaroni jetait tant de beautés soudaines et imprévues ; cette façon de chanter large, simple, énergique, doit être étudiée par M^{me} Eckerlin.

On avait parlé beaucoup de la figure de M^{me} Julia Grisi ; on avait eu raison, car sa figure est remarquable : Le rôle de *Sémiramis*, devant lequel reculait M^{me} Pasta, et que M^{me} Malibran n'abordait que rarement, a été pour elle l'occasion d'un triomphe : ce n'est pas encore cette richesse de M^{lle} Sontag, inépuisable, insouciante, se jouant avec les difficultés et les obstacles, dans un rôle qui en est semé ; M^{lle} Julia Grisi a une voix fraîche, étendue, qui a de l'émotion et de la sympathie.

Nous avons entendu M^{me} Tadolini, qu'on avait entrevue l'année dernière ; elle a reparu dans la *Somnambule*, que M^{me} Pasta avait bien

voulu ne pas juger indigne de sa haute renommée. Tout le monde a reconnu de rapides et réels progrès, qui sont de brillantes promesses pour l'avenir. Sa voix, un peu voilée, est pleine de douceur et de charmes, et M^{me} Tadolini chante en artiste qui a étudié sérieusement son art.

Voilà des cantatrices auxquelles le public rend justice, qu'il aime, qu'il applaudit; mais l'admiration n'est plus de leur côté; l'enthousiasme a déserté: le voilà dans le camp des hommes.

Bravo, Tamburini, merveilleux chanteur, basse-taille qui fait presque des roulades et des points d'orgue! C'est sur lui que l'admiration tire à bout portant; vous savez aussi, comme elle procède, intolérante, oublieuse, tracassière! Fi de Lablache! Ne l'ont-ils pas appelé un chancre, les barbares et les ingrats! Qui parle de Galli, si beau dans *Assar*, si pathétique dans *Fernando*! et Pellegrini, Figaro spirituel, malin, chanteur original, pour lequel la tombe vient de s'ouvrir, c'est à peine si quelques-uns prononcent aujourd'hui son nom! Tamburini a tout effacé; il vient d'être couronné roi du Théâtre-Italien!

Chanteur vraiment prodigieux, réunissant des qualités qu'on n'avait vues jusqu'alors que

séparées, Tamburini n'a rien à gagner aux louanges exclusives d'un enthousiasme irréfléchi.

Artiste plein d'art, de goût et de perfection, il manque un peu de chaleur et d'originalité.

Rubini avait sa place au premier rang; le public de cette année la lui a conservée. Admirable chanteur, pour lequel on a les formules à la louange. Rubini semble réacquérir de nouveaux droits à l'enthousiasme public. La dernière représentation de la *Somnambule*, où Rubini reparaissait après quinze jours d'absence, a été une ovation dont il avait mérité les honneurs.

Pour lui, le passé n'a point de rival ni de vainqueur, et jamais on n'a entendu sur notre scène de ténor avec une voix si pure, si moëlleuse et si pénétrante.

L'Opéra-Italien, moins heureux que l'Opéra-Français, n'a point trouvé de *Robert-le-Diable*: Les opéras de Donizetti et de Bellini, compositions gracieuses et élégantes, ne peuvent guère remplacer les opéras de Rossini.

Voici la troupe au grand complet; les amis de l'art ont repris la route d'un théâtre nécessaire à la musique, et la campagne a commencé par des victoires.

Théâtre du Gymnase.

LA GRANDE AVENTURE,

Vauville en un acte, par MM. Scribe et Varner.

1^{re} Représentation — 2 novembre.

La scène se passe aux îles d'Hyères, en 1852, et vers la fin du printemps. M. Robert tient à la fois auberge et boutique de perruquier. Un aubergiste-coiffeur aux îles d'Hyères, en 1832, est ordinairement vêtu de la manière suivante : culotte beurre frais, bas blancs, gilet rouge, habit gris doublé de rouge, perruque poudrée à blanc avec ailes de pigeon, etc. Au moral, le coiffeur-aubergiste est curieux, bavard, indiscret, adore sa femme et élève fort mal sa fille.

Dans l'auberge du sieur Robert descendent un matin deux individus : l'un décoré de la Légion-d'Honneur, avec un habit bleu, un air important et qu'au premier coup d'œil j'ai soupçonné militaire et tout cousu d'or, comme tous les militaires de M. Scribe ; l'autre vieillard sec, Corse d'origine et dont les premières paroles, vu sa qualité de Corse, sont des paroles de vengeance, de *vendetta*.

M. Subrégondi, c'est le Corse, se plaint à

M. Arthur, c'est le militaire, de n'avoir pu escompter à Hyères un billet de 2000 fr. souscrit par l'une des premières maisons de Paris. A Hyères, on ne fait pas, à ce qu'il paraît, grands fonds sur les négocians de Paris. « Parbleu ! s'écrie M. Arthur, j'ai la somme en or sur moi, l'acceptez-vous ? — Avec plaisir, que vous dois-je pour les intérêts ? — Rien du tout ; enchanté de vous être agréable. »

Et voici la connaissance faite et la confiance établie entre ces deux messieurs ; si bien établie, que M. Subrégondi révèle à M. Arthur les secrets les plus intimes de sa vie. Une pensée de *vendetta* le poursuit, le digne homme, depuis tantôt dix-huit ans. Ecoutez l'aventure, la grande aventure, l'incroyable aventure :

M. Subrégondi, marié à une jeune personne qui aurait pu être sa fille, fut forcé de la laisser seule pendant un an, dans un château sur l'Arno. A son retour, en 1814, il la trouva morte. Durant une si longue absence, que fit Amélie ? Cette question préoccupe le Corse, elle le rend malheureux ; il en rêve la nuit. Il soupçonne qu'Amélie le trahissait, malheureusement les preuves lui manquent ; à force de recherches, il est parvenu à découvrir qu'Amélie eut, dans sa solitude, une femme de chambre du nom de Gertrude ; cette Gertrude

n'est autre que l'épouse du sieur Robert, et M. Subrégondi a fait tout exprès le voyage d'Hyères pour obtenir d'elle quelques renseignements.

L'arrivée de l'aubergiste interrompt la confidence du vieux Corse, au grand soulagement d'Arthur, qu'elle mettait sur les épines. Vous avez déjà compris qu'Arthur est le séducteur en question.

Le coiffeur est ordinairement bavard, mais jamais plus que dans l'exercice de ses fonctions. M. Scribe ayant besoin, pour l'exposition, la péripétie et le dénouement de son drame, de l'indiscrétion du sieur Robert, suggère à M. Subrégondi l'idée de se faire faire la barbe. Voici donc Robert l'aubergiste-coiffeur, préparant le savon, nouant la serviette, se posant, et donnant carrière à son rasoir et à sa langue :

« Monsieur est-il jamais allé en Italie ? L'Italie, beau pays, charmant pays, pays d'aventures !... A propos d'aventures, il m'en est arrivé une dans un château de l'Arno, dont je me souviendrai long-temps. Une nuit, un homme masqué entre chez moi, m'offrant dix louis, si je veux le suivre. J'accepte : nous montons en voiture ; au bout d'une heure, nous sommes dans une belle maison de plaisance : — Vous savez un peu de chirurgie, me dit mon conduc-

teur; venez.—La porte d'une chambre à coucher s'ouvre, elle était meublée de telle façon. Une femme malade gisait dans un lit; vous devinez le genre de maladie! Quand je me retirai, un superbe enfant...

« Si tu prononces un mot de plus, tu es mort! lui dit tout bas Arthur.

— Poursuis, je te somme de poursuivre! s'écrie le Corse, dont les soupçons conjugaux sont confirmés, ou tu es mort! »

Le malheureux aubergiste effrayé se tire de ce mauvais pas par un mensonge: « L'enfant, dit-il, était un beau garçon! — Qu'est-il devenu? — Le voici! » Et Robert désigne une espèce de niais nommé Jérôme Gaillardet, bâtard et élevé aux frais de la commune!

« Mon fils est donc retrouvé! » s'écrie le Corse. — Et quels sont vos projets? lui dit Arthur. — De me venger! » Et Arthur qui, comme le Corse, est tombé dans le piège de l'aubergiste, ne songe plus qu'aux moyens de sauver Jérôme. Il fait venir Gertrude et lui promet mille écus, à la condition de s'avouer mère de Gaillardet. — Mais je ne puis. — Six mille francs! — Mais pensez donc!.... — Dix mille! quinze mille! vingt mille! trente mille! — Oh! vous m'en direz tant! » s'écrie la femme de Robert, à laquelle on peut bien pardonner, en cette circonstance,

de penser et de parler comme Marie-Antoinette!...

Le marché conclu, Gertrude déclare à Subrégondi que la femme accouchée dans le château de l'Arno n'est autre qu'elle-même, Cécile Gertrude. Et le Corse voit encore une fois s'évanouir ses espérances de *vendetta*.

Cependant Arthur apprend la vérité d'un vieux serviteur. D'autre part, l'aubergiste Robert, prévoyant qu'un brillant avenir attend Jérôme Gaillardet, lui accorde la main de sa fille, et prie M. Subrégondi de ne pas refuser son consentement à cette union; « Mais, malheureux, ce serait un inceste! un frère ne peut épouser sa sœur. — Quoi, Jérôme serait fils de ma femme! ma femme serait coupable! » Le pauvre homme demeure atterré et stupide. — « Et la mienne était innocente! Adieu ma *vendetta*! Je pars pour la Corse. — Et, Subrégondi parti, Gertrude n'est pas coupable, déclare solennellement Arthur; jeunes gens, vous serez unis! » Et la toile tombe. *Ite, missa est. La grande Aventure est terminée!*

Cette pièce n'est pas bonne, assurément, mais elle intéresse, mais elle amuse; M. Scribe n'est fait faute d'esprit et de jolis mots. Il y a une distance énorme, inappréciable, incommensurable, des lourdes élucubrations de M.

Ancelot, au vaudeville représenté aujourd'hui. Les acteurs, Bouffé surtout, doivent se réserver une part dans les applaudissemens du parterre; quant à M. Sylvestre, il est mauvais, archi-mauvais, extrà-mauvais; il serait mieux placé aux *Funambules* qu'au Gymnase, où, faute d'autre mérite, une tenue décente est au moins de rigueur.

Théâtre du Panthéon.

LES HONNEURS SANS PROFIT;

Vaudeville en deux actes, par MM. *****.

1^{re} Représentation — 51 octobre.

M. le duc de Wolmar, que M. de Broglie vient de nommer ambassadeur à Constantinople, veut, avant de partir, unir sa fille à M. Adolphe, un de ses jeunes amis. Adolphe, épris d'une comtesse, ne demanderait pas mieux que de céder ses droits sur Ernestine à M. de Savigny, son camarade. Voici le moyen qu'il imagine, moyen neuf, comme vous allez en juger, et d'exécution facile, pourvu toutefois que la future soit une idiote, le père un crétin et le tabellion un faussaire. Il s'agit tout simplement

de substituer, d'abord sur le contrat, et plus tard dans la chambre nuptiale, Savigny, l'amant de la jeune fille, à M. Adolphe l'élu de l'ambassadeur.

Les conventions ainsi arrêtées, le contrat se signe, la danse se prolonge, et, quand minuit sonne, les femmes de chambre conduisent la mariée dans un pavillon qui doit servir d'appartement aux deux époux, et dont la croisée toute grande ouverte donne en plein sur le théâtre. Ici, double scène : dans la chambre, déshabillé de madame ; vers la rampe, dialogue des deux amis. Savigny n'ose pas entrer ; le parterre pousse de rire : la dernière épingle tombe et la toile avec.

Au second acte, Ernestine apprend qu'elle a changé de mari, et M. le duc se réveille avec un nouveau gendre. L'honnête homme n'a garde d'empêcher, quoiqu'il n'ait pas consenti ; il accepte l'événement et prend bravement son parti de cette substitution imprévue. M. le duc était né pour être ambassadeur !

Le moindre défaut de cette pièce est d'être absurde ; très faiblement jouée, elle ne se maintiendra qu'avec peine au répertoire. Les auteurs n'ont été nommés qu'après une vive opposition.

ALBUM.

Une lettre, adressée au savant helléniste Coraï, annonce que le *Traité de l'entendement et de la raison*, du célèbre professeur Thurot (que la littérature regrette si vivement), vient d'être traduit en grec moderne par M. Rambas de Chios, littérateur distingué. Ainsi la Grèce, qui nous a transmis les arts et les sciences, vient, au jour de sa régénération, nous emprunter à son tour nos richesses littéraires et philosophiques. On se souvient que cette composition a obtenu, l'année dernière, le prix décerné par l'Académie française à l'ouvrage le plus utile aux mœurs; ce bel ouvrage de l'émule des Laromiguières et des Tracy est, en effet, inspiré par cette noble philosophie qui contribue puissamment à la perfection sociale, en mettant la vérité à la portée de toutes les intelligences.

— Samedi a eu lieu l'ouverture du Toporama, représentant le théâtre Saint-Charles à Naples, pendant le grand bal paré et masqué donné en l'honneur de sir Walter Scott. La recette des premiers jours est versée à la souscription

ouverte pour élever un monument au célèbre romancier. Rue du faubourg Montmartre, 4.

— On vient d'applaudir à Bordeaux M^{lle} Roland, jolie danseuse que possédait naguère l'Opéra. Elle a débuté par le rôle de la Muette de Portici.

— *Le Morceau d'ensemble*, opéra-comique, paroles de MM. Decourcy et Carmouche, musique de M. Adolphe Adam, a complètement réussi sur le théâtre royal de Bruxelles.

L'Art de payer ses dettes, vaudeville par MM. Mélesville et Varner, a obtenu moins de succès sur le théâtre du Parc.

M. Lavilette vient d'être nommé à la direction du théâtre de Liège.

— Le théâtre du Vaudeville prépare deux drames en trois actes. Le premier, intitulé *les Jours Gras*, est, dit-on, de M. Lockroi. Le second a pour titre *Buckingham*.

— La représentation donnée mardi dernier, sur le théâtre des Variétés, au bénéfice de M^{lle} Chalbos, a produit 1,800 francs.

— La ville de Gênes possède trois théâtres qui ne peuvent suffire à son immense étendue et à sa grande population; on en élève un quatrième dans le riche faubourg de *San-Pier-d'Arena*.

MODES.



Les manteaux de dames ont subi cette semaine quelques modifications. La coupe et la couleur sont toujours les mêmes, mais le collet est plus large et découpé en dents terminées par un gland.

Les pélerines des robes nouvelles sont, comme de coutume, arrondies par devant et par derrière, mais elles sont carrées et longues sur les bras.

Les chapeaux moirés, couleur bois et garnis de rubans de satin, obtiennent la préférence parmi les élégantes.

Samedi dernier, à une première représentation d'un de nos petits théâtres, M^{me} V. H..., qui l'embellissait de sa présence, portait un chapeau rouge cerise, un peu plus grand que les *bibis* ordinaires. La passe, la forme, la doublure et les rubans, dont une double touffe décorait le côté droit, étaient de la même couleur.

Plusieurs dames avaient vendredi, à l'Opéra, de petits fichus de blonde, noués autour du cou et formant le sautoir. Cette parure nous a semblé aussi riche qu'élégante.

Tous les regards de la foule se portaient, à la dernière représentation de la *Tentation*, sur un Saint-Simonien dont le costume était aussi riche que gracieux : toque de velours bleu ciel garnie de galons en or ; tunique de velours foncé, serrée sur les hanches par une ceinture ornée d'une belle agrafe ; pantalon de soie tricotée et rouge, complètement collant, descendant jusqu'à la cheville ; bas de soie rouge avec souliers de bal vernis et garnis d'une boucle ; un superbe cachemire blanc faisait le tour du corps pour venir retomber sur les épaules.

Les modes des hommes sont jusqu'à présent insignifiantes, la révolution d'hiver n'est point encore faite dans leur toilette. Seulement le soir, on voit des manteaux et quelques redingotes fort larges et tombant presque à terre.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

LITTÉRATURE

Henri-le-Prétendant,

4 vol. in-8. — Urbain Canel et Adolphe Guyot,
éditeurs.

Le titre c'est le livre. — Voilà qui est bien aussi vrai que l'adage trop souvent répété de M. de Buffon: *Le style c'est l'homme.*

J'avais deviné le livre dont je parle, et sa lecture ne m'a presque rien appris. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper, car c'était un appel assez direct aux pieuses sympathies, aux tristes souvenirs, aux mélancoliques regrets, aux douces espérances.

On nous promet pour bientôt une bibliothèque à l'usage des fidèles, dont *Henri-le-Prétendant* doit faire sans doute partie; nous aurons un *Eucologe* pour la légitimité, et la *Journée du royaliste*, comme nous avons jusqu'à présent la *Journée du chrétien*. Les anecdotes, les réparties fines, les mots heureux, les saillies vives et gracieuses, les traits de courage, de hardiesse, de désintéressement, vont se trouver richement encadrés; on s'est arrangé de façon à en avoir pour tous les jours de l'année. Innocente consolation, qui peut faire grand bien à beaucoup de fort honnêtes gens, et ne fera certainement de mal à personne!

Henri-le-Prétendant est un livre écrit avec modération, avec mesure, même avec talent; mais qui ne sort pas du cercle où se renferme obstinément la littérature légitimiste. Ces messieurs ont décrété la communauté de biens; ils vivent depuis deux ans sur les mêmes idées. Il n'est pas que vous n'ayez rencontré, dans un de ces petits livres à couverture verte ou bruyère d'Ecosse, le montagnard fidèle, soldat des Stuarts, adorateur pieux des rois sans couronne, des sceptres par terre et des causes perdues! A lui les sentimens chevaleresques, l'enthousiasme poétique, qu'on n'ose plus mettre dans la bouche d'un Français! L'Ecossois

est un personnage obligé dans toutes les histoires légitimistes : il tient lieu des confidens de la vieille tragédie. Thérémène de la fidélité, il a presque partout les honneurs du récit. Les choses se passent en règle dans *Henri-le-Prétendant*, et l'Écossais des montagnes est parfaitement à la place qui lui est assignée par la poétique du genre.

Je ne sais pas ensuite si je dois vous dire tout ce que j'ai lu dans ce livre : je crains fort qu'il y ait de ma part indiscrétion ; ce n'étaient pas sans doute des confidences réservées au public.

Vous sauriez que la cour d'Holy-Rood, cour d'exilés, de proscrits et de malheureux, était partagée en deux camps. Les jeunes-hommes, les hommes du peuple et du siècle, sont là avec les idées du peuple et du siècle ; leurs noms peuvent être cités tout haut. MM. de Barante, d'Hardivilliers, de la Villette, anoblissent ainsi leur dévouement et leur fidélité.

Puis viennent ces noms de malheur, noms de sacristie, de guerre civile, d'émigration et d'antichambre, tristes et impuissans symboles d'idées en retard et de stupides espérances.

Enfin Charles X a retrouvé là bas, sous un

autre habit et avec une autre cocarde, le mouvement et la résistance : on ne peut pas fuir sa destinée, et le bon homme a pu se croire quelquefois aux Tuileries.

Qui du mouvement ? Qui de la résistance ? Devinez... Le livre vous l'apprend, et cela seul rend le livre fort curieux.

Charles X serait du juste-milieu, si le mot avait été transplanté à Holy-Rood ; d'ailleurs, la chose nous importe peu, car il est convenu qu'il ne reviendra plus en France.

Par exemple, je vous donne Henri comme étant du mouvement prononcé. Arrière l'étranger ! Suivez son panache ! Place au jeune héros ! qu'il ait sa part aussi de danger et de gloire ! Tout cela n'est-il pas bien beau, s'il vous plaît ?

Il paraît même qu'il n'étudie plus l'histoire du père Loriguet : le voilà qui sait que Napoléon a été le plus grand homme des temps modernes, et que l'aigle présidait à nos plus glorieuses destinées.

On dit beaucoup de mal du mouvement, et on a sans doute raison ! Comment se fait-il que ce soit le rôle réservé presque partout aux prétendants et aux héritiers présomptifs ?

Ensuite l'auteur a lâché les rênes à son imagination, et vraiment il a réussi ! Qu'il doit

prendre en pitié tous ces faiseurs de fantastique postiche, et d'illusions semblables à une décoration de l'Ambigu !

Je vous lirai la déclaration de l'assemblée nationale, appelant à la couronne Henri duc de Bordeaux. Il a obtenu quatre millions, trois cent dix-sept mille huit cent quatre-vingt-cinq votes : rien à dire là dessus ; le compte est fait.

N'oubliez pas les fêtes de la cour et les quadrilles, surtout les quadrilles, où la vieille et la nouvelle France, le mouvement, la résistance, le juste-milieu, la légitimité, M.M. Berryer, Mauguin, Dupin, Thiers, dansent la galopade et font la queue du chat ; quant à moi j'ai déjà retenu ma place.

Henri-le-Prétendant, orné d'une fort jolie gravure, est édité avec tout le luxe de la typographie ; c'est un beau volume in-8° digne d'être placé dans les riches bibliothèques de tous les grands seigneurs légitimistes.

Le Prince et la Baronne ,

PAR MM. THÉODORE ANNE ET ROUSSEAU.

Il est toujours téméraire de toucher aux plaies saignantes de l'histoire contemporaine ;

téméraire de formuler en roman , en pages légères , en scènes où la fiction joue un rôle , des catastrophes positives , des crimes dont les accusés sont là , montrés au doigt , attachés au pilori de l'opinion. L'art n'a rien à voir avec la cour d'assises ; rien avec les passions politiques. Le drame historique ne va qu'aux époques et aux forfaits qui sont déjà loin de nous , et sur lesquels a passé le jugement irrévocable de la postérité. Pour le drame d'aujourd'hui , pour celui dont nous sommes spectateurs et acteurs , a la chambre , dans les journaux , au Palais-de-Justice , pour celui-là , il faut des discussions sérieuses , des preuves logiques et des argumens irrésistibles ; car l'intérêt privé et la passion du moment parlent , voyez-vous , cent fois plus haut que l'amas de faits et d'épisodes que votre imagination s'épuise à échafauder.

Sans doute , vous serez proué , élevé jusqu'aux nues par les gens du parti que vous flattez. Bravo ! crieront les lecteurs dont vous caresserez les haines , dont vous cajolerez les opinions ; oui , bravo ! mais ces bravos-là que prouveront-ils ? Votre impuissance à produire une œuvre d'art , ne vous en déplaît.

Tout le monde sait la fin tragique du dernier des Condés , et les enquêtes , les soupçons , les accusations auxquelles cette mort horri-

ble donna lieu. Le doigt qui désigne les grands coupables s'était tourné vers une femme comblée des bienfaits et de la confiance du prince, Sophie Daws, baronne de Feuchères. Les tribunaux, saisis du procès, prononcèrent un verdict d'acquiescement, et l'admirable plaidoyer de M. Hennequin n'obtint pas même des juges une condamnation pécuniaire. Et c'est sur cette affaire que sont revenus MM. Anne et Rousseau. Or, que pouvaient-ils dire, je vous le demande, de plus que M. Hennequin? Espéraient-ils rassembler les preuves avec plus d'art et de patience? Espéraient-ils lutter, avec du style de roman, contre son style si animé, si chaleureux, si entraînant? Mon dieu! non; ils n'ont point eu, que je sache, cette prétention, et je les en félicite.

Ils ont compté sur du scandale, un peu de scandale; et encore, qu'ont-ils fait pour en obtenir? Peu de choses; presque rien; rien du tout, même. C'est à peine s'ils consacrent deux tiers de volume au sujet qui leur a servi de texte et de canevas: on dirait que, le premier pas fait, ils ont reculé devant l'imprudencence de leur tentative, sentant bien que, leur voix serait faible et grêle à côté de la voix puissante et sonore de la conviction publique; celle-ci a parlé, et ses arrêts sont autrement pérempt-

toires, autrement immuables, que les arrêts d'un juge d'instruction et d'un président de chambre; et son timbre est assez vaste, assez plein, assez grandiose, pour que deux modestes romanciers s'abstiennent de venir faire chorns.

Aussi, après avoir trop osé, MM. Théodore Anne et Rousseau ont-ils fini par oser trop peu. Après avoir déployé tant d'assurance dans le titre, ils ont louvoyé dans le canevas et pris la fuite dans les détails: et, franchement, j'aime autant cette façon de se tirer de l'ornière; car c'est alors que viennent les pages amusantes, les tableaux piquans, le style vif, jeune, pittoresque. On oublie la baronne, on oublie le prince, on oublie tout; et l'on se promène, sans souci, sans arrière-pensée, les bras croisés, au milieu des belles pages de la révolution, des conquêtes de l'empire, des éclaboussures de la restauration et du peuple admirable de juillet.

Pourquoi les auteurs n'ont-ils point écrit des mémoires? Leur succès n'eût pas été contesté.



Le Gourreau de Rome,

PAR M. EUGÈNE ROCH,

1 Vol. in-8. — Moutardier, éditeur.

Tacite, le plus grand peintre de l'antiquité, comme l'appelait Racine, pourrait bien n'être, après tout, qu'un calomniateur sublime; l'histoire, sous sa plume, corrosive, mordante, étincelante de mots admirables et de grandes pensées, est quelquefois une satire et bien souvent un roman.

Je n'ai pas de raisons personnelles pour aimer Tibère ou pour essayer de réhabiliter son nom; je ne serais pas surpris, cependant, que le vieillard de Caprée, qui fut un homme d'esprit, un prince d'un grand sens, valût mieux que sa réputation. Y a-t-il beaucoup de nos rois constitutionnels qui pourraient en dire autant?

Tibère, ennemi des grands, des patriciens de cette aristocratie romaine qui tua le grand César, ne ressemble-t-il pas à Louis XI, arrosant les échafauds du plus noble sang de la France, et ouvrant, avec la hache royale, une large voie à la démocratie? Qui ne sait mainte-

nant que l'hôte de Plessis-les-Tours, inquiet, soupçonneux, roi bourgeois, roi marchand, fut cependant un grand roi, et sa *Pâque-Dieu* fit peut-être plus pour le peuple, que le *ventre-saint-gris* trop vanté du Béarnais?

L'histoire est une coquette aux gages de ceux qui la paient. Louis XI et Tibère, n'ont point eu d'historiographes; aussi, voyez comme on les a traités.

Je ne parle pas de Louis XI; mais Tibère, ce pauvre Tibère, qui a eu le malheur de tomber sous le fouet de Tacite, il ne s'est pas relevé depuis. On ne lui accorde même pas le droit de faire pendre un fort mauvais ministre. La postérité, qui n'avait rien à voir dans tout cela, tracassière, querellense, ne s'est-elle pas avisée de lui demander compte de cet infâme Séjan qu'il fit jeter aux gémonies! Vous souvient-il, à ce sujet, de l'admirable récit de Tacite? « Deux jeunes enfans, tous deux beaux, malheureux, innocens, furent aussi des victimes jetées au tigre impérial. Pauvre jeune fille! ta virginité ne te sauvera pas. Qu'on la livre au bourreau; l'échafaud ne doit la recevoir que déshonorée.»

C'est Tacite qui vous dit cela, avec la vérité poignante de son style, et j'ai frémi long temps à ce drame complet que le grand peintre es-

quisse dans quelques lignes. J'ai réfléchi, depuis, quand je l'ai pu, lorsque l'effervescence rhétoricienne a été calmée, et il m'est survenu bien des doutes sur l'authenticité de cette anecdote qui produit un grand effet dans l'histoire. Remarquez bien que Tacite ne l'affirme pas : *D'anciens auteurs racontent.....* voilà sa formule; c'était probablement un cancan de la populace romaine; j'imagine que l'aide du bourreau n'y a pas été étraugère. Tacite, qui n'aimait pas Tibère, qui d'ailleurs ne voulait pas perdre l'occasion d'une de ces phrases qu'il écrivait si bien, n'y a pas regardé à deux fois : tout le monde l'a cru, *et voilà justement comme on écrit l'histoire!*

Je ne saurais trop engager nos Tacites du jour à être singulièrement circonspects.

M. E. Roch, a fait comme Tacite, quoique la chose ne lui ait pas aussi bien réussi : il a vu, là, matière à un roman d'une grosseur fort raisonnable, et il a tenu le fait pour avéré.

Singulier roman que celui-là ! Mélange confus de mots du jour et de noms antiques ! Albius, le bourreau de Rome, est un fort joli garçon qui trouve le moyen de se faire aimer, incognito, de la belle Faustula ; les choses même étaient en fort bon train lorsqu'arrive la catastrophe. Maintenant, vous savez le reste ;

Faustula, la vierge naïve, ardente et passionnée, va retrouver l'homme qu'elle aime, celui dont elle rêve l'image, dans le hideux ministre des volontés de Tibère; elle meurt livrée aux outrages d'Albunius. Il est convenu qu'Albunius se donne deux coups de poignard; la toile est baissée.

M. Roch, dans une préface très spirituelle et très bien écrite, nous assure sérieusement qu'il avait la fièvre en écrivant son livre. Je crois qu'il aurait pu se dispenser de cette confidence.



THÉÂTRES.

Académie royale de Musique.

NATHALIE,

Ballet en deux actes de M. Taglioni ; musique de MM. Jérovvitz et Caraffa ; décoration de M. Cicéri.

1^{re} représentation. — 8 novembre.

M. Taglioni n'a presque rien à réclamer dans le succès qu'a obtenu hier le ballet nouveau ; la gloire en revient tout entière à sa fille.

D'une œuvre insignifiante, elle a su faire un délicieux caprice d'artiste, brillante fantaisie, où viennent ressortir dans leur éclat les nuances intimes de son magique talent. Ce n'est plus M^{lle} Taglioni que vous connaissiez, danseuse pleine d'inspiration et d'entraînement, Sylphide, Bayadère comme on n'en voit guère, je gage, dans le pays des Bayadères et des Sylphides : la voilà mime, cette fois, avec tant d'agaceries charmantes, de naïves coquetteries, de pruderries voluptueuses, que le public de l'Opéra, vieux, usé, blasé, comme un grand

seigneur, s'y est encore laissé prendre tout entier.

Que vous dire du ballet que vous ne sachiez déjà, car c'est ce que vous avez vu partout?

C'est la Suisse qui vous apparaît, terre de liberté, de ballets et de fromages, avec ses cascades, ses châlets, et le charme paré de ses grâces sauvages.

Nathalie, la jolie laitière, l'orgueil du hameau, vient se mêler aux danses de ses compagnes; elle entre sur la scène, attelée à une charrette chargée de fruits et de fleurs.

Mais des étrangers sont dans ces contrées, des Anglais qui sont venus oublier les brouillards britanniques; il en est un qui n'a pu voir Nathalie sans en devenir amoureux.

Maintenant, nous voici au courant de beaucoup de ballets. Le grand seigneur aime la paysanne. ceci est fait; le grand seigneur enlève la paysanne, voilà qui reste à faire. Soyez tranquille, le premier acte ne se passera pas sans que les choses ne soient en règle, et vous n'aurez à vous plaindre de personne.

Au deuxième acte, nous sommes dans un riche salon; les ravisseurs déposent, sur un sofa, Nathalie sans connaissance. Lorsqu'elle a repris ses sens, la pauvre fille se voit seule, prisonnière; elle s'interroge elle-même avec

anxiété sur les mystères de sa destinée. Elle redevient bientôt jeune fille, gaie, insouciant; elle admire la richesse dont le luxe l'environne; elle danse dans la cage dorée qu'on vient de fermer sur elle; elle aperçoit quelque part un mannequin qu'elle veut animer; elle l'orne, elle le pare, elle voudrait compter les battemens de son cœur; puis, lorsqu'elle le quitte, c'est son amant, son ravisseur qui prend la place du mannequin.

En ce moment-là même, arrivent les parens éplorés; le lord offre sa main, on l'accepte; on retourne en Suisse, on se marie, on danse, et la pièce est finie. Que vous en semble ?

C'est que vous ne connaîtrez pas M^{lle} Taglioni, tout entière, tant que vous n'aurez pas vu Nathalie ! Qu'elle est vive, légère, moqueuse, lorsqu'elle repousse, en dansant, les hommages de son amant villageois !

Au deuxième acte, elle trouve le moyen de déployer, avec un bonheur infini, toutes les ressources d'un inexprimable talent. C'est Pygmalion en cornette et en jupons courts, Pygmalion dansant, s'irritant, couvrant sa statue de fleurs et de rubans, et faisant des moues adorables. Pour moi, je ne sais pas encore comment le mannequin a pu y tenir; son cœur aurait dû battre sous la main qui le pressait.

D'ailleurs le ballet nouveau a été joué avec cette rare perfection qu'on ne rencontre plus qu'à l'Opéra.

Perrot, le grand Perrot, le Dieu de la danse, s'est surpassé lui-même, dans des entrechats miraculeux.

M^{mes} Noblet et Alexis, artistes gracieuses, élégantes, correctes, ont mérité les applaudissemens qu'elles ont reçus.

M^{lle} Leroux fait de remarquables progrès ; le public ne le lui laisse pas ignorer.

La musique est légère, gracieuse, agréable ; c'est une attention délicate des auteurs, au moment où la saison des bals va s'ouvrir.

La décoration du premier acte est digne du pinceau de M. Cicéri.

J'oubliais de dire que M^{lle} Taglioni avait été redemandée et applaudie.

Théâtre de l'Opéra - Comique.

LE PASSAGE DU REGIMENT,

Paroles de M. ; musique de M. Catruffo.

Le nouveau théâtre n'a encore tenu aucune de ses promesses : gare que le public ne finisse par s'en apercevoir. Après la *Médecine sans le*

médecin, le *Passage du régiment* semble devoir être l'exécution de quelque pari secret dont on ne connaît pas les termes : il semble qu'on s'efforce de rajeunir des vieilleries, et de réparer des ruines.

Avez-vous assez vu de ces fadeurs militaires, de ces capitaines musqués, ambrés, dont M. Lemonnier est le modèle ? Vous pouvez vous épargner la peine de voir la pièce nouvelle. C'est un officier marié incognito, parce qu'il n'a pas l'autorisation du ministre. Le hasard conduit chez sa femme son colonel ; celui-ci aperçoit le portrait d'Elgar. Vous avais-je dit que le capitaine s'appelle Elgar ? En véritable colonel d'opéra-comique, il ne pense guère qu'il puisse être question de mariage ; il pense tout simplement que le beau capitaine est un amant aimé, et voilà qu'il se plaît à tourmenter la belle châtelaine, par le récit des prétendues conquêtes qu'il attribue à Elgar. Mais Elgar arrive en ce moment-là, sa femme ne veut pas le laisser entrer dans le pavillon : inquiétudes du pauvre mari. Pour embrouiller la chose, le colonel, qui ne se doute de rien, sort du pavillon ; alors querelle assez vive : la femme ne voit pas de meilleur moyen que de tout raconter pour tout finir ; elle aurait mieux fait de commencer par là.

D'ailleurs, de *Passage du Régiment*, pas un mot; on avait réservé cela pour l'affiche.

M. Lemonnier est toujours un fort séduisant militaire; M^{me} Casimir semblait honteuse de prodiguer à de telles pauvretés musicales, une voix qu'elle a fait applaudir, à côté de Rubini, dans la *Gazza Ladra*.

La nouvelle administration semble vouloir courir à sa ruine avec des pièces que dédaigneraient les virtuoses des Variétés. Le public est un bien bon enfant, seulement il n'aime pas qu'on le lui dise trop souvent.



Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

PERINET LEGLERC,

Drame en cinq actes et sept tableaux,

PAR MM. LOCKROI ET ANICET.

1^{re} représentation, — 3 novembre.

Il y a des œuvres dramatiques, dont le titre historique ou populaire semble une sorte de fascination, un appât merveilleux pour la curiosité publique; parfois ces sortes d'ouvrages

remplissent le but si désiré ; parfois aussi , de cruelles déceptions se trouvent à leur suite. Cette fois , il s'agit de Périnet Leclerc , de cet homme qui livra Paris à la flamme et au fer des Bourguignons pour satisfaire l'amour ou l'ambition d'une femme , dont la mémoire est une tache sanglante dans nos annales du moyen-âge.

J'essaierai à analyser ce drame avec plus de rapidité qu'il n'est écrit et conçu , car des longueurs désespérantes , et l'intérêt en général mal soutenu , ont failli en compromettre le succès.

Au premier acte , nous sommes dans le bois de Vincennes , au pied des fossés du château. Un bourgeois et un chevalier s'y rencontrent : après une longue scène , assez insignifiante , nous apprenons que le chevalier est Bois-Bourdon , et le bourgeois , Périnet Leclerc , fils du gardien de la porte de Bussy. L'un aime Isabeau de Bavière , et en est aimé ; l'autre est épris d'une jeune fille que le connétable d'Armagnac a enlevée à sa famille pour en faire une dame d'honneur de la reine. Après cette exposition , les deux jeunes gens descendent dans le fossé qui paraît inaccessible , et , bien qu'il fasse un clair de lune superbe , ils pénètrent dans le château sans être aperçus

par la sentinelle. Viennent ensuite des archers, puis le roi et le connétable d'Armagnac. C'est une chose à faire pitié que de voir ce pauvre Charles VI, tour à tour fou, lucide, emporté ou atteint de couardise. Le connétable profite d'un de ces instans pour accuser la reine; on profère des cris de mort et d'adultère; le roi est furieux; il lui faut une victime, et c'est Bois-Bourdon que d'Armagnac a choisi. Des ordres sont donnés pour le conduire au Châtelet, tandis que le comte de Graille a reçu la mission de conduire la reine au château de . . .

Au second tableau, nous sommes dans l'oratoire d'Isabelle à Vincennes, il y a là une scène assez remarquable que M^{lle} Georges a jouée d'une manière admirable. Elle promet tout à Périnet Leclerc, s'il peut lui donner des nouvelles de son amant. Voilà pour le premier acte.

Vient ensuite la révolte des bourgeois! Ah! c'est vraiment beau que cette vue du vieux Paris, ces maisons à pignons si élégans, ces tours, ces tourelles et ce vieux pont aux Meüniers! — Gloire à vous, M. Harel! et à votre habile décorateur! mais à vous seuls. — Puis vient le château où la reine est prisonnière, vieux manoir où elle est entourée de

cinq ou six grands barons; l'un deux, comte et gouverneur de Pontoise pour le roi, vient de la livrer à la faction de Bourgogne. Il a aimé autrefois la reine, et il espère en lui offrant ses services qu'elle écoutera ses prétentions: point! Pourtant elle le choisit pour son chevalier dans une entrevue que lui demande le connétable, qu'ils conviennent d'assassiner lorsque Marie présentera un voile à sa maîtresse. Plus d'une fois, durant cette entrevue, le comte entr'ouvre les rideaux de la tente, ce qui est une improbabilité des plus grandes, puisque vingt chevaliers de part à d'autre se tiennent à dix pas de là. Enfin arrive Marie au moment où la reine refuse de signer l'acte qui prouverait son adultère, mais sauverait Bois-Bourdon, qu'elle ignore avoir été torturé et noyé au second acte. Marie apporte la croix d'or de la reine que Périnet envoie par méprise; Isabelle joyeuse croit Bois-Bourdon vivant et signe; le connétable se retire en préférant des menaces à part lui. Comme vous le voyez, tout ceci n'est point adroit.

Puis vient le quatrième acte, où l'action s'arrête encore, quatrième acte froid, sans situations, sans drame. Périnet s'empare des clés pendant le sommeil de son père. Celui-ci se réveille, menace son fils. Pendant cette scène

survient le connétable de France à la tête de cinq archers, comme un caporal de garde nationale de nos jours, et qui ôte les clés de la ville au vieux Périnet, pour les confier au premier venu. Celui-ci est enfermé dans une chambre au premier étage, par Périnet Leclerc fils qui s'empresse alors d'introduire les Bourguignons et Isabeau de Bavière. Ici, Périnet demande pour toute récompense à la reine la faveur de disposer de la vie d'un homme, ce qui lui est immédiatement accordé. Vient enfin le cinquième acte. Combats, incendie, larmes, prières, tout s'y trouve. Il y a une très belle scène : le roi et d'Armagnac, poursuivis par les Bourguignons, se réfugient dans une maison voisine de leur palais ; là, Périnet conduit aussi la reine, puis retourne combattre. Comme un tigre et une lionne, le connétable et la reine sont prêts à se déchirer. On entend crier *Bourgogne ! Je triomphe !* puis *Isabelle !* puis *d'Armagnac ! A moi, maintenant,* crie le comte, alors le vieux roi s'avance, et dit : *Qui donc criera Vive la France !* Ceci est très remarquable, aussi le public vrai a applaudi, c'était justice. Le drame touche à sa fin, les Bourguignons sont vainqueurs ; ils accourent ; Isabelle est proclamée régente tandis que d'Armagnac, gardé à vue, attend le sort qui lui est réservé.

Un homme s'avance vers la reine et réclame une promesse qui lui a été faite; cet homme, c'est Périnet Leclerc. « Tu m'as fait une croix rouge sur l'épaule, comte d'Armagnac, je te promis de t'en faire une sur la poitrine, la voilà! » et il l'assassine de sang-froid en présence du roi et de la reine, puis tombe mort.

Ce dénoûment est affreux et nullement motivé; on ne *scalpelle* pas ainsi la poitrine d'un homme de gaieté de cœur, il faut que les évènements se pressent et soient imprévus pour arriver à une solution dramatique. Tout cela manque au drame de MM. Lockroi et Bourgeois; pourtant, disons-le, on ira voir *Périnet Leclerc*, ses décorations pompeuses, ses costumes brillans, le jeu de M^{lle} Georges et de la charmante M^{me} Adolphe. Les épaules de M^{lle} Juliette ont aussi quelque attrait; elle a une fort belle robe.

Je terminerai en faisant un reproche à l'auteur du *Duel sous Richelieu*; je comptais sur un drame plus intéressant, plus largement fait. Vous prendrez votre revanche, M. Lockroi, j'en suis persuadé, car vous avez étudié le moyen-âge. vous le connaissez même; je n'en demanderai pas autant à votre collaborateur, où l'aurait-il appris lui, le moyen-âge, dans M. Horace Raisson, ou dans le *Moniteur de la Convention* peut-être!

Théâtre des Variétés.

LA LEÇON D'ÉGALITÉ,

Vaudeville en 2 actes, par MM. Léon et Jaimes.

1^{re} représentation. — 2 novembre.

C'est chose méritoire, par les vaudevilles qui courent, de voir des auteurs avouer leurs déprédations littéraires, et j'ai souvent regretté qu'il n'y eût pas prise de corps contre ces hommes qui vous empruntent sans façon vos idées, vos héros, votre canevas, votre dénouement, sans être jamais en mesure de vous en payer le plus minime équivalent. Autant le prolétaire social est intéressant et estimable, autant le prolétaire dramatique est incommode, méprisable, pillard et rapace; cosaque impudent, qui gueuse quelques lambeaux de votre vêtement politique, et n'a bien souvent qu'une injure pour remerciement, qu'une calomnie pour gratitude. A cet aveu inusité: Tiré du *Barnave* de M. Jules Janin! on se sent presque touché comme au récit d'une bonne action; on admire la probité de MM. Léon et Jaimes à peu près comme celle d'un cocher de fiacre qui vous rapporte cinq cents francs oubliés dans sa voi-

ture. Reste maintenant à apprécier la qualité du plagiat et à savoir si le tact et l'intelligence des auteurs égalent leur honnêteté; car, en fait de pièces, il ne suffit pas d'être homme de bien. La *Leçon d'Égalité* est la leçon la plus inoffensive qu'on ait jamais infligée à un grand seigneur. Heureux les nobles de 89, s'ils n'en eussent reçu que de semblables! Un baron allemand, passionné pour les philosophes et la philosophie, philosophe lui-même et se raillant des préjugés, quitte un matin sa vieille et gothique baronnie pour venir philosopher à Paris avec son ami Jean-Jacques Rousseau. Il avait à peine franchi la frontière de France, qu'une roue de la voiture se brise. Le philosophe n'est pas plus qu'un autre homme à l'abri des accidens, et le nôtre se casse la jambe. Mais la philosophie apprend à supporter sans se plaindre la mauvaise fortune, et le baron se contente de dire stoïquement: « Il paraît que j'allais trop vite! » et il se fait transporter dans un village, chez une pauvre veuve dont la fille lui prodigue les soins les plus touchans. La philosophie n'a jamais mis la reconnaissance ni l'amour à l'index; aussi le baron s'éprend-il vivement de la jeune paysanne à laquelle il offre, en vrai philosophe, sa main et sa baronnie. Marie refuse: entre le maître et le valet de

chambre, qui tous deux lui faisaient la cour, son cœur a opté pour le valet de chambre ! Elle aime mieux devenir femme de Julien que baronne allemande ; en quoi Marie me fait l'effet d'être très philosophe, plus philosophe que M. le baron ! Or cette soi-disant leçon d'égalité ne prouve rien sinon que tous les hommes sont égaux devant les dames, et que l'amour ne mesure pas les distances, axiome démontré depuis long-temps par l'excellente caricature de notre ami Charlet, *On a vu des Rois épouser des bergères*.

Le jeu de Legrand et de M^{lle} Jenny-Colon a puissamment contribué au demi-succès de ce vaudeville, qui eût été mieux placé peut-être sur une autre scène que sur la scène des Variétés.



Théâtre du Palais-Royal.

LES GARÇONS ET LES GENS MARIÉS,

Par MM. Dunersan et Brazier.

1^{re} représentation, — 5 novembre.

Plaisanteries sur les maris, que me voulez-vous ? Jusques à quand dureront ces perpé-

tuelles terreurs dont on se plaît à assiéger le cerveau des malheureux célibataires? Puisqu'après tout ils finissent presque toujours par se marier, pourquoi donc leur inoculer par anticipation les germes du soupçon et de la défiance conjugale? N'est-ce pas vraiment méchanceté pure?

En deux mots, tel est le canevas de la pièce du *Palais-Royal*. Las de la vie de garçon, un monsieur veut prendre femme. « Le moyen, dit-il, de rester célibataire! » Et il se met à énumérer les mille déboires de cette existence de solitude et d'égoïsme! Mais, la veille de la noce, voici que tous les inconvéniens, grands et petits, ordinaires et extraordinaires du mariage, défilent sous ses yeux comme un régiment de garde nationale au Champ-de-Mars; et le pauvre diable en voit tant et tant, que sa détermination chancelle, vacille. Il est bien près de tomber; cependant il résiste, il tient bon, il brave le danger. Ce monsieur-là fera un excellent mari, et procurera de bonnes recettes au *Palais-Royal*; la pièce est gaie, animée, semée de mots heureux et parfaitement jonée.



Théâtre du Panthéon.

SCHNEIDER,

Tragédie en trois actes, par M. Villenave.

1^{re} représentation. — 3 novembre.

Cette pièce avait essuyé, avant de paraître sur le théâtre du Panthéon, de décourageantes vicissitudes. D'abord présentée aux Français, puis reçue à l'Odéon, puis, l'Odéon fermé, portée et refusée à la Porte-Saint-Martin, elle est allée heurter modestement chez un directeur que n'enchaînent ni les préjugés politiques, ni les préjugés du nom. Ainsi, malgré l'apologie des doctrines républicaines, malgré l'obscurité littéraire de M. Villenave, M. Eric-Bernard a accueilli *Schneider*, l'a monté avec soin, et s'est chargé lui-même du principal rôle. Si tel était l'exemple suivi par tous ses confrères, l'art dramatique ne succomberait point sous la coterie de quelques auteurs qui font des théâtres un scandaleux monopole, vendant et débitant leur marchandise avec patente et privilège exclusifs ! Malheureux théâtres ! Malheureux public !

Qui n'a pas lu les *Souvenirs* de M. Charles-Nodier, et n'a point été frappé du portrait de Schneider, capucin défroqué, proconsul féroce, poète et bourreau qui traduisit Anacréon et plongea l'Alsace dans le sang et la terreur? La tragédie de M. Villenave est tirée tout entière du livre de M. Nodier. Schneider condamne à mort Romberg dont le crime est d'être suspect à la propagande; la fille de Romberg, Octavie, vient se jeter aux pieds du tyran, implorant la vie de son père. Ému de sa beauté, sentant l'aiguillon du désir se réveiller dans son âme sèche et aride, Schneider signe la grâce de Romberg. « Cours, dit-il à la » fille, cours annoncer à ton père que Schuei- » der ira aujourd'hui le visiter et lui deman- » der à diner. » Et la jeune fille s'élançe transportée, hors d'elle.

Schneider arrive quelques heures après chez Romberg, qui habite un village à peu de lieues de Strasbourg. La table est dressée; les convives se placent; à droite et à gauche de Schneider, Romberg et sa fille. Puis, à côté d'Octavie, un homme blond, à la physionomie benoîte, avec un habit bleu-ciel et des culottes beurre-frais, espèce de Jeannot eudimanché. Schneider poursuit Octavie de ses attentions galantes. Survient un hussard de la mort: « Une femme

» vient d'être arrêtée, elle est suspecte de ne
» pas aimer la propagande; qu'en faut-il faire?
» — L'exécuter! »

Le Jeannot endimanché se lève: « Ce sera
» fini dans deux secondes, dit-il en posant né-
» gligemment sa serviette sur la table. — Dépê-
» che-toi, répond Schneider! »

Octavie pâlit d'horreur; elle était à côté du
bourreau!... « Oh! la grâce, la grâce de cette
» malheureuse femme! » s'écrie-t-elle en tom-
» bant aux genoux de Schneider! — « Je te l'ac-
» corde! » — Et l'exécution est suspendue, et
Schneider se lève:

« Romberg, j'aime ta fille et je te demande
» sa main! — A un monstre comme toi, la
» main de ma fille! jamais. » — Schneider
alors conduisant Octavie près de la fenêtre,
lui montre du doigt l'échafaud encore dressé.
La jeune fille, glacée d'effroi, et ne compre-
nant que trop bien le sens de cette affreuse
pantomime, supplie son père de ne point s'op-
poser à son union avec Schneider.

Le mariage aura lieu. « Je veux, dit Octa-
» vie, qu'il soit public, solennel, célébré à la
» face de la population de Strasbourg. » — Soit,
répond Schneider que la passion a rendu doux
et facile.

Le lendemain Schneider et la fiancée arri-

vent à la municipalité, entourés de la foule; Saint-Just, le représentant du peuple, le délégué de la convention, contemple, du haut de sa croisée, ce spectacle de fête. Tout-à-coup, Octavie s'élance en lui demandant justice; elle déroule les noirceurs et la lâcheté de Schneider. L'indignation et la haine circulent dans les masses; les cris de: « A bas le tyran! » mort à Schneider! » se font entendre. A un geste de Saint-Just, le silence se rétablit: « Jeune » fille, dit-il, qu'aurais-tu fait si ton union » avec ce monstre se fût achevée? — Je l'aurais tué de ma main, ce soir même! — Tu es » une fille de cœur! Bourreau, empare-toi de » Schneider! »

Et le Jeannot endimanché, à l'habit bleu-ciel, aux culottes beurre-frais, apparaît, le visage riant, et met la main sur le collet de Schneider! La multitude applaudit et la toile tombe.

Le drame de cette tragédie est simple, trop simple peut-être; mais il y a, çà et là, de belles scènes et de nobles pensées; le style correct et élégant. du reste, tombe quelquefois dans l'emphase et le boursoufflage. La faute en est à l'auteur d'abord, ensuite aux acteurs qui font, en déclamant, beaucoup trop sentir les hémistiches et les rimes, et pas assez les in-

flexions du sens et la construction grammaticale. Quoi qu'il en soit de ces critiques, Schneider a obtenu et méritait d'obtenir un beau succès. Le jeu de M^{lle} Sidonie mérite une mention particulière; que cette jeune actrice continue, qu'elle étudie, et elle ira loin.



Le théâtre du Vaudeville a joué jeudi soir une pièce nouvelle en trois actes, intitulée : *Un Carnaval sous Charles IX*. Ce drame, fait avec beaucoup d'art et de talent, a obtenu le plus grand succès. Les auteurs sont MM. Arnould et Lockroi. L'abondance des matières nous force d'ajourner au numéro prochain le compte rendu de cette pièce ainsi que celui de *Un Antoine de plus*, vaudeville représenté vendredi soir au Palais-Royal, et qui a obtenu un succès contesté.

ALBUM.

On cite, comme devant paraître sous peu de jours, les ouvrages suivans, qui se recommandent à l'avance par le nom de leurs auteurs: *La Quinqu'engrogue*, roman de M. Victor Hugo. — *Volupté*, roman de M. de Sainte-Beuve. — *Les Francs Taupins*, et les *Contes du Froc et de la Cagoule*, romans du bibliophile Jacob. — *Un Spectacle dans un Fauteuil*, d'Alfred de Munet. — *Les Écorcheurs*, du vicomte d'Arincourt.

— Le théâtre des Folies-Dramatiques a donné, ces jours derniers, une pièce-férie intitulée *la Forêt enchantée*, qui a obtenu quelque succès. On annonce, pour le 20 de ce mois, une représentation au bénéfice de l'une des plus jolies actrices de ce théâtre, mademoiselle Léontine.

— Un des plus habiles physiciens qui ait jamais stupéfié les Parisiens par sa dextérité, sa prestesse, et la magie de ses tours incroyables, M. Bosco, voit deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, la foule des curieux se presser dans la jolie salle Taitbout où il donne ses pi-

quantes représentations. Nous n'essaierons pas de rendre compte de ces merveilleuses séances, il faut, pour s'en former une idée, en avoir été témoin.

— Un livre qui doit, dit-on, piquer vivement la curiosité, est annoncé comme devant paraître le 25 de ce mois. *La Femme selon mon cœur*, est un de ces romans de passion et de poésie où l'âme a jeté tout ce quelle avait de mélancolie et de douces inspirations; l'auteur dont les initiés vantent le talent, jeune et vigoureux en est à son début, mais ce début est de nature à lui assigner une place distinguée parmi l'élite de nos littérateurs.

— M. Porret, au gracieux ciseau duquel la littérature moderne doit tant et de si jolies vignettes, vient d'être nommé par le garde-des-sceaux, graveur sur bois de l'Imprimerie royale.

— Le théâtre de M. Comte vient encore d'obtenir un succès. *Racine en famille* est un joli vaudeville qui escortera fort bien sur l'affiche le *Livre vert*, dont le succès ne s'est point encore ralenti. L'auteur, M. Gustave d'Alby, doit des remerciemens aux jeunes acteurs Josse et Williams.

MODES.

La semaine qui vient de s'écouler a vu bien peu d'innovations. L'automne, époque de transition, offre une grande incertitude dans la toilette. Les modes actuelles ne sont ni celles de l'été, ni de celles de l'hiver, et tiennent pourtant de ces deux saisons. Les berrets commencent à faire leur apparition à l'Opéra, aux Italiens et dans les grandes soirées. Les demoiselles, au bal, ne portent rien dans leurs cheveux. La coiffure à la Féronnière, avec les cheveux aplatis et lisses sur les tempes et le chignon très-bas, prêtent à un joli visage un charme poétique qui rappelle les délicieuses figures de Tony-Johannot.

Les magasins de nouveautés débitent une foule de manteaux en étoffe imprimée avec dessins; mais les élégantes s'en tiendront à la soie, au satin, au velours et au mérinos unis et de couleur foncée.

Un manteau en satin noir-mat, avec collet de velours garni d'une belle blonde; voilà ce qu'on trouve de plus riche et de plus distingué.

M^{me} Hennequin, place Vendôme, n^o 24,

promet aux élégantes, pour la semaine prochaine, différentes parures, dont le bon goût doit fixer la mode pour le reste de l'hiver. Jusque là attendons et vivons d'espoir.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

LITTÉRATURE.

Valentine,

PAR G. SAND.

2 vol. in-8. — H. Dupuy, éditeur.

Nous avons perdu le roman moral, belle et savante peinture des faiblesses du cœur humain, où Richardson, Rousseau, Goëthe, M^{me} de Stael, Constant, avaient jeté de si vives couleurs ; le roman historique avait tout envahi : maître du passé, il menaçait le présent, et les évènements d'hier, encore chauds, palpitations de nos émotions, de nos douleurs et de nos larmes, ne pouvaient s'en croire à l'abri.

Si vous aperceviez la passion quelque part, elle était là, honteuse, embarrassée, comme une suivante qui doit faire cortège à l'histoire. Qu'en est-il résulté bien souvent? L'histoire, grande dame, s'est baissée pour entrer dans le petit sanctuaire que des mains indiscrètes lui avaient élevé; elle a été mal à l'aise, et n'a rien trouvé pour la dédommager de la majesté qu'on lui ôtait; et la passion n'a jamais pu, qu'avec peine, s'assouplir au rôle secondaire qu'on lui avait assigné. Ce n'est pas un des moindres défauts du roman historique, que les distractions continuelles où vous plongent tant de noms évoqués et de souvenirs confus. Il semble qu'après cela, la passion ne soit plus qu'un mannequin qu'on habille pour le ro-

Walter-Scott l'avait tout de suite compris; aussi, voyez avec quelle réserve il fait agir la passion dans ses livres. Ses personnages n'en ont juste que ce qu'il faut pour qu'on sente bien qu'ils sont animés, mais jamais assez pour distraire l'esprit de tous ces curieux détails où se plaisait le grand conteur. D'autres ont voulu faire mieux que Walter-Scott: ils se sont crus assez riches pour payer tout ce qu'ils devaient à l'histoire et à la passion, et, si on excepte *Notre-Dame de Paris*, leurs efforts ont été jusqu'alors infructueux.

Mais tandis qu'ils s'égarèrent en d'inutiles recherches, quelqu'un a pris la place qu'ils avaient dédaignée. *Indiana*, savante et naïve étude du cœur humain, a révélé tout de suite un talent d'observation patiente et exaltée qui décèlait le grand écrivain. C'est là que la passion est sur le premier plan, maîtresse du terrain, non pas fouguese, désordonnée, mais naturelle, vive, ardente, spontanée, comme la passion doit entrer dans la plupart des âmes. Quelques-uns avaient cru reconnaître un homme, dans cette main qui déchirait avec tant de fermeté et d'audace, les voiles qui convrent les mystères et les plaies de la société. Mais la femme s'était trahie à ces peintures douces ou terribles des passions d'une femme, à tant d'investigations pleines de finesse, dont un homme n'aurait pas eu le secret.

L'auteur d'*Indiana* est l'auteur de *Valentine*; et cette fois encore, comme dans son premier ouvrage, il a laissé la place aux mêmes raisons de douter et de décider.

C'est bien, dans beaucoup de rencontres, cette éloquence élevée, amère, quelquefois sublime, dont on retrouve si souvent les traces dans *Indiana*. Où donc a-t-il dérobé dans Pascal où dans Rousseau, cette misanthropie

dédaigneuse qui met à nu notre pauvre société, avec tous ses haillons et toute sa misère? Mais le reste est de la femme¹, et d'une femme qui sait allier à des qualités éclatantes, les exquises délicatesses d'un tact parfait.

N'avez-vous pas assez, dites-moi, de ces passions échevelées, aux yeux hagards, véritables passions de boulevard et de marchandes de modes? Ne vous a-t-il pas semblé que la vérité, gracieuse, pure, élégante, serait bonne à quelque chose, même dans un roman, et qu'on avait grand tort de l'en exclure. L'auteur de *Valentine* a été de cet avis, et son livre est une trêve à toutes ces passions hurlant, se tordant, s'empoisonnant, dont on a infesté nos romans et nos théâtres. Avec quel soin et quelle pieuse tendresse il a dessiné cette suave physionomie de Valentine, aux contours si doux, avec sa grande chevelure blonde, ses beaux yeux bleus et son sourire rempli tout à la fois de gaîté, d'innocence et de douceur. Ce n'est pas une héroïne que vous connaissiez, je vous le garantis; ce n'est pas même une héroïne, dont je lui sais un gré infini: c'est une adorable femme, qui doit faire le bonheur d'un galant homme. Valentine n'est pas née pour être passionnée; pieuse, douce, modeste, belle, réservée, elle se laisse glisser à la passion qui l'entraîne,

mais après combien de luttés , de douleurs et de combats !

La scène n'est pas, comme dans *Indiana*, au milieu des salons de Paris, du bruit et de l'éclat du grand monde, ou des splendides merveilles d'un autre hémisphère ; c'est au fond d'une campagne ignorée que se passe tout le roman, dans un pauvre village du Berry, que l'Indre arrose, et qui n'a ni monumens historiques, ni ruines pittoresques. L'auteur n'a pas voulu de décoration plus riche pour le drame qu'il va dérouler sous vos yeux. Voyez d'abord, avec quel soin il décrit toutes ces humbles beautés dont il est environné ! comme tout ressort dans ces riens et frais tableaux de la vie champêtre ! Ne vous souvient-il plus de ces petits sentiers de village, couverts d'ombre et de fraîcheur, que borde l'aubépine, et d'où l'on entend le chant de la bergeronnette et du rossignol ? Rendez grâces à l'auteur de *Valentine* qui vous restitue, dans tout leur charme, les plus délicieux souvenirs de votre enfance.

Comment essayer de redire le roman, de dérober quelque chose à ces confidences pleines de grâce, de mélancolie et d'amour ? Car l'amour de Valentine et de Bénédicte, c'est tout l'ouvrage ; l'amour calme d'abord, innocent, résigné, fougueux ensuite, exalté et coupable ;

l'amour avec toutes ses félicités , tous ses rêves et toutes ses douleurs.

Avec quel art et quelle mesure l'auteur a décrit toutes ces figures qui viennent se grouper autour de ces deux figures principales ! La comtesse de Raimbault vous apparaît à l'instant , dédaigneuse , hautaine , arrogante , modèle qui n'est pas encore perdu !

La marquise , débris d'un autre temps et d'un autre monde , vieille femme sans honneur et sans pudeur , douée , à l'excès , de cette bonté facile , égoïste , qui demande toujours et ne donne jamais : M. de Lansac , homme du monde , secrétaire d'ambassade , froid , superficiel , qui n'a ni passions généreuses , ni jeunesse morale , et que le monde a corrompu ; et Louise , sorte d'être mystérieux , dans laquelle on a voulu peindre les profonds ravages que laissent après elles les tempêtes de l'âme.

D'évènemens , il n'y en a point : c'est l'existence modeste , unie de la campagne , avec les détails que vous savez , et les incidens de tous les jours ; mais la passion est là partout , se reproduisant sous toutes les formes , et parlant dans toutes les bouches un langage qui fera tressaillir tous les cœurs.

Albertus

OU

L'ÂME ET LE PÉCHÉ,

Légende théologique,

PAR THÉOPHILE GAUTIER.

1 volume in-48 — Paulin, éditeur.

« L'auteur du présent livre est un jeune homme frileux et maladif qui use sa vie en famille avec deux ou trois amis et à peu près autant de chats. Un espace de quelques pieds où il fait moins froid qu'ailleurs, c'est pour lui l'univers. Le manteau de la cheminée est son ciel ; la plaque, son horizon. Il n'a vu du monde que ce que l'on en voit par la fenêtre, et il n'a pas envie d'en voir davantage. Il n'a aucune couleur politique ; il n'est ni rouge, ni blanc, ni même tricolore ; il n'est rien, il ne s'aperçoit des révolutions que lorsque les balles cassent les vitres. Il aime mieux être assis que debout, couché qu'assis. C'est une habitude toute prise quand la mort vient nous chercher pour toujours. Il fait des vers pour avoir un prétexte de ne rien faire, et ne fait rien sous prétexte qu'il fait des vers. »

Ce sont les premières lignes de la préface, et

personne n'a pu s'y tromper ; voilà bien les airs étranges , le dédain étudié , la simplicité prétentieuse , sur lesquels le public commence à se blaser ! Que dire aussi de cette affectation avec laquelle l'auteur répète qu'il n'est rien , comme s'il était donné à l'intelligence humaine de s'abdiquer elle-même , et que l'art ne fût lui-même qu'un anachorète , jeûnant , priant et pleurant , au milieu de la société ! Si vous faites aussi grâce du titre , tribut payé par la jeunesse à la mode , vous trouverez , dans les vers de M. Théophile Gautier , des révélations assurées d'un talent véritable.

Pour ne pas perdre le temps en des discussions qui ne le convertiraient pas , et qui n'apprendraient rien à personne , nous aimons mieux citer quelques-uns de ses vers :

A une jeune Créole.

LE BENGALI.

Oiseau dépaycé , qui t'amène vers nous ?
Notre soleil est froid , notre ciel en courroux ;
Nos bois sont chauves ; à nos baies ,
A nos buissons armés de dards aigus , au lieu
Des beaux fruits blonds mûris à vos midis de feu ,
Pendent à peine quelques baies.
Comme nos passereaux hardis , pauvre étranger ,
Bengali du désert , sauras-tu voltiger

Dans nos forêts de cheminées?
Parmi les tuyaux noirs qui fument, saurais-tu
Accrocher ton nid frêle à quelque toit pointu,
Entre deux pierres ruinées?
Entends-tu, bel oiseau, le rauque sifflement
De la bise du nord qui râle incessamment
Et fait chanter la girouette,
Le bruit confus des chars, des cloches, le frisson
De la pluie aux carreaux qui pleurent, et le son
Des tuiles que la grêie fouette?
Ouvre ton aile et pars. — Retourne-t'en là bas
Au bois des Goyaviers reprendre tes ébats,
Dans la Savane aux grandes herbes,
Avec les colibris va becqueter les fleurs,
Boire à leur coupe d'or, te baigner dans leurs pleurs,
Bâtir ton hamac sous leurs gerbes.



THÉÂTRES.

Théâtre des Italiens.

LA STRANIERA,

Opéra en 2 actes, musique de Bellini, paroles de Romani.

De Bellini, nous connaissons déjà la *Somnambula* que M^{me} Tadolini, nous a rendue cette année, et rien, dans cette composition froide, monotone, dénuée d'éclat, de verve et d'originalité, ne nous avait semblé justifier la haute réputation dont l'auteur jouit maintenant en Italie : le voilà presque chef de secte, créateur à sa manière, révolutionnaire rétrograde ; Bellini a cru marcher parce qu'il reculait. Vous savez cette puissance nouvelle que Rossini a donnée à l'orchestre : comme il a su l'animer, l'échauffer des passions musicales qu'il traduisait sur la scène ; d'un personnage accessoire, secondaire, il a fait un personnage principal, et l'orchestre, dans les magnifiques partitions du Maestro, est bien là pour son compte. Entendez le, dans *la Gazza*, dans

Otello, dans *Il Barbieri!* comme il pleure, comme il grince des dents, comme il rit! Toute la pensée du musicien est là. Qu'on vienne après cela nous vanter les maigres harmonies de Grétry. Eh! bien, Bellini a voulu entreprendre de rendre à l'orchestre son caractère antique et ses traditions surannées; il l'a dépouillé de cette grandeur que lui avait donné Rossini, et l'a fait redescendre au rôle secondaire qu'il occupait. Chez lui, plus de place, non plus, pour la mélodie, le rythme; c'est la déclamation des vieux opéras, lourde, traînante, dont vous retrouvez les traces dans ses productions.

On peut avoir ainsi quelque idée de la manière de Bellini, en reportant ses souvenirs à tous ces anciens ouvrages, dont s'enchantait le dilettantisme de nos pères, et qu'on n'a pu faire revivre de nos jours. Les formes sont les mêmes; le récitatif, monotone, sans variété et sans mélodie; les intentions vigoureuses et dramatiques s'y décèlent quelquefois, et des inspirations heureuses sont bien souvent inutiles et avortées.

La *Straniera*, n'a rien changé à l'idée qu'on s'était formée du talent de Bellini; cet opéra ne devra son succès et la vogue qui lui est assurée, qu'aux grands artistes, qui y trouvent

l'occasion de faire briller d'admirables talens.

La pièce nouvelle est imitée de l'*Etrangère*, célèbre roman de M. le vicomte d'Arincourt; traduit, assure-t-on, dans toutes les langues, il a eu plus d'honneur qu'un bon ouvrage.

Le librettier italien, Romani, homme d'esprit, et qui a une grande intelligence de la scène, en a calqué les principales situations pour le théâtre.

M^{me} Judith-Grisi, paraissait pour la première fois, dans le rôle d'Alaïde, qu'elle a chanté avec une grande perfection : sa voix est pleine d'émotions et de suavité.

Surtout, allez entendre Tamburini et Rubini, ces deux chanteurs magiques qui luttent ensemble dans un combat où il n'y a ni vainqueurs ni vaincus.

Rendons aussi justice à l'administration qui a déployé beaucoup de goût et d'éclat dans la mise en scène de l'opéra nouveau; les décorations font honneur à M. Ferri.



Théâtre Français.

VOLTAIRE ET M^{me} DE POMPADOUR,

Comédie en trois actes et en prose, de MM. Lafitte
et Desnoyers.

1^{re} représentation. — 12 novembre.

Ce n'est pas une médiocre témérité que d'aller choisir Voltaire pour parrain d'une comédie nouvelle : êtes-vous bien sûrs d'avoir pris quelque chose de son esprit vif, naturel, plein de sens et de raison, à cet homme qui en a eu tant ? Montesquieu disait, en parlant de Voltaire, qu'il avait le plus de cet esprit que tout le monde a ; je ne sais pas si l'auteur de *l'Esprit des Lois* y entendait malice ; mais l'épigramme a passé pour une louange : tout le monde s'est cru flatté d'avoir un représentant si spirituel, et chacun a cru qu'il reprenait son bien, en prenant de l'esprit chez Voltaire.

Il n'y a pas moyen ici de faire de l'histoire du moyen-âge, avec de la science postiche et de l'érudition plâtrée ; le public entier crierait *hola!* à la plus légère infidélité. Voltaire, esprit lucide, animé, brillant, étendu, sans trop d'élévation ni de profondeur, s'est trouvé précisément être le type de l'esprit national, et sa

gloire, qu'on aurait voulu déchirer par lambeaux, est restée un patrimoine commun.

Les auteurs de la pièce nouvelle avaient un peu compté là dessus, et le titre de *Voltaire Cardinal* devait heureusement exploiter le prestige d'un grand nom, et le goût pour le scandale que l'ont pourrait croire enfin émoussé. Il y avait bien autre chose vraiment; les scrupules de l'administration s'étaient effarouchés devant l'audace de l'affiche; la pièce avait été arrêtée, et les auteurs, pour la faire jouer, s'étaient adressés au tribunal de commerce, et l'exposition de *Voltaire le Cardinal*, aurait eu lieu, entre une déclaration de faillite et des protêts de lettre de change. Malheureusement pour MM. Laffite et Desnoyers, tout s'est arrangé, et leur ouvrage livré aux chances ordinaires, a été privé d'un auxiliaire puissant dans la *Gazette des Tribunaux*.

Ceux qui l'ont vu jouer, pourraient rendre un bien éclatant hommage à la conscience timorée qui voulait fermer à Voltaire, cette fois, les accès de la Comédie-Française. Les auteurs n'ont aucun reproche à se faire, et la pièce nouvelle ne porte aucune atteinte à la morale publique, non plus qu'à la religion de la majorité. Grâce leur en soient rendues! Ils ont réhabilité Voltaire, qu'on avait indignement ca-

lonnié, en lui donnant tant de verve, de hardiesse et de malice!

Le sujet de la pièce est une de ces vieilles anecdotes, démonétisées dès leur émission, et qui n'ont jamais eu cours que parmi les honnêtes gens qui s'amuse de tout et ne doutent de rien. Madame de Pompadour, jalouse d'une grande destinée, veut doter la France d'une Maintenon nouvelle; elle a besoin de l'aide du pape, et ne voit pas de meilleur moyen pour l'obtenir, que de coëffer Voltaire d'un chapeau de cardinal, alors à la disposition de la cour de France; mais M. de Bernis est là, doué de la plus indispensable qualité d'un homme d'état, de la patience, *Babet-la-Bouquetière*, comme l'appelait Voltaire, qui n'a vendu jamais pourtant que des fleurs artificielles. M. de Bernis a de plus anciens droits à faire valoir auprès de M^{me} de Pompadour, et c'est lui qui finit par l'emporter. Jetez au milieu de cela quelques intrigues de coulisses, et la séduisante figure de M^{lle} Gaussin, et vous aurez la pièce telle qu'elle était, grâce à quelques scènes fines et spirituelles, et aux acteurs; elle avait à peu près réussi, et les auteurs auraient pu se féliciter d'une espèce de succès, sans la seconde épreuve qui leur était réservée le soir même.

Dépêchez-vous, s'il vous plaît, Voltaire, Bernis, Gaussin, Pompadour, le fiacre attend; on l'a pris à l'heure; — Où, notre bourgeois? — A l'Odéon, — et les voilà tous partis, grand seigneur, abbé, comédienne, poète du XVIII^e siècle, avec leur rouge, leurs oripeaux et leurs broderies, au milieu des brouillards de novembre: soyez donc après cela, grand poète, cardinal, comédienne jolie, courtisane illustre. Enfin, ils sont arrivés, le fiacre est payé; on lève la toile. En voilà bien d'une autre assurément, cette duchesse du pays latin soule aux pieds les fleurs fanées de M. de Bernis, siffle le langage coquet, prétentieux, qu'on a donné à M. de Voltaire, et la pièce, qui n'était tombée qu'à moitié aux Français, tombe entièrement à l'Odéon.

Théâtre du Vaudeville.

LES JOURS GRAS SOUS CHARLES IX,

Drame en trois actes, par MM. Lockroi et Arnould.

1^{re} représentation. — 9 novembre.

Ces jours passés, je me trouvais à une soirée charmante, soirée délicieuse, où la danse folâ-

tre et le chant de par delà les monts viennent , comme des songes d'or , vous entraîner dans la vie *d'actualité heureuse*. Là , toute pensée de politique est bannie , là , toutes discussions violentes s'éteignent ; on n'y parle que d'art , que de bonheur et de plaisirs ! Les aristocraties restent sur le seuil , le banquier de la nouvelle Athènes y coudoie le baron du noble faubourg , et l'artiste ou le poète marchent de pair avec tous. Du reste , chacun sait prendre sa place !

Deux dames conversaient sur le moyen-âge ; l'une d'elles , femme d'un riche banquier , femme à la mode , dont l'esprit se range du côté du dernier venu , semblait s'appitoyer sur nôtre littérature.

« Vous conviendrez , madame la baronne , disait-elle , que nous en avons assez avec le moyen-âge , toujours du poison , des coups de dague et des harbes au menton ; j'aime beaucoup mieux la littérature de M. Scribe , par exemple !... »

La belle baronne ne répondit pas : elle pensait qu'avec le moyen-âge elle aurait eu son châtel , son page et ses faucons ; elle pensait qu'au lieu d'une robe simple de mousseline elle aurait eu la robe de velours rouge ou de drap d'or , son chaperon blanc et un palefroi.

Je m'approchai ; les paroles de la femme du

banquier m'avaient peiné, j'aurais bien désiré la réfuter, lui faire comprendre la beauté et les charmes d'une époque trop long-temps oubliée, mais comment l'aurais-je pu? elle était si jolie, si agaçante, que pour elle, j'aurais honni Châteaubriand pour encenser M. Scribe. C'était le lendemain de la première représentation des *Jours-gras sous Charles IX*. Je me contentai de lui raconter le drame.

Lorsque je lui eus appris le moyen ingénieux qui fait le nœud de la pièce, au premier acte, lorsque j'en fus à cette scène, où Marguerite de Navarre, passant ses mains dans la chevelure de La Molle, lui parle de la beauté de son visage, et que celui-ci, heureux de l'amour de sa reine, s'écrie : « Oh! belle dame! qu'elle soit toujours près de vous, cette tête que tant vous aimez, et ce sera une vie de bonheur et de joies célestes! » alors, la dame écouta attentivement. Ses yeux semblaient exprimer l'inquiétude, lorsqu'au second acte, la conspiration presque découverte, va livrer à Charles IX la tête de l'intéressant La Molle. Puis elle parut se réjouir, quand la révélation de Marguerite le sauva. Mais, au troisième acte, troisième acte long, froid, où la même intrigue que celle du *Duel sous Richelieu* se développe, sa jolie tête se contracta; elle versa des larmes au récit de ce

frère qui va mourir, et qui dit adieu à son frère en lui dictant ses dernières volontés. Et quand je lui eus fait la description des costumes brillans, des décorations pompeuses, que je lui eus dit tout le talent que M^{me} Albert et Volnys jettent dans cette pièce, elle ne me parla plus de M. Scribe ni de ses comédies, et le lendemain fut voir: *Les Jours-gras sous Charles IX.*

Le premier acte de ce drame est charmant; l'intrigue est digne de Beaumarchais. Je regrette de n'en pouvoir dire autant des deux autres. Il y avait un personnage fort intéressant à mettre en scène, et qui eût merveilleusement servi les auteurs; c'est cet Italien, comte de Coconas, qui fut exécuté avec La Molle, et qu'on aurait pu lui opposer. Quoi qu'il en soit, cette pièce attirera long-temps la foule au Vaudeville, que le talent administratif de M. Arago a placé le premier des théâtres du second ordre.

Théâtre du Gymnase.

TOUJOURS,

Vaudeville en deux actes, par MM. Scribe et Varner.

1^{re} représentation. — 13 novembre.

MM. Scribe et Varner sont en verve. Deux

pièces coup sur coup , et deux pièces un peu moins mauvaises que tout ce qu'on avait donné au *Gymnase* , depuis tantôt six mois ; le succès de *Toujours* est un succès comme celui de la *Grande Aventure* , il peut faire attendre une nouveauté, quinze jours au moins. Or, au point où en sont venus les théâtres, quinze représentations fructueuses sont chose passablement rare , soyez-en sûrs.

Le vaudeville d'aujourd'hui roule sur une donnée assez vulgaire : à savoir, l'amour , même le plus violent , ne saurait résister à l'habitude et à l'ennui. Partant de là, voici l'intrigue : le fils de madame Norbert (Norbert ou tout autre, car je n'ai pas la mémoire des noms propres, créés par M. Scribe), s'éprend d'une belle passion pour une veuve coquette, légère, impérieuse, emportée, etc ; tout le vocabulaire des petits défauts, que peut cumuler une femme du monde ! M. Arthur, comme de coutume, est le seul qui ne s'aperçoive point des imperfections de la veuve ; mais madame Norbert, plus clairvoyante, s'oppose de tout son pouvoir de mère, au mariage de son fils, jusqu'à ce que, ce pouvoir ne suffisant plus, elle se voit forcée de recourir à la ruse ! Elle donnera son consentement à une condition , une seule, c'est que les deux fiancés resteront six semai-

nes en tête-à-tête, dans un vieux château, avant la célébration nuptiale. Or, nous sommes en hiver, au milieu des glaces et des neiges; je vous laisse à juger les rigueurs de l'article conditionnel, par un pareil temps!

Arthur et la veuve acceptent, *premier acte.*

Second acte. Les fiancés sont depuis trois semaines dans le vieux château, et ils s'ennuient et ils se querellent, et ils se lancent des épigrammes, et au bout de tout cela, ils s'ennuient encore plus qu'avant; si bien qu'Arthur, pour tuer le temps, est réduit à faire la cour à la fille du jardinier.

Le plan de madame Norbert a été admirablement conçu, comme vous voyez. Encore une semaine, et il y aura entre les futurs époux antipathie complète, irrémédiable, incurable. Le dernier coup reste à frapper! il s'agit de rendre Arthur amoureux d'une autre personne, mais amoureux sérieusement, amoureux fou.

M^{me} Norbert a, par le monde, une nièce charmante, Nathalie, qu'Arthur n'a jamais vue, mais qui a vu Arthur. M^{me} Norbert fait venir sa nièce au château, enveloppant à dessein son arrivée de mystère. Le mystère pique la curiosité d'Arthur; un portrait de sa cousine qu'il trouve dans le jardin, puis une apparition de

sa cousine, puis un entretien avec sa cousine, tout cela lui fait parcourir, en moins de douze heures, les périodes successives de la plus ardente passion. Dans son délire, il s'accuse d'avoir accepté la main de la veuve, il accuse sa mère de ne l'avoir pas détourné de cette union, il accuse les circonstances, il accuse tout. C'est alors que M^{me} Norbert, s'avançant, prend les mains de son fils et de sa nièce, et prononce ces mots sacramentels : *Mes enfans, je vous unis*. Jadis M. Scribe ne mettait guères cette formule que dans la bouche des oncles. Le répertoire de M. Scribe contient dix-sept oncles, j'en ai fait l'addition, qui ont sanctionné de cette manière les mariages de leurs neveux ou nièces. *Je vous unis*, dit par M. Scribe, vaut la signature d'un contrat par-devant les magistrats municipaux.

Mais la veuve ? Que devient la veuve ? La veuve épouse un duc et pair d'Angleterre qui a des millions. A ce sujet, je crois devoir vous prévenir que M. Arthur ne possède guères, le pauvre diable, que cinquante mille livres de rentes ; mais rassurez-vous, M^{lle} Nathalie est riche d'environ quatre-vingt mille ; total, cent trente mille. Avec cent trente mille francs de rentes et des économies, M. Scribe croit qu'un couple de sa création peut vivre dans

Paisance; car, après tout, *l'or n'est qu'une chimère!!!*

Le commencement de ce vaudeville est long, diffus et embarrassé; le premier acte pourrait être réduit à quelques scènes, sans grand inconvénient. N'étaient une foule de mots spirituels, on l'aurait cru tombé du lourd cerveau du *calembourisant* M. Ancelot. Cette pensée seule nous avait donné chair de poule à mes voisins et à moi.

Le second acte est bien fait, un peu froid, mais traité avec art et convenance. Il n'y a dans le vaudeville ni adultère, ni épilepsie, ni suicide, ni homicide, ni désespoir, ni folie, ni accouchement, ni viol; le fait mérite d'être consigné et applaudi. En faveur de ce premier pas, hors de l'ornière, je souhaite de tout mon cœur que la foule revienne au Gymnase.

M^{me} Allan a été charmante dans le rôle de Nathalie.

Théâtre des Variétés.

COQUILLE,

Parodie en deux cadavres, avec prologue et épilogue,
par MM. Brazier et Dumersan.

1^{re} représentation — 12 novembre.

Pour Dieu! messieurs les vaudevillistes, qui

songe à nier la supériorité et le génie de Corneille et de Racine? Qui songe, je vous prie, à renverser les chefs-d'œuvre de la scène française? Personne, que je sache, pas même l'homme d'esprit, qui, dans une grotesque boutade, traita Racine de *polisson*! Pourquoi donc crier sans cesse, et par-dessus les murailles, que tout est perdu, que les statues des grands maîtres sont brisées et foulées aux pieds! Ne serait-ce pas, mes beaux messieurs, que vous êtes devenus comme ce philosophe qui se figurait voir un gigot éternellement pendu au bout de son nez? Ne serait-ce pas que vous êtes poursuivis par une monomanie, une idée fixe, un *don-quistisme* littéraire. Vous avisez partout des chevaliers à pourfendre, des damoiselles à délivrer, redresseurs de torts que vous êtes; en définitive, votre lance ne frappe que des moulins à vent et des troupeaux de moutons.

Or sus, rengâinez, mes maîtres, et restez cois. Racine et Corneille n'ont faute de vos prouesses; vos épigrammes ne blessent ni ne protègent personne. *Classique* et *romantique* sont des divisions absurdes. Bon et mauvais, intéressant et ennuyeux; voici la véritable classification. Pour arriver au beau, tous les moyens sont licites; l'art veut avoir ses cou-

dées franches , se mouvoir à l'aise , se jouer de la durée et de l'espace. Shakespeare a pris au nord , Corneille à l'ouest , tous deux sont arrivés au même but ; tous deux sont grands !

Racine aussi est admirable , qui vous dit le contraire ! Mais tous ses imitateurs sont fastidieusement froids ; mais nous sommes repus de M. Jouy et de M. Arnault. Mais les noms seuls de MM. Arnault et Jouy plongent dans la léthargie le spectateur le plus vivace ; pour mépriser le talent de Jouy et d'Arnault , mes beaux messieurs , blasphème-t-on pour cela Racine ? pour dire aux gens : « N'essayez pas » d'imiter Racine qui est inimitable , et ne faites pas comme MM. Arnault et Jouy » , prêche-t-on la ruine de l'art ? Des essais sont-ils des sacrilèges ? Est-il défendu d'oser ? Ne saurait-on explorer d'autres voies que celles de Racine sans être accusé de le mépriser ?

Après tout , il n'y a pas grand crime , voyez-vous , à mettre M. Gaillardet au-dessus de M. Liadière , M. Soulié au-dessus de M. Briffaut ; Corneille et Racine n'ont à coup sûr rien à voir là dedans , ni l'art dramatique non plus. Il est donc au moins bizarre que les parodistes de *Coquille* , viennent , je ne dirai pas lancer des épigrammes contre M. Soulié , contre la littérature nouvelle , contre ses horreurs ,

ses invraisemblances et ses absurdités, car l'épigramme est à coup sûr permise, surtout quand elle est spirituelle; mais il est singulier que les auteurs s'évertuent à prouver qu'on méprise les chefs-d'œuvre de notre vieux théâtre, qu'on les honnit, qu'on les traîne dans la fange, etc., car le fait et faux; archi-faux.

La parodie n'admet, ni le compte rendu ni l'analyse; d'ordinaire, c'est un calque plus ou moins ingénieux de la pièce originale; or, j'avoue, à ma honte, que je serais fort embarrassé de savoir sur quel passage de *Clotilde* a frappé la critique de MM. Brazier et Dumer-san, n'ayant jamais vu ni même lu le drame de M. Frédéric Soulié. Je ne parlerai donc que de l'ensemble de *Coquille*; cet ensemble plaît et satisfait; les détails sont amusans, gais, burlesques, à en rire aux larmes parfois. Il y a bien çà et là de l'allégorie, et l'allégorie assomme; mais il y a aussi notre ami Odry, professant la littérature, et je vous jure que le cours du stupide animal sera plus suivi que celui de M. Cousin, bien que les deux illustres maîtres rivalisent de nébulisme et d'obscurité. A part les reproches que j'ai faits plus haut aux auteurs, je ne crains pas de dire que leur parodiemérite d'attirer la foule. Le succès, enlevé à la première représentation, a été con-

testé aux suivantes. On m'a assuré que les sifflets avait d'autres causes qu'une opposition dramatique : c'est assez probable.



Théâtre du Palais-Royal.

UN ANTOINE DE PLUS. — WAVERLEY.

1^{re}s représentations, — 12 et 13 novembre.

On ne lisait point *Antoine* sur l'affiche. Après *Un*, venait un élégant et gracieux pourceau, gravé sur bois, par qui? je ne sais, l'artiste, dans sa modestie, n'ayant pas signé. *Antoine* n'est donc ici qu'une traduction ingénieuse de pourceau; je puis dire ingénieuse, la découverte de cet heureux synonyme n'appartenant pas au *Petit Poucet*, mais bien à l'un de ses grands confrères. N'allez pas croire que le pourceau fût le seul agrément de l'affiche; on lisait encore : *Charcuterie en trois ou quatre cotelettes, avec hors-d'œuvre, entrées, etc., etc.*

Toute une carte de restaurateur ! Cela, comme vous voyez, était écrasant d'esprit et de malice, trop écrasant, ma foi ! Car les auteurs, ayant épuisé toute leur verve dans leur titre, n'en ont plus trouvé pour le reste, les

prodigues! Aussi leur grossesse n'a-t-elle produit qu'une fausse couche; la pièce n'a pas eu l'honneur de naître viable. Morte avant d'avoir vécu, avant d'avoir respiré! au bout de quelques scènes, la chute du rideau l'a enveloppée comme dans un linceul. Les parens de la défunte ne s'étant pas fait connaître, on l'a jetée à la voirie. Que la terre lui soit légère!

Antoine mort, on a ressuscité Walter-Scott! Walter-Scott et *Antoine*! Quel inepte et monstrueux rapprochement! A vrai dire, faut-il s'étonner, aujourd'hui, que le vaudeville est vagabond et sans asile, qu'il s'est fait escroc et assassin, qu'il est devenu niais, crétin, brute? Faut-il s'étonner de le voir prendre les formes les plus disparates, tantôt ignoble et sale, tantôt éblouissant, musqué, parfumé? Devons-nous être surpris qu'il couche sur l'édredon dans un palais lambrissé, et qu'il couche à la nuit avec les aventuriers et les voleurs de l'hôtel d'Angleterre; qu'il soit animal immonde, puis homme de génie, et cela à vingt-quatre heures d'intervalle? Nullement que je sache!

C'était donc au tour de Walter-Scott de paraître en scène. Eh bien! je vous le dis, je vous le dis en vérité: cette fois ne sera pas la dernière. Walter-Scott s'est permis d'être un homme

supérieur, il le paiera cher à l'engeance dramatique. Je vois d'ici l'auteur de *Waverley*, fait drame, mélodrame, mimodrame, ballet, pantomime, prenant sa course des Français pour arriver au théâtre du Petit Lazari. Amusez donc, instruisez donc vos contemporains pour qu'ils vous traitent ainsi après votre mort !

La pièce du Palais-Royal est pastorale comme une idylle de Gessner ou un petit roman du chevalier de Florian. Le célèbre romancier écossais se trouve mêlé à une intrigue, toute mince, toute innocente, toute naïve; son nom est là, parce qu'apparemment il fallait un grand nom, un nom célèbre. Or, les auteurs ont donné la préférence à Walter-Scott. Ce qui prouve clairement que ces messieurs sont cosmopolites, ce dont je leur fais compliment. Le succès a été proportionné à la force de l'intrigue. — *Piano! pianissimo!* Eh bien! nonobstant une chute et une réussite contestées, le Palais-Royal n'est pas en peine d'attirer la foule. Heureux théâtre !



Théâtre Joly.

MI-A-OU,

OU LE GÉNIE DES BOSSES,

Histoire véritable de Polichinelle



Or donc, vous saurez que vers l'an de grâce il existait dans les environs de Naples un certain monsieur d'une figure agréable, bien que le nez fût d'une telle longueur que le menton avait souvent eu à en souffrir. Quant à sa taille, elle eût été parfaite sans une légère protubérance placée entre les deux épaules comme un melon sur une couche, et sans un autre grain de beauté logé net sur l'estomac comme un clocher au beau milieu d'un village.

Quelles étaient les nobles occupations du Mayeux napolitain ? — Il gardait les poules, et c'est là l'origine de son nom : *Pulcinella*..... polichinelle (gardeur de poulets.)

Doué d'une intarissable gaieté, spirituel sans étude, gueux comme un rat, insouciant comme un artiste, inconséquent comme une jeune fille, Polichinelle avait un cœur non-seulement bon et droit, mais sensible à l'excès ; on en pourra

juger quand on saura qu'au village comme à la ville, au marché comme à l'anti-chambre, il avait toujours des hommages à offrir, des fleurettes à débiter et des sermens à faire ou à oublier.

Tant de bonnes fortunes ne furent pas toutes de roses pour le Lovelace italien. Nombre de rivaux lui livrèrent de rudes combats; Polichinelle était brave et plus d'un eut à se repentir de l'avoir provoqué.

Maintes fois l'autorité qui, en tous pays, se mêle toujours de ce qui la regarde et même de ce qui ne la regarde pas, vint se mêler des affaires de Polichinelle..... Un génie bienfaisant veillait, dit-on, sur notre héros, et le tirait de tous les mauvais pas... Ce génie, selon la chronique, avait pris la forme d'un chat.... autant celle-là qu'une autre.....

Quant au joyeux bossu, il devint presque sage en vieillissant, c'est-à-dire qu'il fit une dernière mais énorme folie : il se maria.....! Dame Gigogne reçut sa main et sa foi, et ne lui apporta en dot, à défaut d'argent, que deux douzaines d'enfans dont Polichinelle consentit volontiers à devenir le père... Bagatelle!

Eh bien! c'est l'histoire bien complète, bien comique de Polichinelle, que chaque soir la foule accourt voir et applaudir, *au Gymnase*

enfantin, *salle Joly*, galerie de l'Opéra; le titre de cette folie est MI-A-OU; c'est le nom du bon génie qui, sous la forme d'un chat, fit jadis le bonheur de Polichinelle comme maintenant il procure de bonnes recettes à ce joli théâtre que la bonne compagnie a décidément adopté.



ALBUM.

L'Europe savante vient de faire une perte bien douloureuse en la personne de M. J.-B. Say, dont les capacités en *économie politique* ont reculé les bornes de cette science.

Né à Lyon en 1767, J.-B. Say fut d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna bientôt pour cultiver les lettres et la poésie. Quoique jeune, il devint collaborateur de *Mirabeau* au *Courrier de Provence*, et bientôt après secrétaire des finances sous le ministre Clavière, puis il fonda le journal philosophique *la Décade*, et publia, dès 1805, son *Traité d'économie politique* qui lui créa cette immense réputation, si bien soutenue par ses travaux ultérieurs, et à laquelle son *Cours complet*, le plus riche monument qui ait encore été élevé en ce genre, vint mettre le sceau.

— *Le Roi s'amuse*, depuis si longtemps en répétition, sera enfin représenté le 22 de ce mois. Il paraît, qu'ainsi que cela a eu lieu pour *Hernani*, l'auteur a retenu toutes les places pour les trois premières représentations. — Succès assuré ces trois jours; le public ratifiera-t-il ?

— Miss Smithson, célèbre artiste anglaise, qui obtint un succès de vogue, il y a trois ans, à Paris, vient d'obtenir un privilège pour jouer au théâtre Favart. Miss Smithson est directrice d'une troupe, où l'on remarque outre les principaux acteurs du théâtre de Covent-Garden, de Drury-Lane, de Dath, d'Edimbourg, le célèbre Macready et Shéridan Knowles, auteur de *Virginus*, de *Guillaume-Tell*, de *Caius Gracchus* et de *Hunchback*. Miss Smitson se propose d'offrir au public les pièces les plus estimées de Oteway, Kowe et de Shakespeare.

— M. Eugène de Pradel a donné mardi sa première soirée d'improvisation à la salle Chantereine. Il a été accueilli par de nombreux applaudissemens. Le sujet fourni par l'assemblée était l'*Assassinat de Henri III par Jacques Clément*.

MODES.

Cette semaine a été peu féconde en innovations. Rien de saillant, rien de nouveau, rien de tranché ne s'est fait remarquer nulle part. On dirait, à voir la monotonie qui règne en ce moment dans la toilette de nos dames, que le *statu quo* de la politique qui absorbe tout, se fait aussi sentir dans nos réunions joyeuses, en détruit le charme et paralyse l'imagination brillante et les inconstans caprices du génie qui préside à la mode.

Les manteaux n'ont pas reçu de coupes différentes de celles que le ciseau leur a données la semaine dernière.

Cependant nous avons remarqué quelques redingotes assez gracieuses brodées sur étoffe et ouvertes devant. La pélerine était très longue et largement décolletée. Le revers de la robe brodé en colonnes régulières.

Les manchons, que le froid commence à multiplier, sont petits et en velours.—Un très joli, brodé en soie, était porté par une dame qui avait eu le bon goût d'en assortir la couleur à celle d'une pélerine longue.

Les canesous ont presque tous les extrémités longues formant écharpe. Ceux de blonde blanche sont les plus portés.

Le tulle, imitation d'Angleterre, est employé avec assez de succès pour bonnets.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

Henriette.

Pendant ce mois qu'on ne peut passer à Paris, même quand on n'est ni étudiant, ni magistrat, le mois d'octobre, doux temps des vacances où la nature brille d'un dernier éclat, comme le flambeau prêt à s'éteindre, je me promenais à cinquante lieues de la capitale, au fond d'une campagne ignorée, de la province la moins connue de France, et qui s'appelle le Berri. Là point de monumens, point de voyageurs, de poètes, de rochers ni de chamois. On n'y prend pas de thé dans un chalet, on n'y rencontre pas de calèche dans les précipices. C'est un pays vierge de toutes les atteintes de la civilisation. Les chemins creux et verts, embarrassés de ronces, ne portaient que les traces des sabots rustiques ou l'empreinte fourchue des

pieds du taureau, et les pas serrés des troupeaux de moutons, la richesse du pays. A l'endroit fatal où ces sentiers mal battus se coupaient entre eux, s'élevait une croix de bois, toute moulue, toute rongée par le temps, entourée, comme une mère de famille de ses enfans, d'une foule de petites croix, les unes anciennes, les autres plus jeunes, que la piété des paysans avait plantées là, à chaque décès d'un parent ou d'un ami. Le silence le plus profond régnait au loin; je n'entendais même pas le bruissement actif des champs quand tout fermente et s'anime, quand l'insecte bourdonne, quand la feuille vit et s'agite, au printemps, par exemple. Mais la nature semblait jouir tranquillement d'un de ces beaux jours de calme, qui succèdent aux ébranlemens de l'équinoxe, de même que le moribond repose souvent après une violente crise. Le vent était tombé, le ciel était pur, les branches des arbres étaient immobiles dans l'air, la cigale ne criait plus; tout cela avait un air de résignation à finir. C'est alors que les idées de mort assaillent le Parisien perdu dans ces lieux. Où étaient cette agitation, cette vie, ce mouvement, ce bruit, qu'on trouve à Paris, dans la rue Saint-Honoré entre autres? Néanmoins l'aspect de ces prairies jaunissantes, de ces forêts au feuillage d'un vert

doré, que nul voyageur, nul artiste n'avait vues avant moi, me rendait heureux et fier, autant que la découverte de l'Amérique. Au milieu de ces solitudes presque sauvages, je me disais : Je suis le premier homme qui ait regardé couler ce ruisseau, découvert ce bouquet de bois dans la plaine, et j'en jouissais comme d'une femme immaculée ! A force de rêver et de jouir, je m'égarai dans ce labyrinthe de chemins vicinaux, comme les appellent les maires qui ne rêvent ni ne s'égarer. Moi qui n'étais pas même adjoint, je me vis bientôt forcé de coucher avec les vers-luisans dans la rosée. Déjà la nuit changeait les troncs d'arbres en fantômes. Il était déjà l'heure où l'homme le moins musical se sent l'envie de chanter quand il est seul. Le froid commençait à piquer, et j'avais boutonné ma redingote de l'épigastre aux maxillaires, bien résolu à m'adosser au relèvement d'un fossé, et à m'endormir, lorsque j'entendis tinter la sonnette pendue au cou des bœufs, ce qui m'annonçait des vivans. J'aurais bien pu, sans grands efforts d'imagination, prendre ma sonnette pour le tintement d'un djinn ou d'un gnoule, mais j'ai l'humeur peu fantastique, et je n'avais peur que d'un rhume, en passant la nuit à l'air. Je me dirigeai donc du côté d'où venait le bruit, et je me

trouvai face à face avec un grand bœuf qui s'arrêta court devant moi et me regarda béant; il était suivi d'une troupe de vaches qui se mirent à beugler comme pour me saluer; tout à fait derrière venait un gros bâton noueux que tenait une petite fille toute rose âgée de douze ans, et que la rencontre extraordinaire d'un *monsieur de la ville* effraya plus encore que les bœufs.

D'une voix aussi douce et aussi persuasive que je pouvais la faire, je lui demandai mon chemin; si j'étais loin du bourg ou près de quelque habitation? Au bout de quelques instans de silence, elle me répondit en tremblant et en balbutiant beaucoup, que j'étais bien loin du bourg et bien près de la Maison-Fort où elle allait, espèce de château dont je connaissais le propriétaire.

Je résolus de suivre la petite fille; en conséquence, je me rangeai au bord de la haie et laissai le haut du chemin à la troupe encornée qui défila lentement devant moi, et je suivis!

Nous arrivâmes à la Maison-Fort, mais avant de me présenter au château, j'entrai avec l'enfant dans la ferme, où l'attendait un souper composé de pommes de terre au beurre et au sel, et d'un brouet fait de pain noir détrempé au miel. Pendant qu'assis sur un bahut, autour

d'un large feu de javelles, je m'enquerais si les maîtres étaient au château, l'enfant vint me proposer de souper avec elle; et alors, à la lueur éclatante que jetait le sarment enflammé, je fus frappé des traits nobles et doux de la petite. Elle ressemblait beaucoup à sa mère; toutes deux avaient le nez aquilin, et ce type de tête busqué, commun aux chevaux normands et à une famille royale. Je me récriai d'admiration devant la beauté de ces deux paysannes. Je demandai à la mère le nom de sa fille. Elle s'appelle comme moi, répondit-elle: Henriette. Là-dessus, j'embrassai la petite Henriette, je remerciai la grande, et je sortis de la ferme pour aller au château!

Je traversai les fossés qui isolaient la Maison-Fort et avaient fait donner ce nom-là au château. Les fossés étaient à sec, garnis de gazon mêlé de pâquerettes, et je les traversai sur un pont tranquille qui avait probablement remplacé l'héroïque pont-levis. Je n'entendis pas le son du cor et ne vis pas l'ombre d'un nain, devant la porte bâtie de pierres de taille en relief sur une vieille façade de briques qui se terminait, à droite et à gauche, par quatre ailes en forme de tours et aussi moitié pierre, moitié briques, ce qui donnait pour date d'architecture la fin du XV^e siècle!

Je soulevai un marteau rouillé qui retomba sur un clou rouillé; car les marteaux servent peu aux portes des châteaux du Berri. Le jour les portes sont ouvertes, et la nuit elles ne s'ouvrent pas. Il n'était plus jour, mais il n'était pas encore nuit. La servante m'ouvrit la porte; je fus reçu avec une hospitalité cordiale; je soupai avec le châtelain, qui n'avait ni trophée pendu à ses murailles de chêne, comme disent les romans historiques, ni pâté de venaison, mais bien un bel et bon poulet, bourgeoisement rôti, et tendre à plaisir. A table, je racontai comme quoi je m'étais perdu dans les environs, et j'avais rencontré une petite *vachère* qui m'avait conduit à la Maison-Fort; puis je me mis à vanter la beauté de la petite! Je parlai de son nez bombé, de ses petites joues fraîches, de sa physionomie si douce et si noble à la fois, de la ressemblance qu'elle avait avec sa mère.

La mère et la fille portent le même nom, dit le châtelain, et leur grand'mère s'appelait comme elles, et leur bisaïeule aussi; la famille occupe la ferme de la Maison - Fort, depuis deux siècles.

Je demandai pourquoi toutes les filles de cette race de campagne s'appelaient Henriette. Qu'elles se fussent appelées Marie-Jeanne, Suzanne ou Louison! rien de mieux, mais Henriette!

Ce nom, citadin s'il en fut jamais, me semblait une anomalie dans une étable; et l'élégance du nom me paraissait encore moins étrange que sa tradition fidèle de mère en fille dans la maison.

Mon hôte ne répondit pas de suite à ma question.

Seulement, après le repas, il fut assez galant homme pour ne pas me tenir auprès du feu à causer des légendes et chroniques de son château, pas même à jouer une partie de piquet. Il comprit qu'un homme qui s'est égaré a besoin d'aller dormir dès qu'il a mangé; et le voilà qui me conduit dans une chambre à coucher.

Là, je vis des vieux meubles d'érable incrustés d'ébène, une table dont les supports étaient tournés en spirales comme les colonnes juives, et un lit antique à draperies d'or passé, qui était haut et large à tenir un roi.

Voilà votre lit, me dit mon hôte, Henri IV a couché là, et c'est pourquoi elles s'appellent toutes Henriette à la ferme.

Puis mon châtelain se mit à sourire et à examiner sur mon visage l'effet de ses paroles.

Moi, je ne voyais pas trop quel rapport il pouvait y avoir entre le lit de Henri IV, dans la chambre du château, et le nom des paysan-

nes de la ferme; j'avouai ingénument que je ne comprenais pas.

Alors, avec un sourire qui annonçait une histoire pour rire, le bon propriétaire me dit : Pendant les guerres civiles que la religion, ou plutôt la *liberté* religieuse (car mon propriétaire était électeur libéral) avait allumées en France, pendant que Henri IV conquérait sa couronne, vous savez Henri IV, ce roi franc buveur et vert galant, *qui fut de ses sujets le vainqueur et le père* (et l'électeur, abonné du *Constitutionnel*, appuya sur ce mot avec une intention toute spirituelle); pendant, dis-je, qu'il combattait pour ses droits, il se trouva forcé, à la suite d'une bataille, de venir se reposer à la Maison-Fort. Le maître du château le reçut sans façon, et le laissa monter seul dans cette chambre, précédé par une servante fraîche et vigoureuse. Le Béarnais comprit toute la politesse du châtelain d'alors; et je ne sais ce qui arriva dans la chambre, mais toujours est-il, que neuf mois après le départ du Bourbon, quand on ne songeait plus à rien, la grosse fille devint mère d'un petit enfant au nez busqué, et qu'on baptisa sous le nom d'Henriette, comme l'avait, disait-on, recommandé le père. Depuis ce temps, de génération en génération, ce nom s'est conservé dans la famille,

et voilà ce qui vous explique pourquoi votre guide avait ce nom et cette figure si remarquables.

Puis, l'électeur constitutionnel ajouta les réflexions philosophiques suivantes : Ce que c'est que le hasard ! si cette enfant avait été faite à Paris, elle se serait appelée la duchesse du Maine ou mademoiselle de Beaujolais ; à la Maison-Fort, elle s'appelle Henriette tout court et garde les vaches !

Là-dessus, il me souhaita une bonne nuit ; et moi, au lieu de dormir, je me mis à écrire cette histoire sur la table où Henri IV avait tracé le nom d'Henriette.



LITTÉRATURE.

Le marquis de Bernotriou,

SOIRÉES D'UN VIEUX MANOIR BRETON.

PAR M. PAUL BUESSARD,

2 vol. in-8. --- Allardin, éditeur.

Ceux en qui le mot *Vendée* provoque un intérêt de sympathie, d'horreur, ou même de simple curiosité, feront bien de fermer ce livre dès la première page : ce conseil leur épargnera sinon de l'ennui, du moins un cruel désappointement.

Ils chercheraient vainement, dans ces deux volumes, quelques-unes de ces belles et déplorables traditions dont le dévouement fanatique des paysans bretons et la courageuse persévérance des chefs de bandes ont hérissé le sol de la Vendée. Point de cultivateur ou de charretier quittant le soc ou le fouet pour l'épée de général, et couvrant de sang le sillon qu'il vient de tracer ou l'ornière qu'il a creusée ; point de ces brigands héroïques, rendant avec usure à

la chaumière républicaine les maux dont la vengeance populaire frappait les châteaux aristocratiques ; point d'excursions nocturnes , de fusillades derrière la haie , de contribution noire et d'attaques de diligences ; rien enfin de ce qui donne à la Vendée son relief dans l'histoire , de ce qui constitue son individualité , de ce qui rend le nom de Vendéen un titre de gloire pour les uns , un outrage sanglant pour les autres.

J'oserai pourtant affirmer que M. Paul Buesard , en intitulant son livre *Soirées d'un vieux manoir breton* , a spéculé sur les sentimens d'admiration ou de haine qu'excite dans toutes les âmes le souvenir de la double insurrection vendéenne. Sa Vendée n'est plus la Vendée : c'est une province de France , comme le Languedoc , l'Auvergne , comme tous les lieux où peuvent se trouver des marquis entêtés , des vieilles femmes bavardes , des dames romanesques , des conteurs fades et prétentieux.

Au lieu d'aperçus historiques , de détails anecdotiques , d'études de mœurs , de peintures de caractères , vous trouvez dans *le Marquis de Kernotriou* une théorie fort neuve sur l'amour , un panégyrique curieux de la guitare , qui ne se plaît qu'entre les mains des amans , qui ont besoin d'un instrument qui se trouve partout

comme leur amour;—des discussions à perte de vue sur le genre de certains mots, où l'autorité de M^{me} de Staël est balancée avec celle de M. Amédée Pichot; — d'interminables considérations sur *Smarra*, de M. Nodier, *la Religieuse*, de Diderot, *Atar-Gull*, le *Corsaire rouge* et la *Contemporaine*, qui a recueilli, pour ainsi dire, quelques parcelles de l'existence de chacune de ces illustrations infortunées dont le nom fait encore vibrer toutes les cordes de notre âme, etc., etc.

Les *Soirées d'un vieux manoir breton* ne rachètent même pas le défaut de couleur locale et d'enluminure historique par les qualités aujourd'hui si vulgaires du style. M. Paul Buesard en est encore à savoir qu'on ne dit pas *régayer pour faire renaître la gaité*, le moins pour en aucune manière, etc., etc.

On trouve à chaque page, dans *le Marquis de Kernotriou*, des locutions comme celles-ci : *j'ai fait sensation à cette femme*;—*j'ai fait une contredanse*; — *je resterai contempler votre visage*, etc., et des tournures de phrases dans ce goût : « Il viendra me voir, à moins que ses affaires n'entraient l'amitié qui le porte vers moi... La satisfaction épanouit sur tous les visages, et toutes les oreilles se penchèrent du côté de l'interlocuteur... L'heure est sur l'hor-

loge des destinées, rien ne pourra l'empêcher de sonner, etc., etc. »

Ancun éloge, nous le disons à regret, ne viendrait tempérer la juste rigueur de notre critique, si l'éditeur n'avait habillé la médiocrité de M. Paul Buessard avec un goût et une élégance que le talent lui-même ne rencontre pas toujours. C'est un bonheur pour M. Paul Buessard, que son premier manuscrit soit tombé entre les mains de M. Allardin; mais c'est un malheur pour M. Allardin que sa main soit tombée sur le manuscrit de M. Paul Buessard.

Seize Ans,

PAR MENNECHET.

3 vol. in-8. — Ad. Guyot, éditeur.

La défaite a ses droits, et ce n'est point de nos jours qu'on dira : *malheur aux vaincus!* Secrétaire de la chambre, lecteur de Louis XVIII et de Charles X, M. Mennechet est resté dévoué à ses maîtres; ne pouvant plus leur consacrer ses services, il leur a dédié le culte de ses souvenirs. La reconnaissance est une vertu,

quel que soit l'homme à qui elle s'adresse, et ce n'est pas nous qui la blâmerons; mais, en lui accordant toute la part qu'elle mérite, nous ne négligerons pas celle de la critique; nous signalerons l'esprit de parti, l'aveuglement et les erreurs dans lesquels est tombé M. Mennechet. Le *Petit Poucet* n'a pas sans doute la prétention d'aborder les questions politiques; à d'autres cette tâche difficile; mais, puisque cet ouvrage contient deux parties bien distinctes, l'une littéraire, l'autre politique, il faut bien subir les conséquences de cette division.

A entendre M. Mennechet, l'âge d'or des anciens n'était rien auprès des seize ans de la restauration; il essaie de prouver mathématiquement qu'à aucune époque de l'histoire, le peuple ne fut plus heureux, la loi plus respectée, le commerce plus florissant. Les actes mêmes que les partisans de la dynastie déchue n'ont pas voulu prendre sur eux de justifier, M. Mennechet les préconise; il se fait le champion des moindres détails d'administration; on le croirait solidaire de toutes les mesures prises par les pouvoirs qui se sont succédés durant seize ans, tant il met de chaleur et d'énergie à les défendre.

Nous ne devons pas discuter ici les convictions de M. Mennechet; elles sont sincères, à

coup sûr ; mais, de bon compte, faut-il s'étonner que la branche aînée ne règne plus sur la France, quand on est témoin de la singulière aberration des hommes qui entouraient le trône ?

La portion anecdotique mérite une mention spéciale ; elle est vive, animée, pittoresque, pleine de faits et de détails curieux.

Le livre de M. Mennechet n'est point entièrement publié, un volume seul a paru. Nous nous proposons de revenir sur les suivans, et d'examiner avec soin l'ensemble de cet ouvrage, que recommandent également le sujet et la position de l'auteur.



THÉÂTRES.

Théâtre Français.

LE ROI S'AMUSE,

Drame historique en 5 actes, par M. Victor Hugo.

1^{re} représentation — 22 novembre.

PREMIER ARTICLE

Le public ne manque jamais à l'appel que lui adresse M. Victor Hugo. La première représentation d'*Hernani* transforma le Théâtre-Français en une arène de pugilat, où les yeux pochés, les chapeaux crevés, les côtes enfoncées vinrent témoigner de l'empressement général et de l'irritation des luttes littéraires. Aujourd'hui l'empressement seul est encore debout; quant à l'irritation, elle a fait place à une curiosité avide, mais calme et mesurée. L'école nouvelle a perdu ses fanatiques, depuis que la vieille école n'a plus de superstitieux. Le parterre se pose aujourd'hui pour juger et non pour disputer.

Le 22 novembre, toutes les places non ré-

servées étaient occupées dès quatre heures et demie. Pour charmer cette longue attente, les spectateurs impatiens ont tour à tour chanté la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, la *Carmaignole*, psalmodié Vêpres et la Messe; enfin, à sept heures et demie, le lever du rideau a fait cesser ce tapage, qui donnait à notre premier théâtre l'apparence d'un théâtre de province.

Voici le drame de M. Victor Hugo; nous le racontons acte par acte, n'ayant garde de toucher à la disposition des scènes; car cette disposition est tout dans *le Roi s'amuse*, et ce tout encore pourra paraître peu de chose.

François I^{er} sort du boudoir de M^{me} de Cossé. Il reçoit les hommages des courtisans et une verte mercuriale du comte de Saint-Vallier, qui lui reproche, en une fort belle tirade, d'avoir déshonoré sa fille, Diane de Poitiers. François ordonne l'arrestation du comte, qui le maudit, lui et son bouffon Triboulet, dont la langue de vipère vient de livrer sa douleur paternelle à la risée de la cour.

Les jeunes seigneurs ont découvert que Triboulet rend chaque soir des visites clandestines dans une maison bourgeoise où les voisins ont pu remarquer une fort belle fille. C'est sans doute sa maîtresse: il faut l'enlever. L'exécution du complot est remise à ce soir.

Quand vient la nuit, Triboulet est auprès de la jeune personne, 'c'est sa fille, sa fille qu'il aime d'un amour où bon nombre de spectateurs ont cru ne rien voir de paternel; il lui recommande bien de rester dans sa solitude et d'éviter tous les regards. Lorsqu'il sort, un homme se glisse dans la cour de la maison, c'est François I^{er}. Sous le nom d'un jeune écolier, il vient deviser d'amour avec Blanche qui l'écoute, sans trop se souvenir des conseils de son père; au roi succèdent les seigneurs, qui escaladent la fenêtre, enlèvent la demoiselle, pendant que Triboulet dont on a bandé les yeux, et qui croit prêter les mains à l'enlèvement de M^{me} de Cossa, tient au bas l'échelle. Le désespoir de Triboulet, lorsqu'il découvre l'affreux secret, a fort médiocrement ému le parterre, qui a trouvé cet étrange tableau ridicule et indigne de la majesté du drame.

Blanche est remise au roi par ses ravisseurs. François reconnaît en elle son amante de la veille, et profite, en monarque galant, de l'heureux hasard qui lui livre la jeune fille. Pendant le tête à tête, Triboulet presse, menace, supplie les courtisans: il leur redemande son enfant, et tous restent sourds à ses prières comme à ses injures. Cette scène est vive, passionnée, admirable. Il est fâcheux qu'elle ne soit autre

chose que la traduction, en langue poétique, du beau désespoir de la mère de Sméralda. Dès que M. Victor Hugo descendait au plagiat, il a fait preuve de goût en se pillant lui-même; mais il eût mieux valu ne piller personne.

Triboulet a soif de vengeance. Il fait marché avec un spadassin, qui entreprend le meurtre en ville ou chez lui (c'est son prospectus), au gré des amateurs. Pour vingt pièces d'or, dont dix payées d'avance, Spagalati tuera cet homme qui passe dans la rue sous l'habit d'un simple capitaine, et quand minuit sonnera, il livrera son cadavre à Triboulet.

Le capitaine (c'est François I^{er} qui court la ville déguisé) le capitaine est attiré par Maguelone, la sœur du spadassin, dans leur triste échoppe, où l'orage, et plus encore les charmes de Maguelone, le contraignent à passer la nuit, comme l'avait prévu Spagalati. Avant minuit, l'assassinat sera consommé.

Blanche, que Triboulet a conduite à la porte du repaire, pour lui montrer son royal amant dans les bras d'une prostituée, Blanche, qui soupçonne la vérité et tremble pour les jours de François, vient avant minuit, sous des habits d'homme, à la porte de Spagalati. Le roi dort, pendant que Maguelone coud le sac qui

doit lui servir de linceul ; elle intercède pour lui , Maguelone , et voudrait lui sauver la vie ; mais le spadassin , qui a des principes , tient à remplir loyalement les conditions d'un marché dont il a déjà reçu les arrhes. Il a promis un cadavre, il remettra un cadavre : ce sera celui du capitaine , à moins qu'un autre ne tombe entre ses mains avant minuit , pour prendre sa place. Blanche , qui entend de la porte cette conversation , se dévoue pour sauver les jours de son amant. Elle frappe , et pénètre dans le repaire. Cette scène , que plusieurs ont trouvée inconvenante , et le plus grand nombre ridicule , a provoqué de continuel murmures.

Au cinquième acte , minuit sonne , et Triboulet vient réclamer son cadavre. Il le traîne dans un sac jusqu'à la rivière. M. Victor Hugo a placé là un monologue qui commence par deux vers sublimes , et finit par cent vers niais , ampoulés , prétentieux , capables de compromettre le succès d'un chef-d'œuvre , et à plus forte raison de *le Roi s'amuse* , qui n'est pas même un drame médiocre.

Triboulet , avant de jeter son ennemi dans les flots , veut encore contempler son visage. Il le découvre , et , à la lueur d'un éclair , il reconnaît sa fille. L'acteur épuisé n'a pu rendre le cri de la douleur paternelle , et cette scène ,

que l'auteur aurait dû terminer immédiatement après la reconnaissance, s'est prolongée au milieu du bruit et des sifflets.

Ligier, qui a fort convenablement rempli le rôle difficile de Triboulet, a vainement tenté, pendant plus d'un quart d'heure, de jeter au parterre le nom de M. Victor Hugo. Un effroyable tumulte a constamment dominé sa voix.

Nous n'avons fait que raconter la pièce, en indiquant sommairement les situations ou les passages qui ont le plus vivement indisposé le public. Nous consacrerons bientôt un article critique à l'examen détaillé du drame. Nous montrerons le vide de son action, l'affectation de son intrigue, l'absurdité de ses effets. Nous indiquerons en même temps les grandes pensées, et les beautés de style dont fourmille cet ouvrage, qui, sous l'enveloppe d'un mauvais mélodrame, cache toutes les parties d'une magnifique épopée. Nous initierons enfin nos lecteurs au secret de cet échec qui est venu frapper, au milieu de sa gloire, un de nos plus grands noms littéraires.

M. Victor Hugo a trouvé, il faut le dire, dans les comédiens français, de fort peu dignes interprètes. Il serait difficile de jouer plus maussadement que ne l'a fait Périer, le rôle de

François I^{er}. M^{me} Anaïs-Aubert, à qui nous avons dû plus d'une fois adresser de justes éloges, n'a su prêter aucun charme au rôle étriqué de Blanche. En un mot, la Comédie-Française n'a fourni à M. Victor Hugo que de beaux costumes et d'admirables décors.



Théâtre du Palais-Royal.

LE DERNIER CHAPITRE,

Par MM. Mélesville, Dumanoir et Mallian.

1^{re} représentation. — 20 novembre.

Après une chute et un demi-succès, le Palais-Royal ne pouvait rester long-temps sans donner de pièce nouvelle; aussi le *Dernier Chapitre* a-t-il suivi de trois jours seulement l'auteur de *Waverley*. Cette fois, il s'agit d'un vaudeville franc, de bon aloi, presque *né malin*; c'est-à-dire qu'il n'y a ni côtelettes, ni porc-frais, ni grand homme, ni politique. Je me trompe pourtant, l'un des couplets finals contient une allusion à la duchesse de Berri, qui tombe là on ne sait ni comment ni pourquoi.

L'allusion a été sifflée. Les auteurs feront bien de la supprimer : il faut de l'esprit tout court au parterre, et non de l'esprit de parti.

M^{lle} Virginie et M. Anatole s'aiment avec toute l'ardeur dont une grisette et un clerc de notaire sont susceptibles. Ils brûlent d'être unis, mais ils sont aussi pauvres que clerc de notaire et grisette en France. Or, qu'est-ce qu'un ménage sans argent? Que faire avec la misère en perspective? La misère? Anatole sait un moyen admirable d'en sortir : le suicide; le suicide triomphe de tous les obstacles, il dompte l'avenir, déjoue les machinations du destin. La grisette et le clerc de notaire se cramponnent au suicide; ils s'y préparent comme aux délices d'une fête ou d'un bal. Le charbon est acheté : le charbon est l'arme de mort en usage chez les grisettes. La porte se ferme, le réchaud s'allume, et voici les amans cheminant vers l'autre monde, doucement, et chacun sur sa chaise. Durant le voyage, la grisette réfléchit et le clerc de notaire aussi : tous deux se repentent; n'était l'amour-propre, ils auraient déjà envoyé le suicide au diable. Le clerc de notaire, dans cette circonstance critique, a recours à la ruse; il fait à la grisette un aveu assez innocent, mais dont elle s'indigne; « Et c'est pour un infidèle que j'allais sa-

crier ma vie ! » s'écrie-t-elle ; sur ce, elle brise un carreau, adieu le suicide.

Viennent ensuite un souper, un oncle, une voisine, un rival et un mariage, dont je ne vous dirai rien, sinon qu'ils sont adaptés avec esprit au canevas, le tout semé d'observations pleines de gaieté, de mots heureux et de jolis couplets. Il y a long-temps qu'une pièce aussi remarquable n'avait été représentée sur les théâtres de vaudevilles, qui se sont habitués à repaître leurs spectateurs d'adultères, d'incestes, de larmes et de coups de poignard.



Théâtre de l'Ambigu-Comique.

LA PORTE DE BUSSY,

Drame historique en 5 actes et 7 tableaux, par
MM. d'Epagny et Wanderluch.

1^{re} représentation — 17 novembre.

Jamais la foule ne s'était portée avec autant d'avidité au théâtre de l'Ambigu ; jamais mosaïque de savans, d'artistes, de journalistes et de littérateurs, ne s'était donné la main ou heurtée autant de fois dans ses étroits corri-

dors. C'était un spectacle curieux que ces femmes, belles, élégantes, ces jeunes gens de luxe et de mode, puis quelques-uns de ces novateurs hardis, de ces brillans et nouveaux sectaires parmi lesquels on remarquait Duveyrier, Duveyrier l'apôtre, Duveyrier *le poète de Dieu*, et ces mille têtes d'hommes et de femmes du peuple, belles aussi, tout yeux et tout oreilles, au panorama du vieux Paris!

C'est que le coup d'œil est vraiment magique; on aperçoit au fond le Palais de Justice, demeure des rois, et la Seine qui baigne ses fondemens. Cependant, le plus beau point de vue est sans contredit celui du quatrième tableau, représentant l'extérieur du riche château de Beauté. C'est le plus magnifique décor que j'aie jamais vu.

Arrivons au drame. Une grande dame de la cour, la comtesse de Giac, autrefois maîtresse de Jean de Bourgogne, s'est éprise d'un *jeune gars* de Paris, Périnet Leclerc, fils d'un marchand de fer de la Cité. Périnet répond à ses désirs, et chaque soir il se rend au palais pour y passer la nuit avec sa maîtresse. Pourtant Périnet est fiancé à une charmante jeune fille, Odette de Champdivers, pleine de candeur et d'innocence, jeune fille qu'il aime et dont il est tendrement aimé! la comtesse en est instruite

et fait enlever Odette, qu'on amène au palais ; là se trouve la plus belle scène du drame , scène tout-à-fait neuve , scène déchirante , qui fait mal et plaisir à voir , et qu'ont parfaitement rendue M^{lle} Irma et M^{me} Gautier.

La comtesse , jalouse et folle de Périnet Lelerc , met en œuvre toutes les séductions , tous les pièges , et parvient à faire renoncer Odette à l'espoir d'épouser son amant ; celle-ci prendra le voile. — Adeline joyeuse veut faire de Périnet un seigneur , un homme puissant ; il refuse , il aime toujours Odette , cette Odette que la comtesse lui dit être infidèle , lui montre séduite par le roi qui vient de lui faire remettre un rosaire de dix mille marcs. Alors la scène change : Périnet s'emporte en imprécations , en projets de vengeance ; il revient vers la comtesse , il sera son époux , mais il faut qu'il se venge. Pour cela , comme fils du quartenier de la porte de Bussy , il en remet les clés à Capeluche , le bourreau de Paris , qui la livre aux Bourguignons.

Paris est brûlé et livré au pillage ; le vieux Périnet est frappé à mort et maudit son fils , qui s'avoue coupable ; une lettre et un cadeau de Jean de Bourgogne lui sont remis par le baron de Morvilliers , agent du duc , avec ordre de les porter à la comtesse de Giac. Cette

lettre renferme la preuve de l'amour qui les unit autrefois, et celle de l'innocence d'Odette. Le malheureux gémit alors d'avoir livré Paris aux horreurs de l'invasion, pour plaire à la prostituée d'un duc de Bourgogne. Il faut que la comtesse meure; mais un coup d'arquebuse, dirigé par Capeluche, renverse raide mort Périnet Leclerc.

Voilà à peu près l'analyse de ce drame remarquable.

Les deux premiers actes sont un peu froids; ils ont besoin de larges coupures, ce qu'assurément ne manquera pas de faire M. d'Épagny, homme d'un talent et d'un tact si vrais; le cinquième doit aussi passer sous le scalpel du maître.

Il y a des éloges à donner aux artistes, beaucoup surtout à mesdames Irma et Gautier. Constant (Morvilliers) est un comédien charmant; Francisque est vraiment fou dans le rôle difficile de Charles VI. Albert est un jeune homme qu'on ne doit pas flatter, car la critique seule pourra un jour en faire un comédien.

En somme, si vous voulez passer une soirée charmante, si vous voulez rire et éprouver des émotions fortes, allez voir la *Porte de Bussy*.

Théâtre de la Gaîté.

LA DAME DU LOUVRE,

Mélodrame en 4 actes, par M. Laqueyrie.

1^{re} représentation. — 17 novembre.

La chronique, si long-temps délaissée, est aujourd'hui de mode au théâtre. C'est un flux de moyen âge, une giboulée de vieux Paris. Chaque directeur veut avoir au moins ses huit tableaux empruntés à Ducange ou Mézeray ; chaque affiche exhibe un millésime ; et si cette épidémie dure encore quelques semaines ; les bulletins de spectacles ressembleront bientôt à une table de logarithmes.

Le théâtre de la Gaîté n'a pas été le mieux partagé, dans cette pluie de manne dramatique ; *la Dame du Louvre* est, sous tous les rapports, de beaucoup inférieure à *Périnet Leclerc* et à *la Porte de Bussy*.

Comme nous ne supposons pas au drame de M. Laqueyrie une longue existence, nous nous dispenserons d'en donner l'analyse. La magnificence de la mise en scène, la beauté des costumes et décors, le jeu pathétique de mesda-

mes Verneuil et Sauvage, sont pour la plus large part dans le demi-succès que *la Dame du Louvre* a obtenu.

Théâtre du Panthéon.

LE COUSIN CHARLES. — AOUST 1572. ---
ROBERTIN, CHEF DE BRIGANDS.

1^{res} représ. --- 20 novembre.

Nous avons plus d'une fois loué M. Éric-Bernard de son activité vraiment prodigieuse; nous serions presque tentés de l'en blâmer aujourd'hui: on se lasse souvent des meilleures choses, à plus forte raison des premières représentations qui sont souvent des choses fort médiocres.

Ceci soit dit sans préjudicier, en quoi que ce soit, à *aoust 1752*, drame qui ne manque ni de chaleur ni d'intérêt. M. Lesguillon, auteur de *Méphistophélès*, comme il s'intitule lui-même, à mêlé, dans cette ébauche, les sanglans tableaux des massacres protestans à de suaves peintures d'amour. Le tout est mal fondu, mal nuancé; les rôles de Charles IX et de Catherine de Médicis sont faiblement dessinés; mais

quelques personnages secondaires assez bien compris et plusieurs scènes fort pathétiques, ont obtenu grâce pour ces défauts. La versification est d'ailleurs assez remarquable. C'est un succès de plus pour M. Lesguillon.

Robertin est une pièce fort mauvaise, à qui l'on a bien fait de ne pas laisser affronter sans escorte l'épreuve de la scène.

Quant au *consin Charles*, c'est tout simplement une vicellerie dont on a rafraîchi l'enluminure. Le public du Panthéon l'a reçu sans trop de difficultés.

De grâce, M. Éric-Bernard, par pitié pour nous, sinon pour vos acteurs, ne donnez plus trois premières représentations le même jour.



ALBUM.



La Bibliothèque populaire, ouvrage consacré à l'instruction du peuple, et rédigé par tout ce que la France compte de sommités scientifiques et littéraires, a choisi pour sujet de l'un de ses volumes *la Chronologie des évènements les plus remarquables de l'histoire*. Ce travail, indispensable à quiconque a besoin d'un fil pour le guider dans le dédale de l'histoire, est dû aux recherches de M. E. Duchâtelet, élève de l'École des Chartres, auquel des compositions analogues ont assigné déjà une place distinguée parmi nos jeunes savans. Ce traité qu'il vient de publier, est le résumé analytique le plus complet et le plus consciencieux qu'on ait fait jusqu'ici; les considérations philosophiques qui suivent et précèdent les chiffres, prouvent que l'auteur a envisagé son sujet d'un point de vue plus élevé que celui d'une statistique froide et aride. Nous avons trop de confiance dans l'avenir de M. Duchâtelet, pour ne pas souhaiter qu'il consacre désormais à une œuvre plus étendue et plus spéciale l'expérience de ses longues études. La réputation et le succès ne lui feront point défaut.

— Par une ordonnance royale, M. Étienne Quatremère, membre de l'Institut, professeur de la chaire des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, au Collège royal de France, a été nommé professeur de la chaire de langue persane à l'École spéciale des langues orientales vivantes, en remplacement de M. de Chézy, décédé.

— Le roi d'Angleterre a fait une pension de 200 guinées à la jeune fille de Walter-Scott.

— Le conservatoire de musique vient de rendre un juste hommage au talent de M^{me} Damoreau, en conférant à cette cantatrice, le titre de professeur de chant. Cette faveur inusitée a été annoncée à M^{me} Damoreau par une lettre très flatteuse de M. de Choiseul.

— Un étudiant en droit de Toulouse, M. Eugène Brun, vient de publier, sous le titre bizarre de *Démoniades politiques*, un recueil de poésies. Les fragmens que nous avons lus révèlent en ce jeune homme du talent et de l'avenir.

— *Robert-le-Diable* vient d'être représenté sur le grand théâtre de Toulouse; nous n'avons pas besoin de dire que le succès n'a pas été douteux. MM. Rey et Lafeuillade, et M^{me} Pouilley ont mérité d'unanimes applaudissemens.

— *Madame Grégoire* n'a pas obtenu, au théâtre du Parc, à Bruxelles, le succès productif qu'a valu à ce vaudeville le concours de M^{me} Dussert-Doche et de MM. Arnal et Lafont.

— Bernard-Léon, qui est toujours à Bruxelles, a fait beaucoup rire dans le rôle de Jovial en prison.

— Dimanche dernier, des désordres se sont manifestés au théâtre de Caen, à l'occasion de *la Marseillaise* et de *la Parisienne* que l'on voulut faire chanter dans un entr'acte. Le directeur s'y refusa, en disant que cela lui était défendu. Il n'obtint pour toute réponse que des huées, des sifflets. Un adjoint voulut interposer son autorité, qui fut méconnue. La menace de faire évacuer la salle porta le trouble à son comble. Les lampes furent brisées avec les banquettes, les portes renversées. La salle fut bientôt déserte, et il y a lieu de craindre que le théâtre ne reste fermé indéfiniment.

— Le manque d'espace nous a empêchés de rendre compte de *la Fille de l'Espion*, mélodrame en trois actes, par M. Prosper, représenté sur le théâtre des Folies dramatiques.

Cette pièce, assez bien jouée, a complètement réussi.

— Le théâtre de M^{me} Saqui, dont l'activité

ne se ralentit point, vient de donner la première représentation du *Mariage et la Mort*, drame en trois actes, de M. Dubois, musique de M. Francis. Cette pièce, convenablement jouée, a complètement réussi.



MODES.

On porte beaucoup de guimpes en mousseline ou en tulle, avec colonnade tout autour, le haut garni d'une petite dentelle.

Les manteaux écossais semblent toujours obtenir la préférence. Leurs étoffes varient entre le mérinos, le cachemire, le gros de Naples et le satin. Ces derniers, d'une couleur délicate, telle que le blanc, le lilas et le bleu, ont le collet brodé d'une large guirlande de fleurs nuancées. Quelques-uns ont le petit collet du haut en cygne; mais les plus élégans, et ceux que paraissent affectionner les dames du plus haut ton, sont les damasquinés, qui, quoique ouatés, présentent deux faces également riches en dessins de fantaisie, et se portent des deux côtés. Ceux à larges raies, marrons et bleus ou bariolés à dessins perses, pittoresques, font aussi le plus grand effet. Nous en avons vu dans tous les genres aux dernières représentations de l'Académie royale de musique et du Théâtre royal Italien. Pendant la représentation, les dames en toilette laissaient sur leurs épaules de longs boas. Ils reprennent, à ce qu'il paraît, faveur. Deux couleurs seulement

frappaient les regards, la blanche et la noire. A la dernière représentation de la *Straniera*, un élégant avait un manteau de velours noir avec agrafes en bronze. Ce vêtement est difficile à porter convenablement; par conséquent nous doutons qu'il réussisse.

Pour ce qui concerne la forme des robes et les coiffures des dames, elles ont peu changé jusqu'à ce jour. Cependant nos habiles couturières nous annoncent des changemens pour les prochaines réunions d'hiver. En attendant, les robes damasquinées, cachemire et soie, à riches dessins, jouissent toujours de la vogue, de même que le chali imprimé. Cette dernière étoffe, fond blanc, à bouquets semés, pare très bien.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

LITTÉRATURE.

Résignée,

PAR GUSTAVE DROUINEAU.

2 vol. in-8 avec vignettes. — Gosselin, éditeur.

Par la littérature qui court, les idées sont rares. Et encore, celles qui par-ci par-là pointillent, sont-elles les plus fantasques, les plus drôles, les plus inimaginables, habillées de la plus grotesque façon du monde. On va, on va, et, quand on a broché ses quatre cents pages : « Bien, se dit-on, reposons-nous ! » Ainsi fit

Dien, quand il eut créé le monde. Le monde est beau !...

Les livres, qui nous pleuvent, ne le sont guère..... Oh ! il est de magnifiques sujets pourtant ! La vraie plaie de l'époque, qui donc y portera la main ? qui donc lèvera le voile et montrera nue, aux regards du monde, l'immense blessure dont saigne partout l'humanité ? Le malaise qui nous tourmente, pauvres peuples que nous sommes ; la lutte de nous à quelques hommes ; cette guerre, dès long temps commencée et qui ne s'achève point, hélas ! toute cette grande crise ne vous fouette donc pas le sang, ô vous qui écrivez !

Or, chacun écrit, notez cela : qui n'a pas fait aujourd'hui son petit volume in-8° ?

Cette fécondité est vraiment fort affligeante ! Surgisse de la foule une production, où saillit une idée quelconque : on n'y croit pas.

Il y en a, cependant : voir, pour exemple, la *Résignée* de M. Drouineau.

Dans un ouvrage précédent, le *Manuscrit vert*, M. Drouineau avait jeté en opposition le matérialisme et le spiritualisme. Poursuivant sa tâche en véritable apôtre, il nous enseigne, dans *Résignée*, que le matérialisme entraîne toujours des conséquences déplorables. Vrai ou faux, bon ou mauvais, voilà un but. Quelle

marche suit l'auteur pour l'atteindre, de quels élémens il s'entoure, quelle est sa mise en œuvre, nous l'allons examiner brièvement.

Lord Donald, élevé à l'école de Byron, est, comme Byron, sceptique, railleur, méprisant. Comme lui, il mord partout et à belles dents; se moque de tout; fait fi de tout, et particulièrement des affections profondes. Ah! Donald, Donald! se jouer avec son cœur, est chose dangereuse; et vous serez puni, méchant, par où vous aurez péché. Et justement, comme il rit de plus belle, de plus belle distille ses plaisanteries contre l'union de deux âmes identifiées en une seule âme, contre la sanctification de cette union par l'église.... voici se rencontrer sur ses pas une jeune fille: oh! une jeune fille blanche, toute gracieuse, toute délicate créature, souriant comme les anges, aimant Dieu, un de ces présens que le ciel fait quelquefois à la terre! C'est Résignée.... et c'est moi, s'il vous plaît, qui vous la rends ainsi: car la voyant, l'auteur a perdu la voix, tant il l'a vue belle! Lord Donald, lui aussi, est beau, beau quoique venu ici-bas tout naturellement. D'abord ils se regardent l'un l'autre, puis prennent plaisir à se regarder, puis se rapprochent, puis causent, puis prennent plaisir à s'entendre causer... si bien qu'à la fin ils

s'aiment, et, après mille épreuves de part et d'autre subies, s'épousent devant les hommes et à la face de Dieu.

Tel est le fond du livre.

L'auteur a-t-il prouvé que les conséquences du matérialisme étaient déplorables? je ne le pense pas. D'abord, Donald, avant son épuration, n'était point matérialiste; il était matériel. Ensuite, eût-il été matérialiste, que son mariage à l'église ne le constituerait point en état de spiritualisme, l'acte religieux n'étant à l'ordinaire que d'étiquette ou de complaisance. Quant à Résignée, si elle trouve de fortifiantes consolations aux malheurs qui lui tombent coup sur coup, j'imagine qu'elles les eût trouvées de même, ne crût-elle pas en Dieu; j'imagine qu'elle eût pu répandre autant de bonheur sur ceux qui l'entourent. Je ne suis point sceptique, certes; bien plus, je n'estime guère ceux qui font profession de l'être et en tirent vanité. Ce sont communément de pauvres hommes, ennuyés, ennuyeux, ne servant pas le pays ou le servant mal, inutiles à leur prochain, inutiles au monde. Aussi ai-je croyance en quelque chose, ai-je un culte, des affections, et bien vives, et qui soulèvent mon sein, font battre mon cœur, me rendent tout heureux. Et l'être, que j'adore en silence aujourd'hui,

que demain j'adorerai sous le soleil avec mille millions d'hommes qui l'adoreront comme moi; cet être est grand et bien réel, surtout! En vérité, je ne comprends pas cette fureur de religiosité, qui tenaille tant de gens, et dont à leur tour ils nous étreignent sans pitié.

A part les opinions philosophiques de M. Drouineau, je sympathise de cœur avec lui; et vous tous, lecteurs, ferez comme moi.

L'analyse de *Résignée* telle que je vous l'ai donnée, est toute de glace, sans couleur, desséchante. Je vous ai entretenus de l'idée-mère et non des détails. Ces détails, cependant, sont la plus belle portion du livre : légers et fluides tantôt comme l'onde qui fuit par les prés, tantôt forts et terribles comme un torrent qui se jette de bien haut. Des caractères habilement diversifiés, de bonnes et mauvaises passions sagement mises en jeu, des faits artistement groupés, de l'observation, du drame : voilà de quoi piquer vivement la curiosité? D'autres qualités plus rares, comme de la bonne foi, une conviction profonde, une grande générosité de sentimens, une extrême pureté de cœur qui se révèle à chaque page et vous monte comme un doux parfum : voilà encore autant d'attraits.

Je reprocherai seulement à l'auteur des lon-

guteurs en quelques endroits, en d'autres je ne sais quel décousu, quelles incohérences qui frappent d'abord.

Quant au style, il est toujours bien soigné, bien arrangé, bien adorné, mais flasque un peu. Il est doux, limpide, mais pas assez souvent éloquent, et nulle part original....

Thérèse.

PAR CLAUDON

1 vol. in-8. --- Allardin, éditeur.

Il se fabrique aujourd'hui tant et tant de mauvais romans, avec des titres et des pseudonymes si baroques, avec des idées si vulgairement rebattues, avec un style si anti français et si barbare, que la critique est heureuse de trouver, de temps à autre, au milieu de ce déluge, une œuvre qui excite l'intérêt et supporte la lecture. *Thérèse* est de ce nombre; et M. Claudon, qui, du reste, a chaussés ses éperons en littérature, mérite de n'être pas confondu avec les marchands de phrases qui infestent de leurs élucubrations le Palais-Royal et les quais. Nous sommes, en fait de livres, à la période du Bas-

Empire ; les Goths, Visigoths, Ostrogoths, Velches, Pictes, Vandales et Gépides consomment quotidiennement leurs invasions. Prenons patience ; le temps et le goût en feront justice, et les œuvres d'art deviendront tôt ou tard une *vérité*. En attendant, caissons de *Thérèse*.

Le plan du livre n'est pas bien net, la pensée morale ne se dessine pas d'une façon assez tranchée au milieu des évènements qui servent à la développer et qui devraient la faire ressortir. Et puis, alors qu'il peignait des mœurs contemporaines, M. Claudon eût dû peut-être se jeter dans l'actualité plus franchement qu'il ne l'a fait, et ne pas exhumer des caractères qui sont déjà loin de nous, et que bien des auteurs ont exploités avant lui. Mais, à côté de cette remarque, d'autres remarques trouvent aussi leur place : c'est qu'il y a, dans l'ensemble du livre, une vérité d'observations et de détails qui révèle de longues études et une mûre expérience. A différens endroits, l'attrait du sujet et la force de la pensée vous saisissent et vous entraînent avec une puissance irrésistible. Vous ne lisez pas, vous marchez, vous agissez, vous êtes spectateur, acteur et lecteur tout à la fois. A dire vrai, cet intérêt qui s'attache au fond a trop poussé M. Claudon à négliger la forme. Son style est diffus et embarrassé ; quand

l'expression propre lui manque, il a recours à une périphrase; et son idée primitive, délayée dans un flux de mots, perd ainsi une partie de son énergie ou de son originalité; nous ne saurions donc trop l'engager à revoir et à polir sa phraséologie. Ce ne sont ni la matière, ni l'instrument qui font défaut à M. Claudon, c'est la manière de s'en servir et d'en tirer bon parti. Or, avec du travail et de l'habitude, il triomphera facilement des incorrections et des longueurs. Nous l'attendons à son prochain roman.

La Prisonnière de Glaye.

PAR M. THÉODORE ANNE,

1 vol. in-18, avec vignettes. --- Charpentier, édit.

Voici le premier ouvrage qu'a fait éclore la captivité de M^{me} la duchesse de Berri. On peut hardiment prédire que ce ne sera pas le dernier. C'est une des plaies de notre littérature que cette industrie marchande qui se précipite en vampire sur un événement à peine accompli, le dissèque encore palpitant, l'entoure d'incidents créés à plaisir, et trompe le public aléché par une fausse étiquette. Pour les littéra-

teurs à tant la feuille, il ne s'agit pas de bien faire, mais de faire. Quelques-uns même vont au devant des événemens graves, et les exploitent, alors même qu'on peut seulement les prévoir. Paris est plein de petits abbés Vertot qui préparent d'avance leur siège et le servent, *quand même*, aux dupes dont le chiffre semble s'accroître en raison directe du nombre de ces mystifications.

Nous n'avons pas besoin de dire que ces réflexions ne s'appliquent nullement au livre dont nous parlons, bien que la rapidité vraiment incroyable de son exécution puisse faire naître chez beaucoup de lecteurs des soupçons de ce genre. L'auteur, M. Théodore Anne, n'est point de ceux qui prostituent leur nom à ces petites spéculations littéraires. *La Prisonnière de Blaye* est un de ces ouvrages consciencieux où l'intérêt dramatique vit bien parfois aux dépens de l'exactitude et de la vérité, mais dont les faits principaux sont contés, dans leurs moindres détails, avec un style vif, animé, et en même temps correct et pur. M. Théodore Anne prend la duchesse de Berri dès son berceau napolitain, traverse avec elle cette vie marquée de si cruels contrastes, et ne la quitte que sur la forteresse de Blaye.

L'exécution matérielle de l'ouvrage est fort

remarquable. Ce petit in-18, imprimé avec soin sur beau papier satiné, est accompagné de deux jolies vignettes dessinées par T. Johannot, et gravées par Porret. Nous les donnerons dans notre prochain numéro.



THÉÂTRES.

Théâtre Français.

LE ROI S'AMUSE,

1^{re} représentation—22 novembre.

2^e ARTICLE.

Depuis notre premier article, un acte de brutale censure, une monstrueuse illégalité est venue frapper, avant sa seconde représentation, le drame de M. Hugo. Un ordre de M. le ministre des beaux-arts, qui cependant avait autorisé lui-même, avec connaissance de cause, les répétitions de *Triboulet*, a fait disparaître de l'affiche ce titre qui ne s'y était pas encore montré sous la sauvegarde d'un nom d'auteur. On a cru trouver le motif de cette suspension, aussi brusque qu'arbitraire, dans quelques allusions détournées, créées par le public, et qui, certes, étaient bien loin de la pensée du poète. Le prétexte est une prétendue offense aux bonnes mœurs, une atteinte à la morale publique qu'on s'est efforcé d'apercevoir dans le quatrième acte de le *Roi s'amuse*. Un outrage

aux bonnes mœurs dans une peinture vive et hardie que plusieurs ont pu trouver inconvenante, mais que nul n'a taxée d'exagération ou d'inexactitude ! il faut avoir des yeux de lynx ou de police pour voir si haut, quand on regarde de si bas.

Si, laissant de côté le droit que s'arrogé le pouvoir, et à l'examen duquel nous consacrerons un article, nous considérons seulement le fait, dans son odieuse et tyrannique nudité, ne semble-t-il pas que nos censeurs modernes veuillent rappeler, en l'an de grâce 1852 et en plein soleil de juillet (sauf le brouillard), l'étrange et ridicule accusation intentée à Paul-Louis Courier, sous le même chef et pour le même objet. L'illustre vigneron avait dit, lui, que la cour est une école de prostitution et d'adultère. On trouva, ce qui n'est pas rare, un procureur général pour l'accuser d'offense à la morale publique, et, ce qui est moins commun, des jurés pour le condamner. Aujourd'hui, M. Victor Hugo, pour avoir mis en action, même en la reculant de plusieurs siècles, l'assertion de Paul-Louis Courier, voit arrêter, dans les cartons d'un théâtre, une propriété sacrée, le fruit d'un long et pénible travail. La différence des moyens de répression est sans doute un hommage indirect rendu par le pou-

voir au jury de 1852 dont il n'ose pas affronter le verdict; mais elle est toute au désavantage de l'art et de l'auteur.

N'est-ce pas aussi une insulte bien grave au public, premier, pour ne pas dire seul juge de la moralité d'une pièce et de son plus ou moins de convenance? Laissez-le faire: il saura bien réprimer les écarts imprudens et faire respecter ce qui est vraiment respectable. S'il mérite un reproche, c'est plutôt le reproche de pruderie que celui d'insouciance et de longanimité.

Mais, de bonne foi, lorsque l'autorité vient ainsi s'interposer, sans droit et sans raison, entre le juge qui siège au parterre et l'auteur qui se démène vers la rampe, reste-t-il autre chose à faire au public que de crier à l'arbitraire, et de protester hautement contre cette indigne usurpation? Telle est cependant notre position, à nous critiques, seuls compétens pour décider cette question de criminalité littéraire qui n'est du ressort ni du ministère ni de la police. Notre improbation comme celle du public, dont nous sommes les organes, n'a certes pas manqué à l'œuvre de M. Victor Hugo dont nous avons signalé toutes les inconvenances en même temps que toutes les erreurs. Mais pouvons-nous remplir dignement et librement

notre mission, lorsque nous rencontrons dans nos rangs des auxiliaires de la trempe de M. d'Argout, et que notre plume vengeresse peut se choquer avec l'épée morale d'un sergent de ville ?

Aussi la partie de notre tâche que nous avons remise à cette livraison, sera-t-elle nécessairement incomplète et mutilée. Nous énumérerons bien les fautes que M. Victor Hugo a commises contre l'art et le bon goût littéraire ; mais nous devons nous abstenir, dès qu'il s'agira de moralité et de décence scénique, ne voulant pas nous constituer les assesseurs de MM. d'Argout, Gisquet et consorts.

On a beaucoup dit que M. Hugo manque d'invention et que son imagination, qui s'est révélée si brillante dans ses admirables romans, s'est épuisée en un seul jet, et désormais a perdu toutes ses facultés productrices. Remarquez, dit-on, que la même idée matérielle, le même type infirme et contrefait se reproduit invariablement dans chacune de ses œuvres. Partout c'est le contraste de la laideur et de la difformité avec la beauté et les grâces ; de la joie et de la santé avec la maladie et la souffrance. L'être malheureux, tel que l'a conçu M. Victor Hugo, c'est à dire l'être bossu, rachitique, malade, l'être séparé de la société

par une plaie corporelle, s'est continué depuis Han d'Islande jusqu'à Triboulet, par une perpétuelle métempsychose. Si parfois M. Victor Hugo s'élève jusqu'à la pensée intime, jusqu'à la douleur morale, il se cramponne au premier sentiment auquel il demande des inspirations; il s'y concentre entièrement, et, dédaigneux d'outrepasser cette limite, il se replie aussitôt sur son domaine physique. C'est ainsi que l'amour paternel ou maternel est la seule passion que M. Hugo ait su ou voulu exploiter. Cet amour est l'âme de tous ses ouvrages, l'ombre à l'aide de laquelle il fait ressortir les couleurs vives et matérielles dont il charge toujours son premier plan. Encore la dernière épreuve de *Triboulet* a-t-elle démontré que cet amour n'a pour lui qu'une langue, soit qu'il sorte de la bouche d'une mère qui dispute son enfant au bourreau, soit qu'il passe sur les lèvres d'un père qui redemande une fille à son surborneur. L'amour, passion secondaire dans les livres comme dans les drames de M. Victor Hugo, n'est pour lui qu'un cadre à vers brillans, à grandes et belles pensées, un canevas à broderies élégantes.

La même stérilité d'imagination, ajoutent ses adversaires, se révèle dans le choix et la distribution de ses acteurs. Le personnel de ses dra-

mes, écrits ou parlés, se transmet d'une œuvre à l'autre, sans qu'il y ait autre chose de changé que les costumes et les noms. On dirait le vieux théâtre de la foire, où Colombine, Arlequin, Cassandre et Pierrot étaient les personnages obligés des mille et une parades qui se succédaient sur les tréteaux d'Audinot.

Ainsi parlent les détracteurs de M. Hugo. Nous sommes loin d'admettre, pour notre part, une assertion aussi tranchante vis à vis l'homme à qui nous devons *Notre-Dame de Paris*, avec son action si passionnée, si dramatique, et ses acteurs dont chacun est une admirable création : mais il faut convenir que le *Roi s'amuse* est venu bien malheureusement donner, sinon gain de cause, du moins une grande apparence de raison aux adversaires de M. Victor Hugo. Il n'est point en effet de situation, point de personnage du nouveau drame qui n'ait son calque à peu près exact dans un ouvrage précédent. Le roi François I^{er} s'amuse comme le roi Louis XIII s'ennuie dans *Marion Delorme* : Blanche aime François I^{er} comme la Sméralda aime Phœbus ; Triboulet souffre comme souffre Quasimodo ; il adore sa fille comme la recluse adore la sienne ; le comte de Saint-Vallier menace et supplie comme supplie et menace le sieur de Nangis. La tirade de Tribou-

let est le pendant du monologue du *Trou aux rats*; le monologue de Triboulet est la contrepartie du monologue de Charles-Quint; le discours de Saint-Vallier est la paraphrase du discours de Nangis.... Je n'en finirais plus, si je voulais relever tous les plagiats qu'on remarque dans le *Roi s'amuse* et qui en font moins une œuvre nouvelle qu'un résumé des œuvres complètes de M. Victor Hugo.

Un reproche non moins grave qu'on adresse à l'auteur d'*Hernani*, c'est de trop subordonner son drame à son *moi*, de substituer trop souvent son individualité à l'action qu'il a créée, et de laisser percer le poète là où le personnage seul doit paraître et agir. Dans un livre, l'auteur est toujours en scène; dans le drame, il s'efface et s'abdique. M. Victor Hugo ne veut pas se pénétrer de cette différence; il remplit lui à seul tous ses drames; il déclame au Théâtre Français, à la Porte-Saint-Martin, comme dans les *Orientales* et les *Feuilles d'automne*. Il ne se fait pas Triboulet, Hernani, Charles-Quint, François I^{er}, pour parler le langage de François I^{er}, Charles-Quint, Hernani, Triboulet : ce sont Hernani, François I^{er}, Triboulet et Charles-Quint qui se font Victor Hugo pour parler le langage de M. Victor Hugo. — De là ce luxe de monologues et de

tirades qui, pour être de véritables chefs-d'œuvre, n'en sont pas moins des hors-d'œuvre dans ses pièces.

Nous ne parlerons point de ce goût prononcé pour le trivial, l'horrible et l'ignoble qu'on reproche généralement à l'auteur de *Triboulet*. Nous faisons bon marché de ce genre de critiques, disposés que nous sommes à accepter toutes les natures, pourvu qu'elles soient vraies et fidèlement reproduites. Qu'on exploite le laid ou le beau, peu nous importe; ceci n'est qu'une affaire de goût particulier, de caprice individuel. Tel va s'attendrir au théâtre, tel veut y frémir. Ce que nous exigeons du drame, c'est qu'il ne nous impose ni le beau, ni le laid idéal. — Nous n'avons à faire, à cet égard, aucun reproche bien sérieux à M. Victor Hugo. Nous craindrions, d'ailleurs, en traitant ce sujet, de toucher aux questions de convenance et de moralité que le pouvoir s'est réservées et que nous lui réservons bien volontiers.

Mais il est une critique que nous osons, nous humbles, adresser à l'auteur du *Roi s'amuse*. On peut être un grand poète comme lui, sans avoir le génie dramatique de M. Alexandre Dumas, qui n'est pas un grand poète. L'auteur d'*Hernani* nous a paru jusqu'à présent se trouver dans ce cas. Son tact est peu sûr et son

goût peu délié dans le choix des effets de scène. Ceux qu'il recherche et qu'il paraît affectionner, sont ou seulement bizarres, (toujours pour ne pas parler des convenances) comme celui du quatrième acte où Blanche écoute la conversation du tripot — ou triviaux comme celui de la scène où François I^{er} glisse de l'or dans la main de la duègne qui le sert auprès de Blanche — ou burlesques comme celui du deuxième acte où Triboulet tient l'échelle aux ravisseurs de sa fille, etc. On remarque à peine, dans le *Roi s'amuse*, une situation vraiment dramatique, si ce n'est celle de la fin du troisième acte, lorsque le comte de Saint-Vallier passe devant Triboulet qui vient de recueillir les fruits de sa malédiction. Encore cette situation, qu'il faut savoir gré à M. Victor Hugo de n'avoir point épuisée, est-elle achetée aux dépens de la vraisemblance.

C'est aussi un défaut de M. Victor Hugo, d'épuiser les pensées, même les moins fécondes. Rencontre-t-il une idée, ce qui n'est pas rare, il l'expose d'abord avec une netteté et une vigueur admirables; puis il la tourmente, la retourne, la pétrit, la délaye en cent façons; elle roule d'un distique à l'autre jusqu'à ce qu'elle soit complètement usée. Cette manie fait éclore un déluge de vers alambiqués et vi-

des qui peuvent vous étourdir et se faire applaudir à la première représentation, mais qui vous impatientent et qu'on siffle dès la seconde.

Arrivons au style. C'est le triomphe du chantre des *Orientales*, triomphe incontestable et même incontesté.

Là seulement, M. Victor Hugo n'est pas déchu de sa haute renommée. Il emporte intact le renom du poète.... Que dis-je ! *Triboulet* ajoute un nouveau fleuron à sa couronne poétique, et ce fleuron n'est pas le moins brillant. Il y a telles pages, dans le *Roi s'amuse*, qui ne craindraient pas la comparaison avec les plus belles pages des *Feuilles d'automne*. Puisque le *veto* de M. d'Argont livre tout entière à l'éditeur la mission de publicité dont le Théâtre-Français s'était chargée, nous emprunterons à la belle édition que prépare M. Renduel, plusieurs citations qui justifieront nos éloges. Si quelques légères taches viennent déparer ce bel ensemble, il sera temps alors de les signaler.

De l'échec complet et mérité qui vient de frapper le *Roi s'amuse*, faut-il conclure, avec le *Journal des Débats*, que le drame moderne, le drame novateur, messie dont M. Hugo a prédit l'avènement et auquel il a préparé les voies,

n'a plus de place au milieu de notre civilisation qui le repousse? nous ne le pensons pas! M. Hugo qui a marqué, qui a tracé, pour ainsi dire, le progrès, ne nous paraît pas destiné à l'accomplir. A d'autres cette tâche glorieuse et difficile! Tous les essais, quoi qu'on en dise, n'ont pas été malheureux : sans M. d'Argout et la police, *Une Révolution d'autrefois*, dont le succès s'annonçait si brillant, eût peut-être changé bien des idées et levé bien des doutes. Mais quels élémens de réussite peuvent posséder des novateurs qui n'ont ni les pieds libres, ni les coudées franches, lorsque les résistances de la routine et les fureurs du *statu quo* trouvent contre eux, pour auxiliaires, les sergens de ville et M. Gisquet?

Théâtre de l'Opéra - Comique.

UN PREMIER PAS,

Opéra comique en un acte, paroles de ... musique
de M. Blangini.

Hélas! que sont devenues tant de magnifiques promesses que nous avait faites l'Opéra-Comique lors de sa résurrection? Voilà, jusqu'à présent, l'actif des nouveautés représen-

tées à ce théâtre : *La Médecine sans le médecin*, innocente distraction de M. Scribe, où il a jeté, avec une parcimonie étrange, ces spirituelles saillies qu'il prodigue ailleurs ; puis, le *Passage du régiment*, où M. Lemonnier trouve encore l'heureuse occasion d'être un fort agréable capitaine de cavalerie, comme vous savez tous ; enfin, lorsque le public était las de toutes ces pauvretés, demandant à grands cris, à la nouvelle administration : De la musique ! de la musique ! on lui jette une petite pochade, ennuyeuse, décolorée, qu'il a plû aux auteurs d'appeler *Un premier Pas*. Ensuite on viendra vanter encore l'Opéra-Comique, appeler spectacle national, indispensable, un spectacle qui n'a pu produire que de telles misères. Songez-y, messieurs de l'Opéra-Comique ; *Robert-le-Diable* est à vos portes, avec l'admirable réunion d'acteurs qu'offre aujourd'hui l'Opéra : Nourrit, Levasseur, Dérivis, Damoreau, Dorus, Falcon ; Rubini, Tamburini, chantent à deux pas, et vous n'avez, pour soutenir cette rude concurrence, que MM. Lemonnier, Thénard et Féréol ! grands chanteurs, en vérité ! Mais au moins donnez du nouveau, et non pas du vieux nouveau, usé, n'en pouvant plus, et qui n'a plus d'attraits pour personne. N'avons-nous pas assez, pensez-vous, de toutes ces pe-

tites comédies fades , ternes , prétentieuses , dont le Gymnase lui-même ne veut plus ? Que fera le musicien avec un tel sujet ? Et c'est pourtant là qu'en revient toujours la nouvelle administration de l'Opéra-Comique.

Un monsieur qui est marié trouve des lettres dans le secrétaire de sa femme ; le cher homme se fâche ; il a la bonté de prendre cela pour une correspondance amoureuse : on pourrait se tromper à moins.

Mais survient sa sœur , personne fort avisée , qui lui persuade qu'il a le plus grand tort du monde , et que ces lettres ne sont qu'un passe-temps inventé entre sa femme et M. Saint-Albin. Le mari , M. Delcourt , trouve l'idée heureuse , et il applaudit aux exercices épistolaires de sa femme et de M. Saint-Albin. M^{me} Delcourt , attendrie , remercie son aimable belle-sœur , et en reste au *premier pas*.

J'engage fort l'Opéra-Comique à en rester là aussi , s'il le pent.



Théâtre des Variétés.

LA PRIMA DONNA ,

Par MM. Jules et Achille.

1^{re} représentation — 26 novembre.

La signora Rosellini, cantatrice célèbre, revoit, après longues années, la vieille Mariquita, sa nourrice, et Bippo, son frère de lait, lequel sera demain soldat du pape, à moins qu'un mariage instantané ne vienne, dans les 24 heures, le libérer du service militaire. Les choses en sont là à l'arrivée de la *prima donna*. Vous prévoyez bien que Bippo le chasseur, Bippo le paysan, Bippo le pauvre diable, s'éprend de sa sœur de lait à en devenir fou; il a cela de commun avec tous les fashionables d'Italie, et notamment avec le marquis della Ronda, gentilhomme romain, neveu d'un cardinal, *Sigisbé* en titre de la signora, et de plus, ridicule, niais et fat à vous dégoûter pour jamais des Romains gentilshommes.

L'amour-propre est pour moitié dans la passion du marquis; mais la passion de Bippo est complète, sincère, sans arrière-pensée. Il n'adore pas la signora Rosellini, la célèbre cantatrice, la merveille de l'Italie; il adore Rosa,

la douce Rosa, sa bonne sœur; il ignore, en un mot, que la *prima donna* et Rosa, sa sœur de lait, ne font qu'une seule et même personne. Aussi, lorsqu'on vient à parler de la signora Rosellini, qu'on vante ses talens et ses charmes, Bippo n'a pour elle que des termes de dédain et de mépris. « La signora Rosellini! dit-il, cette femme qui s'est faite maîtresse d'un marquis! eh! qui donc voudrait l'épouser? » Puis, quand la *prima donna* s'écrie : « Cette femme, c'est moi! » le pauvre Bippo est atterré.

« — On m'a calomniée, Bippo, indignement calomniée! Marquis, approchez. Vous m'avez demandé ma main, la voici... Eh bien! Bippo, étais-je la maîtresse du marquis? »

Et le marquis saute de joie, et il court chercher un notaire pour rédiger le contrat, et Bippo est fou de désespoir, et la vieille mère pleure la perte de son fils, qui décidément sera enrôlé sous les drapeaux de la papauté; la pauvre femme n'y survivra pas, etc., etc.

Alors la *prima donna* émue rassure le fils, rassure la mère, et accorde à Bippo la main qu'elle vient d'accorder tout à l'heure au marquis. Si bien, qu'à l'arrivée de l'homme de loi, elle congédie le neveu du cardinal et épouse le paysan. On chante un couplet multiple fort long, avec roulades et fioritures, pour célébrer

la noce, la toile tombe, le parterre applaudit à tout rompre, et les spectateurs impartiaux s'interrogent des yeux et se demandent le mot de l'énigme.

Ce mot, le voici : la pièce nouvelle était, à ce qu'il paraît, l'œuvre de deux auteurs tout neufs, lesquels avaient convoqué, à ce qu'il paraît encore, le ban et l'arrière-ban de leurs parens, amis et connaissances, afin de prévenir une chute et de constater bruyamment un succès. Or, ceux-ci se sont acquittés de leur rôle avec un zèle au-dessus de tout éloge. Mention honorable surtout pour les applaudisseurs de la galerie et du balcon ; je les signale avec d'autant plus d'empressement à la reconnaissance des auteurs, que leurs bravos perçans, glapisans, discordans, me semblent vibrer encore à mes oreilles. Toutefois, les trépignemens et la frénésie ne rendent jamais bonne une pièce médiocre ; on peut abuser le public une première fois, on ne l'abuse point une seconde ; le lendemain il prend sa revanche. Nous engageons donc les deux débutans à ne point user désormais d'un charlatanisme qui n'aurait d'autre résultat que de rendre la critique plus sévère et d'indisposer les vrais spectateurs, les spectateurs jugeant et payant.

La *Prima Donna* ne mérite pas l'espèce de

succès qu'on a voulu lui faire ; l'idée en est commune. *On a vu des rois épouser des bergères*, dit la caricature. Les détails sont vulgaires et vulgairement exprimés ; mais mademoiselle Jenny Colon chante délicieusement, mais Vernet est admirable, mais Legrand est sublime de sottise présomptueuse ; mais mademoiselle Flore est excellente dans un rôle qui diffère de ceux qu'elle joue habituellement, et voici pourquoi la *Prima Donna* attirera la foule deux mois durant au *Théâtre des Variétés*.

M. Eugène de Pradel.

SÉANCES D'IMPROVISATION.

On a beaucoup admiré, beaucoup applaudi les improvisateurs italiens dont je suis loin de contester le mérite, mais qui possèdent l'immense avantage d'exploiter une langue riche, abondante, harmonieuse, où l'ellipse et l'inversion viennent à chaque phrase au secours du poète. Nous aussi, nous avons aujourd'hui notre improvisateur, un improvisateur qui, sans le secours des compères et des loisirs préalables du cabinet, joue avec les difficultés in-

nombrables de cette langue française, si pauvre, si stérile, et en même temps si raide et si guindée,—un improvisateur qui combine un plan, distribue un sujet, aligne des personnages, déroule une scène, avec plus de rapidité que la grande majorité des académiciens n'en met à formuler une simple pensée — un improvisateur qui chante et déclame en vers aussi facilement que l'orateur le plus exercé parle et discourt en prose.

Cet homme est M. Eugène de Pradel qui, depuis quelques jours, étonne tout Paris par ses exercices dans la salle Chanteraine.

M. de Pradel joue franc jeu avec son public. Il commence par vider sous ses yeux une urne en verre contenant les bulletins que chaque spectateur a pu y jeter avant d'entrer dans la salle. Ces bulletins portent l'indication d'un sujet de tragédie que M. de Pradel se charge d'improviser. L'urne n'en renferme jamais moins de quarante. L'assemblée trie, épure; puis, lorsqu'après plusieurs épreuves et contre-épreuves, un sujet a réuni la majorité des suffrages, M. de Pradel indique les personnages auxquels il va confier l'action. L'assemblée discute et ratifie; cinq minutes après l'improvisateur entre en scène.

Cette opération préliminaire nécessite et ré-

vèle chez M. de Pradel une connaissance approfondie de l'histoire. Chacun des quarante sujets contenus dans l'urne peut obtenir les suffrages des spectateurs ; il faut donc que l'artiste soit en état de raconter chaque fait dans tous ses développemens, de nommer tous les personnages qui y ont pris part, et de les faire agir d'après leurs passions et leurs caractères. Tout cela doit être l'ouvrage de quelques minutes rapidement écoulées au milieu des conversations de l'improvisateur et du parterre.

On n'a vu jusqu'ici que l'auteur dramatique. C'est maintenant que va commencer le rôle du poète. Les vers sortent de sa bouche sans efforts et sans peine ; ils s'alignent l'un devant l'autre, tantôt lents, tantôt pressés, suivant que la situation l'exige. Quelqu'un qui entendrait M. de Pradel sans le voir, croirait qu'il récite une leçon apprise d'avance.

Mais le spectateur qui suit avec attention les mouvemens et le jeu de l'artiste, ne peut se méprendre aux signes évidens qui attestent la franchise de l'improvisation. Le cerveau de M. de Pradel, dans ses heures d'inspiration, est, pour ainsi dire, diaphane. On voit l'idée poindre, germer, se traduire, et le vers s'élaborer. C'est comme un appareil mécanique, qui, se mouvant sans intervalles ni relâche,

rend ouvrée et polie la matière qu'il vient de recevoir informe et brute.

La versification de M. de Pradel est, comme on le pense bien, négligée et diffuse. Les chevilles et les mots parasites y trouvent toujours leur place réservée. C'est une nécessité que la stérilité de la langue française et les exigences de notre prosodie imposent à l'improvisateur. M. de Pradel promet de faire des vers, et non pas de bons vers. Or, il tient plus que ses engagements; car il serait plus facile de signaler, dans la première tragédie venue improvisée par M. de Pradel, des vers et même des tirades excellentes, qu'un hémistiche boiteux ou une rime défectueuse.

Les bouts rimés et les couplets sont le triomphe de M. de Pradel. Des mots jetés au hasard de toutes les parties de la salle, et recueillis sans ordre, se transforment tout à coup en couplets gracieux et piquans que n'eût pas désavoués feu M. Scribe.

Cette partie du programme de M. de Pradel, quoique d'une exécution plus facile que la partie dramatique, présente aux spectateurs plus d'intérêt et de charme. Elle ne manque jamais de provoquer des applaudissemens unanimes.

Nous donnerons dans notre prochain numéro, si nous pouvons disposer de quelques

pages, l'analyse d'une séance de M. Eugène de Pradel. C'est une étude curieuse dont on peut tirer à la fois plaisir et profit.



ALBUM.



— Deux reprises ont eu lieu cette semaine, l'une au théâtre du Palais-Royal et l'autre à la Gaité. *Veuve et Garçon*, vaudeville en un acte, de MM. Alexandre et Théodore, ont reçu un fort bon accueil au boulevard du Temple. Le *Petit Caporal*, vaudeville en trois actes, de MM. Gabriel, Masson et Villeneuve, s'est montré, au Palais-Royal, comme l'année dernière aux Nouveautés, sous les traits et le patronage de M^{lle} Déjazet. Le nom de l'actrice nous dispense d'annoncer le succès.

La vertu trop long-temps muette sur le boulevard du crime, va reprendre la parole par la bouche de M. Marty, son organe habituel, qui est chargé du principal rôle dans un drame en deux actes intitulé: *Le Fermier et le Général*.

—L'Ambigu-Comique prépare de son côté une *Tour du Louvre*.

— On s'occupe d'établir une bibliothèque publique à Alger; le gouvernement français va faire l'envoi des livres nécessaires. En moins d'un an on aura vu s'établir à Alger une imprimerie française et arabe, un journal, une

bibliothèque, des écoles primaires juive, maure et européenne, et une salle de spectacle.

— M. N. Boubée a découvert à Lordat, près d'Ax, un très beau marbre rouge et vert, analogue à celui de Campan. Jusqu'à présent le pays d'Ax était privé de marbre. Dans le reste de son voyage depuis Ax jusqu'à Perpignan, M. Boubée a découvert encore plusieurs choses utiles, également ignorées: un nouveau filon de cuivre, de la terre à porcelaine, un beau marbre statuaire, et plusieurs minéraux qui n'étaient point signalés dans ces montagnes.

— *La Tour de Nesle* a obtenu un brillant succès sur le théâtre de Lille.

— Frédérick Lemaitre a fait, dimanche 25, ses adieux à la ville du Havre, dans la seconde représentation de *Richard d'Arlington*, et les deux premiers actes de *l'Auberge des Adrets*.

— La direction de l'Opéra de Londres vient d'être accordée à M. Laporte pour trois années. Le loyer de la salle est fixé à 15,000 livres sterling. Pour l'ouverture du théâtre de Covent-Garden, sous la même direction, on a représenté une pièce nouvelle dont la musique a été composée par M. Adolphe Adam, connu à Paris par plusieurs opéras et par un grand nombre de morceaux pour le piano.

— On écrit de Bruxelles, 25 novembre :

« *Cotillon III* obtint à Paris, au théâtre de l'Ambigu un succès de vogue. La gaité un peu leste que les auteurs avaient répandue dans ce petit ouvrage contribua à le faire généralement goûter. Remis au théâtre du Palais-Royal, sous le titre de *Louis XV chez Mad. Dubarry*, avec des changemens, et totalement purifié, il perdit beaucoup à cette opération toute morale ; sagesse et gaité ne marchent pas toujours de compagnie, et la première avait chassé la seconde. »

« On nous a donné hier *Cotillon*, de l'Ambigu, avec sa gaité folle et ses lestes propos. A Bruxelles comme à Paris, *Cotillon* a obtenu un succès de rire. Des détails piquans et quelques couplets adroitement tournés ont justifié les applaudissemens du public.

— M. Bénédicet, Allemand, célèbre professeur de piano, a donné, avec M. Bériot de brillans concerts à Bologne ; il est ensuite parti pour Naples, où il a des engagements.



MODES.

Les sains sont en grande vogue cette année. Le matin on en porte beaucoup pour redingotes, très souvent noirs, ou sinon de couleur foncée; les plus jolis sont *ramoneurs* et *bleu Mademoiselle*. Ces deux nuances sont également d'un bon choix pour le velours.

On voit quelques robes en velours épinglé. Cette étoffe a des reflets mats qui sont très beaux à la grande lumière.

On continue à porter des boas; presque tous sont en martre, comme les années précédentes.

Nous avons remarqué une jolie capote en satin vert doublée à l'extérieur de velours *suie*; sur le devant, tout à fait au milieu, entre la passe et la calotte un peu renversée, est posé un nœud formé de quatre coques et deux bouts de même longueur. Le nœud s'écarte également de chaque côté, sans qu'aucune des parties s'élève et retombe; sur le côté figure un bouquet de plumes vertes

Une seule plume de velours est de fort bon effet sur les chapeaux de velours.

On voit à des chapeaux de satin des ornemens de velours disposés comme des rubans.

Les écharpes de cachemire sont toujours fort bien portées.

Les cravates sont en gros de Naples à très larges carreaux, ou en gaze brillante d'une seule couleur.

Les ruches, soit de dentelles, soit de blondes, sont mieux choisies que les cols. Ceux-ci doivent être si petits et si fournis qu'ils garnissent le cou comme une ruche.



LE

PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

Les Deux Amours.

CONTE PHYSIOLOGIQUE.

« Ah ! mon ami , dit Gustave , cette histoire est bien triste !

— Raison de plus pour piquer ma curiosité ! Allons , vite , conte-la moi. »

I.

J'habitais Paris depuis un an , suivant bien mes cours , amassant force livres autour de moi , et butinant de la science partout ; pour unique récréation , folâtrant de cinq à six heures du soir sur le gazon du Luxembourg , causant avec ma canne et mons Cujas un peu ; du reste , insoucieux.

II.

Or, comme j'en étais là, voici qu'une femme se rencontra : havarde en diable et fort accessible.

Une circonstance, si insignifiante qu'elle m'est sortie de la tête, me conduisit chez elle.

De jaserie en jaserie, et sur le dégoût que je témoignai pour la vie de nos restaurans, elle me proposa sa table. J'acceptai. C'était pour moi économie, pour elle occasion d'un petit bénéfice pécuniaire. La dame n'était pas riche. — Belle? — Non plus, mais pas trop laide. Elle avait peau blanche, vingt-sept ans, une petite fille... — Veuve donc? — Veuve, ou une pauvre femme trompée et pécheresse : je ne te le saurais dire au juste, m'en embarrassant peu et pardonnant aux deux cas, l'appelant comme tous l'appelaient, *madame Richer*. Elle avait quelque esprit, mais cet esprit si répandu parmi les femmes et que chacun sait, malin, taquin, entreprenant depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième étage : et c'était tout.

Néanmoins, la familiarité en laquelle nous vécûmes bientôt, beaucoup de prévenance de sa part, et de la mienne une extrême facilité à me laisser aller..... établirent promptement,

entre nous une intimité complète, où, de ma part, le cœur n'était pour rien.....

Quand une femme s'est donnée tout entière, un cœur honnête, n'est-il pas vrai, ne se saurait défendre d'une sorte d'intérêt pour elle ?

Et voilà comme nos relations duraient depuis déjà dix-huit mois.

III.

Une autre femme vint.

O Clémence, que vous étiez belle !... Je ne dis pas, mon ami, de cette beauté légère, papillotée, capricieuse, désordonnée ; mais d'une beauté grave, réfléchie, rêveuse. Ses yeux étaient grands, noirs, humides comme le calice d'une fleur au lever du jour, brillans comme une étoile aux approches de la nuit ; ses cheveux, noirs pareillement et tombant jusqu'aux genoux ; sa taille haute ; sa démarche, noble et à la fois bien aisée. A cheval, c'eût été une amazone ; à la guerre, une Jeanne-d'Arc ; Atalante, au désert ; Minerve, chez les dieux. — Son âme ? — Oh ! son âme était chaude... chaude, brûlante, mélancolique à l'ordinaire ; tu l'aurais vue cependant, maintes fois et toujours à propos, gaie, sémillante, riieuse, toute évaporée, faisant niches, lutinant chacun, espiègle, vraie petite folle.

Besoin était d'une main puissante, qui l'accueillit venant en ce monde, qui s'en emparât, qui la dressât; besoin d'une éducation forte, trempée aux pures sources de la nature. Et alors, je le dis, bien heureux l'homme sur qui son choix fût tombé.

Mais point. Cette femme avait été mal élevée; élevée en des principes étroits, mesquins, en de petits préjugés domestiques, bien saugrenus, bien niais, tous imaginés par les hommes et reniés par Dieu, les plus immoraux qui se puissent voir, et nonobstant fort respectés.

Elle eut seize ans, Clémence, venue la mi-carême.

Et, comme elle avait seize ans, un homme se présenta qui voulait *faire un parti*..... Durant quinze jours, n'est-ce pas, il vous fit de doux yeux? et vous, toute naïve, vous, faible fille, vous en fûtes bien touchée? et vos parens ont trouvé le monsieur très sortable; et ils ont poussé, poussé à la roue? et vous êtes tombée, vive, au grand gouffre des pauvres femmes sacrifiées?

Sacrifiées! car, pastés trois mois, vous comprîtes bien que M. Laubépin ne vous aimait point, et vous étiez sa femme, hélas! et toute jeune encore! O pauvre Clémence! ô pauvre délaissée!...

Délaisée. non ; car, moi , je vous aimai. Et, bien qu'à mon noviciat, un soir je m'enhardis.

Je lui dis tout, Emile, tout ; n'y voyant pas de mal. Et je fus, je t'assure, bien éloquent ! C'était mon premier amour, vois-tu, amour de cœur, amour vrai. Après quoi, je pleurai de grosses larmes et qui brûlaient ma main.

Elle fut touchée ? Oui, bonne fille ; mais touchée seulement. Je trainai un mois, puis trois, puis cinq. Elle m'aimait, j'imagine, au bout d'un si long temps. Mais le grand mot, la méchante ne le disait pas !

Un jour ma poitrine se déchira et je lui dis que j'allais mourir. Je le croyais ; elle le crut, elle aussi ; et sa tête alors se pencha, comme celle d'un ange au chevet du moribond ; et sur mon front pâle la tendre fille laissa tomber ces mots : « Je vous aime, ah ! vivez, je vous aime ! » La vie me revint ; ce que voyant, elle se prit à pleurer.

— « Vous pleurez ! fis-je , et de quoi , je vous prie ? Ecoutez ! je veux croire en Dieu. Or, qui dit Dieu, dit un être nécessairement bon. Etant ainsi, voici sans doute en quels termes il congédia sa créature, quand il la jeta sur terre : « Va, fais ta route en ce bas monde ! « où tu rencontreras du bonheur, prends-en ; « et, si d'autres n'en trouvent pas, donne-leur

« une part du tien ! » Il est entendu que le bonheur, comme Dieu le comprend, n'existe pas inséparable du bien.... Aimer, donc, est-ce un mal ? Oh ! non. Et, à ce propos, Dieu a dû ajouter : « Celui-ci a pour toi de l'amour, « donne-lui de l'amour ; celui-là a de l'indifférence, donne-lui de l'indifférence ! »

Par malheur, les lois du monde sont là, ses préjugés et ses caprices fort souvent, là, dis-je, qui luttent contre vous, ô mon Dieu ! Qui doit l'emporter ? vous, ô mon Dieu, si vous êtes éternel.

A force de bonnes raisons, je calmai les remords de Clémence, un peu. Elle me laissa baiser son front.

— « Oh ! mais, dit-elle, ce sera tout !... »

Tout ! insensés que nous sommes ! Que l'on demeure un, deux, trois, six mois à se regarder, à pleurer et sourire, les yeux l'un sur l'autre, à se presser les mains, s'embrasser chastement à la joue ; soit. Mais, à la fin, d'autres désirs viennent... c'est une loi d'éternité.

Je posai donc en principe et prouvai que ne point mener notre amour jusqu'au bout serait une inconséquence, et, d'ailleurs, impossible à moins d'une séparation. Elle promit de se donner toute à moi. L'heure venue, elle hésita ; je la déliai de sa parole. Oh ! pourtant...

..... Depuis, je la vis bien souvent faible, et j'aurais pu profiter de sa faiblesse : un autre, à ma place, l'eût fait : et sans doute il eût eu raison. En de tels cas, dit-on, une femme aisément pardonne et peut-être même vous sait gré. Mais je voulais, moi, qu'elle vînt d'elle-même, me prît le bras doucement, et m'amênât vers une retraite bien heureuse, disant : « Oh ! je suis à toi, toute à toi, car je t'aime ! »

Elle en serait venue là, mes leçons persévérantes l'ayant déjà rendue à sa nature...

Mais, vois le malheur !

IV.

Un jour j'étais chez elle, me tenant à distance, et la regardant.

Tout à coup... ô mon Dieu ! c'est l'autre !... tu devines ? celle qui, pour bien dire, s'était venue jeter à mon cou, pour qui j'avais eu de la pitié, celle qui n'était point trop belle, point trop bonne, mais qui m'aimait toujours ou tenait à moi par vanité...

— Ah ! je vous y prends ! fit-elle, ouvrant brusquement la porte et la refermant aussitôt.

Nous continuâmes notre causerie.

Elle revint :

— Toujours, toujours là ?

J'étais d'abord resté, de peur qu'elle ne s'i-

maginât avoir produit effet, et, glorieuse, ne s'en vantât ensuite près de moi; mais, à la seconde apparition, je sortis, voulant éviter à Clémence le désagrément d'une nouvelle incartade.

Je pris par la main ma donzelle, la menai dans sa chambre, fermai bien sa porte, et lui demandai raison de sa conduite...

— Je suis jalouse, moi... là! je suis jalouse! et c'est à tort. n'est-ce pas? Vous viendrez me dire que les femmes trop aisément s'alarment, et sur un rien prennent feu? Il est heureux, en vérité, que j'ai tout vu de mes yeux!... Monsieur, elle s'est donnée à vous, vous à elle.

— La preuve?

— Ne vous ai-je pas trouvés ensemble?

— Eh bien?

— Eh bien!... eh bien!... que me faut-il de plus? Je suis jalouse, moi. .là! je suis jalouse!

Et ce furent des cris, des trépignemens, des fureurs!... Quand elle s'en fut donné tout son soûl :

— Oui, dis-je. je l'aime!

— Et elle aussi vous aime, n'est-il pas vrai? Eh bien! je le dirai à son mari, je le dirai à tout le monde. Je le crierai dans la rue, sur les toits, au matin, au soir, toujours, partout. Et nous verrons!

Or, elle eût fait, vois-tu, tout comme elle disait; je la connaissais de longue date.

— Madame, répliquai-je, vous mentirez, et votre mensonge sera prouvé; car j'ai conté mon amour, et l'on m'a repoussé; car j'ai soupiré, supplié, pleuré, et l'on m'a repoussé; car j'ai battu de mon front la muraille, je me suis roulé sur le carreau, je me suis brisé tout le corps, car j'offrais mon sang, et l'on m'a repoussé; car j'ai écrit dix lettres, et on me les a renvoyées cachetées: je puis les montrer: car j'ai donné vingt rendez-vous, et l'on m'a ri au nez; quand j'ai cherché des rencontres, on les a évitées. A l'heure où vous m'avez vu chez elle, on allait me chasser!... Ah! madame, je suis bien malheureux! je l'aime et elle ne m'aime pas!

Tu vois la ruse? elle fit effet. Les reproches alors tombèrent sur moi seul. J'étais un petit trompeur, un mauvais sujet, un monstre... que sais-je? tout ce qu'on est en cas pareil. Puis, je la vis petit à petit revenir. Ne se croyant plus d'autre ennemi à combattre qu'un amour rebuté, elle espérait vaincre: une femme toujours se croit des charmes, et toujours compte sur eux.

Désormais, cependant, tout commerce entre nous était immoral. Vivre avec une femme qu'on n'aime pas! .. Mais, si je ne le faisais, la

méchante crierait de plus belle, clabauderait, calomnierait, ferait tant que le repos de Clémence serait troublé, son ménage une galère, son avenir en danger... Pourquoi j'accédai à un accommodement, au moins temporaire et de pure forme. Je souscrivis aux conditions les plus rigoureuses; moi, homme, je m'humiliai, devant une femme!... Oni, mais aussi pour une femme!

V.

Et je subis le contrat imposé; je tiens mes engagements à la lettre, emprisonné sous l'œil de la Richer, tenu dans une mauvaise petite chambre, et n'en bougeant du matin au soir : ou, si mes occupations nécessitent de temps en temps une course, ne sortant qu'accompagné ou suivi. Et cette femme, tu comprends que je ne saurais l'aimer.

J'aime toujours Clémence; je l'aime, et ne la vois point, ne l'entends point, ne lui écris point, ne trouve, et d'ailleurs ne cherche personne à qui parler d'elle.

. . . Esclave! je suis esclave! et cela, parce qu'un jour mes sens ont crié merci, qu'on s'est jeté au-devant d'eux, et que mon cœur, trop honnête, n'a point osé délaissier ma complice! Et Clémence sans doute ne m'aime plus, Clémence se croit sacrifiée... Dieu sait tout!

LITTÉRATURE.

Le Roi s'amuse ,

DRAME PAR M. VICTOR HUGO.

1 vol. in-8. — Renduel, éditeur.

3^e ARTICLE.

Nous n'avons plus rien à dire sur le drame de M. Victor Hugo, tel que l'épreuve de la scène nous l'a fait connaître. Maintenant que ce drame s'est fait livre, nous aurions à rendre compte de l'impression de la lecture ; mais nous aimons mieux consacrer à l'accomplissement de notre promesse, le court espace qui nous reste dans cette livraison, et faire passer sous les yeux de nos lecteurs les fragmens que nous leur avons annoncés. Nous nous bornons donc à dire sommairement, que la préface publiée en tête du volume est empreinte à la fois de convenance et d'énergie, et que la cause de la liberté et de la propriété littéraires est défendue avec une précision et une fermeté qui honorent le talent et le caractère de son auteur.

Il ne nous reste plus qu'à citer. Quand il s'agit de style et de poésie, le plus bel éloge qu'on puisse faire de M. Victor Hugo, c'est une citation.

Nous commencerons par quelques vers extraits de la tirade de Saint-Vallier, dans le premier acte.

. Sire, écoutez-moi,
Comme vous le devez, puisque vous êtes roi.
Vous m'avez fait, un jour, mener pieds nus en
Grève :

Là, vous m'avez fait grâce ainsi que dans un rêve,
Et je vous ai béni, ne sachant en effet,
Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.

.
Je priais dans mon cœur le dieu de la victoire,
Qu'il vous donnât mes jours de vie en jours de gloire.
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé,
Diane de Poitiers, comtesse de Brezé.
Quoi ! lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne,
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane !
Et lui, ce roi sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard,
Pour quelques jours de plus dont Dieu seul sait le
compte,

Ton père sous ses pieds, te marchandait ta honte ;
Et cet affreux tréteau, chose horrible à penser !
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,
Avant la fin du jour devait être, ô misère !
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père !
O Dieu qui nous jugez ! qu'avez-vous dit là-haut ,
Quand vos regards ont vu , sur le même échafaud ,
Se vautrer, triste et louche, et sanglante et souillée,
La luxure royale en clémence habillée.
Sire, en faisant cela, vous avez mal agi.
Que du sang d'un vieillard le pavé fut rougi,
C'était bien. Ce vieillard, peut-être respectable,
Le méritai, étant de ceux du connétable.
Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant,
Que vous ayez broyé, sous un pied triomphant,
La pauvre femme en pleurs, a s'effrayer trop prompte,
C'est une chose impie et dont vous rendrez compte!
Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas :
Le père était à vous, mais la fille, non pas.

.
Oh ! monseigneur le roi, puisqu'ainsi l'on vous
nomme,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentil-
homme,
Soit moins décapité, répendez monseigneur,
Quand au lieu de la tête, il lui manque l'honneur ?

.
Sire, je ne viens pas redemander ma fille,
Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
. . . . J'avais droit d'être par vous traité,

Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolens,
Vous de fleurs de lys d'or, et moi de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez..... C'est Dieu qui venge
l'autre.

Nous voudrions pouvoir donner dans leur entier le monologue et la tirade de Triboulet dans le second acte; mais ces deux morceaux n'ont pas moins de cent-cinquante vers, et nous craindrions d'en déparer l'ensemble, en choisissant seulement quelques parties. Nous terminerons ces citations par un extrait de la scène du troisième acte, dans laquelle Triboulet redemande sa fille aux seigneurs qui l'ont enlevée.

. . . . C'est ma fille; oui, riez maintenant.
Ah! vous restez muets! Vous trouvez surprenant
Que ce bouffon soit père et qu'il ait une fille.
Les loups et les seigneurs n'ont-ils pas leur famille?
. . . . Je n'ai pas besoin de votre air triomphant,
Messeigneurs! je vous dis qu'il me faut mon enfant.
. . . . !
Courtisans! courtisans! démons, race damnée!
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille ces bandits.
Une femme à leurs yeux, ce n'est rien, je vous dis.

Quand le roi, par bonheur, est un roi de débauches,
Les femmes des seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas
gauches,

Les servent fort.—L'honneur d'une vierge, pour eux,
C'est un luxe inutile, un trésor onéreux.

Une femme est un champ qui rapporte, une ferme
Dont le royal loyer se paie à chaque terme.

.
Qui le croirait! des dues, des pairs, des grands d'Es-
pagne!

O honte! un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Bryon, dont l'aïeul était duc de Milan,
Un Gordes Simiane, un Bienne, un Pardaillan,
Vous, un Montmoreney.... — Les plus grands noms
qu'on nomme,

Avoir été voler la fille à ce pauvre homme!

Non, il n'appartient point à ces grandes maisons

D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blâsons.

Non, vous n'en êtes pas! — Au milieu des luces,

Vos mères aux laquais se sont prostituées (1).

. Oh! voyez!

Je demande pardon, messeigneurs, sous vos pieds!

Je suis malade... ayez pitié, je vous en prie!

J'aurais un autre jour mieux pris l'espièglerie.

.

Je suis votre bouffon : je demande merci.

(1) On attribue le veto ministériel qui vient de frapper le *Roi s'amuse*, à ce vers, dans lequel une susceptibilité maladroite aurait cru voir une allusion qui sans doute n'était point dans la pensée de l'auteur.

Grâce ! ne brisez point votre hochet ainsi. —
Ce pauvre Triboulet, qui vous a tant fait rire. —
Vraiment ! je ne sa's plus maintenant que vous dire.
Rendez-moi mon enfant, messeigneurs ; rendez-moi
Ma fille qu'on me cache en la chambre du roi !
Mon unique trésor ! — Mes bons seigneurs, par grâce !
Qu'est-ce que vous voulez à présent que je fasse
Sans ma fille ? — Mon sort est déjà si mauvais !
C'était la seule chose au monde que j'avais.

.
Ah Dieu ! vous ne savez que rire ou que vous taire !
C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
Se meurtrir la poitrine et s'arracher du front
Des cheveux que deux nuits pareilles blanchiront !

La Conspiration de Cellamare,

L'IDÉE FIXE,

PAR M. VATOUT.

2 vol. in-8. — 1 vol. in-8. — Ladvocat, éditeur.

Il y a plus qu'un but littéraire dans la *Conspiration de Cellamare* ; l'auteur, bibliothécaire du roi, a fait son livre dans un intérêt de famille et de dynastie ; il s'est plû à entourer le régent d'une auréole dont le reflet doit, suivant lui, rejaillir sur Louis-Philippe : reste à savoir

jusqu'à quel point une pareille pensée est logique, et si l'on peut se réfugier ici dans l'axiôme : tel père, tel fils. Le bisaïeul sut, il est vrai, déployer, dans des circonstances difficiles, un caractère et une fermeté auxquels s'alliait une clémence dont ses détracteurs et ses ennemis ne lui ont point tenu compte. L'histoire a perpétué, sanctionné les préventions des contemporains, et les nombreuses souillures dont fut tarée la régence ont effacé ou terni l'éclat des nobles choses qui signalèrent cette époque de corruptions, de débauches, d'infamie et de dépredations.

La première tâche de M. Vatout était donc de relever à tout prix Philippe d'Orléans dans l'opinion publique. Il fallait lever un coin du tableau et voiler tout le reste ; il fallait, au milieu de tant de faits honteux, de licencieux et crapuleux détails, d'abus révoltans et de crimes que repoussaient également la nature et la civilisation, il fallait trier quelques parcelles de gloire, glaner quelques lambeaux de sage administration et d'habile diplomatie, et puis, avec ces matériaux rares, faussés, incomplets, procéder à l'érection de l'édifice. Tel fut le plan de M. Vatout ; et, en faveur des motifs qui le dirigeaient dans son travail, grâce à sa position, et je pourrais dire encore à ses opinions politi-

ques , le ministère des affaires étrangères s'empressa de lui ouvrir ses archives, arcanes ténébreux où ne pénètre jamais un œil profane, sentine où s'écoulent depuis des siècles les ordures des hommes d'état de tous les pays.

M. Vatout put , à son aise , secouer tous ces dossiers poudreux , et en exhumer tel document susceptible de contribuer à la réhabilitation de son héros. Le drame ne joue dans le livre qu'un rôle secondaire ; il est froid, écourté, et tient à peine les trois quarts d'un volume ; le reste est consacré aux pièces justificatives, dont la plupart sont curieuses et inédites. La *Conspiration de Cellamare*, à défaut d'autre mérite, aura donc au moins celui d'offrir quelques éléments nouveaux aux hommes qui s'occupent d'histoire. Quant aux critiques que nous a suggérées la lecture de la partie romanesque, il sera facile de les justifier par une analyse succincte.

Louis XIV, au lit de mort, circonvenu par la Maintenon et le père Letellier, désigne, dans un codicile de son testament, le duc du Maine comme futur régent. Mais l'ambition du duc d'Orléans ne sommeille pas. A peine celui qu'on a qualifié, je ne sais pourquoi, du nom de grand roi, a-t-il rendu le dernier soupir, que Philippe convoque le parlement, gagne à son parti les

membres les plus influens, prend la parole, énumère ses titres, et se fait nommer, séance tenante, régent de France. Ici une question politique et historique se présentait : à savoir d'abord si Louis XIV pouvait légalement désigner l'homme à qui devaient être confiées les destinées de l'état pendant la minorité de Louis XV, et en second lieu si le parlement pouvait, lui, prononcer péremptoirement et sans appel en faveur de Philippe d'Orléans.

Certes, il n'était pas plus en droit de casser les dispositions testamentaires du feu roi, que celui-ci n'était en droit d'imposer à la France ses dernières volontés. La logique, le droit du peuple et les antécédens, car ce n'était pas la première fois que semblable difficulté se présentait, exigeaient une réunion immédiate des états-généraux. L'arrêt émanant de toute autre assemblée ne pouvait avoir force de loi. Vous comprenez que M. Vatout s'est bien gardé de soulever cette objection; elle était trop contraire à l'esprit de son travail; elle eût, dès l'abord, porté une atteinte trop rude à la prétendue légitimité de son héros.

Philippe une fois régent, viennent les complots de la duchesse du Maine et de ses adhérens, les bals et les fêtes de Sceaux, les intrigues de l'Espagne, les menées de Cellamare,

la sourde diplomatie d'Alberoni, etc., le tout terminé par le fameux traité de la France avec l'Angleterre. Ici finit la partie romanesque du livre; vous connaissez l'autre partie.

Le style de cet ouvrage est pur, élégant et toujours grammatical. L'auteur a d'autant plus de droits à cet éloge, devenu trop rare aujourd'hui, qu'il est, si je puis le dire, *coutumier du fait*, et que l'un de ses précédens romans, *l'Idée fixe*, dont on vient de publier la troisième édition, est remarquable par une précision et une netteté depuis long-temps tombées en désuétude.

La Misère dans l'Amour,

PAR PAUL FOUCHER.

1 vol. in-8°. — Mame-Delaunay, éditeur.

Les aphorismes littéraires sont passés de mode, et pourtant il y en avait plusieurs que j'aimais, auxquels j'avais foi, entre autres celui-ci: Le titre est tout le livre. Sa vérité et sa concision plaisaient à ma paresseuse bonhomie de lecteur, et c'était toujours avec un air capable et satisfait que je le répétais hautement

en replaçant sur sa tablette le volume qui m'avait déplu. Si les rois s'en vont, les proverbes aussi. Et pourtant je le redis encore, c'était chose commode, dans une nombreuse bibliothèque, de choisir un volume sur le titre, comme, dans une pharmacie, un bocal sur l'étiquette.

Mais aujourd'hui ce n'est plus cela, et depuis qu'on a eu le courage d'appeler un livre *Crac*, *Pitch*, *Baound* !!! les titres ne signifient plus rien; les plus vides de sens souvent obtiennent la préférence de l'éditeur qui, en style de comptoir, entend son affaire. Voyez plutôt : le *Crapaud*, la *Coucaratcha*, *Sous les Tilleuls*, et enfin la *Misère dans l'amour*. Peu importe, me direz-vous, l'étiquette du flacon, si la liqueur est bonne. Soit. Mais hélas ! malheureusement la bisarrerie du titre n'indique trop souvent que la prétentieuse nullité de l'auteur. M. Paul Foucher a voulu nous fournir une preuve de cette assertion.

C'est *l'Amour dans la misère* (qui, pour le dire en passant, vaut mieux, sauf les trivialités, que la *Misère dans l'amour*) que l'auteur a voulu peindre, me disais-je en gravissant mes quatre étages, le volume de M. Foucher sous le bras. Or, si j'avais ce sujet à traiter, que ferais-je ? Et tout en humant le doux et voluptueux

parfum d'un cigare de Havane, je me mis à composer mon roman.

D'abord mon héros serait artiste, non pas de ceux qui font de l'art métier et marchandise, non pas dans la signification rétrécie qu'on a donnée à ce mot, mais dans sa plus grande, dans sa plus large acception; artiste à l'imagination vive et colorée, à l'âme sensible et pleine de poésie, au cœur généreux et capable de battre au récit d'une belle action; artiste enthousiaste de son art, vivant de passé et d'avenir, de souvenirs et d'espérances; plaçant, étranger au présent qu'il dédaigne, toute son existence dans ses longs et brillans rêves de gloire; n'ayant qu'une pensée, qu'un but, qu'un espoir, l'immortalité! Oh! avec un être semblable, et ne dites pas que notre siècle, froid et égoïste, est déshérité de ce type, ne dites pas que ce caractère n'existera que dans mon imagination; vous vous abuseriez; j'en connais un, un seul, il est vrai, mais qui possède toutes ces qualités: il pose devant moi, et je n'aurais qu'à peindre. Oh! avec un être semblable, le beau livre à faire! Voyez-vous d'ici toutes les facettes que ma plume pourrait exposer à la lumière? Voyez-vous les situations riches d'intérêt que pourraient faire naître des événemens écrits avec art? Concevez-vous bien tout le

dramatique de cette existence capricieuse , si insouciant de tout ce qu'ici-bas ambitionnent les hommes ordinaires , si avide de tout ce qu'ils dédaignent ? Imaginez-vous bien toutes les sensations qu'il y aurait à développer dans cette âme mélancolique et rêveuse , pour qui la vie n'a rien de positif , qui voit de la poésie partout , dans le clair de lune aux pâles reflets , dans la flamme de punch aux couleurs si pures , si aériennes , dans le mugissement d'une mer aux sauvages harmonies , dans le sourire d'un enfant qui s'endort et rêve ?

Oh ! si cet homme pour qui le monde finit à la porte de son atelier , pour qui le bruit de la rue s'éteint avant d'arriver à sa mansarde , pour qui l'art est une religion sainte , un culte sacré , si cet homme , dis-je , rencontre une femme comme il l'a rêvée , femme frêle et blanche , aux cheveux blonds , aux grands yeux bleus , à l'âme aimante , une femme capable de le comprendre , lui , artiste , alors que manquera-t-il à sa vie pour être complète ? Qu'aura-t-il à ambitionner ?

Mais les événemens marcheraient. Je l'arracherais à cet atelier , où il voudrait borner sa vie , je le lancerais dans le monde , j'entourerais son âme naïve de toutes les séductions du vice , il s'abandonnerait avec toute sa fougue

aux passions les plus violentes, et, élève bénévole de l'école moderne, je le souillerais peut-être d'un crime avant de le mettre en possession de celle qui l'aurait captivé. Je le montrerais obligé de fuir, de dérober sa tête au glaive de la loi; et, malheureux, sans ressource, près d'avoir faim, n'offrant à sa femme qui, pour lui consacrer sa vie, s'est vouée aux privations, à la misère, à l'opprobre peut-être, d'autre compensation que son amour; et cette compensation serait suffisante, car son amour, à lui, c'est de l'idolâtrie, c'est du délire, c'est un sentiment de feu qui ne permet pas de rien regretter, car il tient lieu de tout.

J'aurais soin d'ajouter quelque ombre au tableau, quelques caractères en contraste; j'éloignerais tout ce qui ne serait pas naturel, je ne me permettrais pas de situations absurdes ou invraisemblables, et avec un sujet ainsi développé, il faudrait que je fusse l'homme le plus maladroit pour ne pas donner au public un livre intéressant.

Au lieu de cela, qu'a fait M. Paul Foucher? Je vais vous le dire en quelques lignes, pour vous sauver l'ennui d'un volume. Il a peint un jeune homme de province qu'il a fait pauvre, niais, ridicule et jaloux. Il a imaginé une jeune fille vivant avec sa mère, qui n'a pour tout

bien qu'une rente viagère. Il a fait venir d'Angleterre un millionnaire blasé comme ils le sont tous, un mylord Édouard qui est bien le plus sot personnage du monde, et que mène par le bout du nez une M^{me} Charleval, intrigante de premier étage, qui conduit tous les personnages par une ficelle, comme fait le directeur d'un théâtre forain.

Le drame, car il y a un drame, marche entre ces cinq personnages, et voici comment : Eugénie se livre à Georges corps et biens ; corps seulement je veux dire, car de biens elle n'en a pas ; puis le mylord la demande en mariage, et la mère dit qu'elle préfère la voir, même malgré elle, entre les bras d'Édouard, à la sentir *forcée de mendier son pain, ou de l'acheter à un prix infâme* ; belle alternative, et curieuse préférence ! La jeune fille résiste d'abord ; mais, démoralisée par M^{me} Charleval après la mort de sa mère, elle s'abandonne à Édouard le mylord, qui a su se faire aimer en l'entourant de luxe et de dissipations. Après d'un an de cette vie, elle finit par l'épouser avec plaisir, tout en consentant à rester la maîtresse de Georges, qu'elle n'aime plus du tout, et qui exige une heure de rendez-vous la première nuit des noces ; comme elle n'a jamais pu rien refuser à personne, elle l'accorde.

Voyez comme cela est bien conduit ! Georges vient dans la chambre nuptiale , tue sa maîtresse , et la jette au mari , comme Antony..... morte.

Tout cela est écrit sans âme , sans passion , sans intérêt, comme M. Foucher sait écrire enfin ; et si je suis allé jusqu'au bout , c'est qu'il fallait que je rendisse compte de son livre , et puis j'étais bien aise de savoir comment il pourrait l'achever avec de tels élémens. Il y a bien encore une saynète pour grossir le volume , mais j'ai pris la liberté de ne pas la lire ; pourquoi M. Paul Foucher n'a-t-il pas pris la liberté de ne point la faire ?



THÉÂTRES.

Théâtre du Vaudeville.

REINE, CARDINAL ET PAGE,

Vau-leville en un acte, par M. Ancelot.

1^{re} représentation — 5 décembre.

M. Ancelot a mis trois amours aux prises dans ce petit acte : un amour de reine, un amour de prêtre, un amour de page. Le prêtre, c'est Richelieu, qui voudrait empiéter sur les droits de l'époux, après avoir empiété sur ceux du monarque; la reine, c'est Anne d'Autriche, qui, négligée par Louis XIII, s'est laissé séduire par le faste et les grâces de lord Bukingham, ambassadeur d'Angleterre; le page, c'est le jeune d'Harcourt.

Anne d'Autriche a donné à lord Bukingham, comme gage de sa tendresse, une agrafe en diamans, unique dans son genre, et dont Cardillac, le joaillier de la cour, possède seul le modèle. Le cardinal, qui, dans l'intérêt de sa jalousie plutôt que dans celui du roi, a sur-

veillé les démarches des deux amans, est instruit de cette imprudence, et de suite avise aux moyens d'en tirer parti. Une comtesse ennemie de l'ambassadeur est chargée de lui enlever, sans qu'il s'en aperçoive, au milieu d'un bal et pendant la danse, le bijou précieux qu'il porte comme un trophée. La comtesse s'acquitte à merveille de la commission. Richelieu, muni de la pièce de conviction, court dénoncer au roi l'infidélité d'Anne d'Autriche. Louis XIII se rend dans les appartemens de la reine, et lui annonce qu'il veut paraître au bal avec elle. « Parez-vous, lui dit-il, de la riche agrafe dont je vous ai fait présent. » Richelieu triomphe de l'embarras d'Anne d'Autriche; mais le jeune page, dont l'amour inquiet a suivi toute cette intrigue, glisse dans la main de sa maîtresse la seconde agrafe, qu'à force de sollicitations il a su arracher à Cardillac. La reine, qui n'a plus de motif secret pour résister à la prière de son époux, montre l'agrafe, et confond ainsi Louis XIII et Richelieu.

Cette action gracieuse et légère est développée avec beaucoup d'art par M. Ancelot. Le dialogue, vif et spirituel, a rappelé plus d'une fois celui de madame Duchâtelet.

La pièce est jouée avec cet ensemble qu'on est toujours sûr de rencontrer au Vaudeville.

M^{lle} Brohan, dans le rôle d'Anne d'Autriche : Adrien, dans celui de Buckingham ; Fontenay-Louis XIII, et Taigny-d'Harcourt, méritent leur part des applaudissemens qui ont salué le nom de M. Ancelot.



Théâtre de l'Ambigu-Comique.

L'ANNEAU,

ou

DÉPART ET RETOUR,

Vaudeville en 2 actes, par MM. Laurencin et Lavareine.

1^{re} représentation. — 3 décembre.

Encore des pseudonymes ! maintenant c'est une manie à la mode dans les arts. On fait un livre, un drame, un vaudeville, et quand on ne signe pas trois étoiles, on se cache sous le nom de son voisin. Nous connaissons, cette fois, les synonymes des noms jetés au public ; quelques amis les faisaient circuler à l'oreille dans le foyer : mais le succès a été trop disputé pour que nous ne rendions pas aux auteurs le service de leur conserver l'incognito. — Laissons-leur le mérite de la modestie !

La toile se lève sur un tableau militaire; des soldats assis, ou nonchalamment couchés, boivent, rient et fument.— Les voiles qu'on aperçoit indiquent un port de mer; les officiers causent et nous apprennent que ce port est Toulon qu'ils sont prêts à partir pour la conquête d'Alger. Bientôt tout le régiment s'embarque, et à peine les canots ont-ils quitté le rivage, que les femmes de deux officiers, M^{mes} Montbrun et Richard arrivent, déguisées on ne sait pourquoi, en bergères du Valais. pour surprendre leurs maris. Tandis que M^{me} de Montbrun va aux informations, M^{me} Richard, restée seule, est accostée par le lieutenant Saint-Léger dont le départ a été retardé. La bonhomie de Saint-Léger, qui est très robuste, lui fait prendre cette dame pour une vraie paysanne, comme si les frais costumes de la Suisse étaient aussi communs sur le port de Toulon que les hailons des vendenses de marée. Alors il débite des protestations d'amour banales, et, malgré les défenses de la dame qui, selon la recommandation que lui en a faite son mari, répond toujours *non*, l'officier lui vole un baiser et disparaît. — A la nuit, les dames se retirent dans les tentes respectives de leurs maris absents, et Saint-Léger en rentrant, grâce à l'obscurité, se trompe de porte et pénètre dans la tente du

commandant, où il trouve endormie M^{me} Richard: celle-ci croyant parler à son mari, écoute des expressions de tendresse que, détrompée, elle repousserait sans doute; mais d'honorables scrupules arrêtent le lieutenant qui s'échappe avant de devenir criminel. Voilà pour le premier acte.

A l'ouverture du deuxième, deux mois se sont écoulés; le colonel Montbrun, le commandant Richard et Saint-Léger devenu capitaine, sont de retour d'Alger. Les deux premiers apprennent l'arrivée de leurs dames et en même temps l'anecdote scandaleuse de la tente, que Saint-Léger a confiée à son ami Durville qui l'a débitée, en l'enjolivant bien entendu, à qui a voulu l'écouter. Grande querelle. Le colonel provoque Saint-Léger, auquel Richard a déjà donné un rendez-vous pour le même sujet, quand Durville arrive et éclaireit l'affaire en racontant avec ironie les scrupules de l'ex-lieutenant. — Alors tout s'explique; les maris embrassent leurs femmes, pressent la main du scrupuleux capitaine, et la toile tombe sur cet heureux et moral tableau conjugal, après le couplet au public.

Ainsi qu'on le voit, point d'intrigue, nul intérêt, des situations toujours invraisemblables et souvent absurdes. Le commandant Ri-

chard, surtout, est bien le plus sot, le plus niais de tous les commandans passés, présens et futurs. Je ne sais où l'original a été vu, mais assurément ce n'est pas dans l'armée, où très certainement un semblable type est inconnu. Francisque jeune a été comique dans le petit rôle de Loulou.

Le quasi succès de cette bluette peut être attribué à quelques détails piquans que M^{me} Balthazar, toujours si gracieuse et si jolie, a su rendre avec le charme qu'on lui connaît. Quelques-uns des couplets, qui sont en très grand nombre, ont été fort applaudis par des mains amies. En somme, il y a eu sifflets et applaudissemens. Mais, nous le répétons, les auteurs sont capables de mieux faire.



ALBUM.

Le bagage dramatique du mois de novembre se compose, cette année, de 27 pièces, plus une comédie de Patrat mise en couplets. Voici le détail: 1 ballet, 5 comédies, 2 opéras, 5 mélodrames, 5 drames, 13 vaudevilles. 59 auteurs ont eu, pendant ce mois, les honneurs de la représentation.

Les succès les plus remarquables sont ceux de la *Grande Aventure*, du *Dernier Chapitre*, des *Jours gras* et de *Périnet Leclerc*.

— La Comédie-Française s'enrichit des dépouilles de l'Odéon, en même temps qu'elle transporte sur ce théâtre les chefs-d'œuvre de son répertoire. C'est un échange auquel le public et le caissier ne peuvent que gagner. Nous avons vu, cette semaine, la *Fête de Néron*, tragédie de MM Soumet et Belmontet, et le succès complet que cette pièce a obtenu, grâce à l'admirable talent de Ligier, prouve qu'il peut y avoir place, sur notre première scène, pour tous les noms et pour toutes les écoles.

On prépare au Théâtre-Français une petite comédie en un acte, intitulée *Henriette et Ray-*

mond, et dont les deux rôles principaux seront remplis par M^{lle} Mars et Bocage.

— Dans sa séance extraordinaire du 4 décembre, l'Académie française a entendu plusieurs communications. M. Jouy a lu un premier acte très faible d'une tragédie intitulée : *Conjuration d'Amboise*. Après un rapport fort ennuyeux de M. Costaz, sur les particules dites négatives, la séance a été terminée par M. Parseval-Grand-Maison, qui a récité un mauvais fragment de son poème, intitulé *l'Anarchie*.

— On annonce que M. Bovy a été chargé de graver les coins des médaille volées à la Bibliothèque, et non retrouvées.

— La représentation à bénéfice accordée par le Théâtre-Français à son excellente soubrette M^{lle} Dupont, en remplacement de celle que des circonstances malheureuses rendirent improductive dans les premiers mois de l'année, aura définitivement lieu le 11 décembre. La composition du spectacle sera très variée, et le public, sans doute, ne manquera pas à l'appel que lui adresse la Comédie-Française en faveur d'une actrice dont le talent et le zèle sont au-dessus de tout éloge.

MODES.

Les *bibis*, par leur forme conique et pointue, ont dépassé l'excès du grotesque et du ridicule. Sous ces disgracieux chapeaux, les femmes ne paraissent plus comme à travers une lucarne, mais comme placées sous un éteignoir. Les dames de bon goût ont adopté une forme un peu moins large au sommet qu'à la base; mais la passe, un peu plus longue que précédemment, laisse voir la figure sans la placer hors du chapeau.

De jolis chapeaux en velours ou satin noir sont garnis de rubans à rosette en satin noir à filets orange; de plus, un bouquet de soucis à longue tige est placé sur le haut de la forme par-devant, et la dépasse de quatre à cinq ponces.

Jamais les oiseaux de paradis, à petite queue flottante, n'ont été aussi à la mode; pas un chapeau de spectacle sur lequel on n'en place un ou deux, soit bec à bec, sur le devant de la forme, soit l'un au-dessus de l'autre et figurant deux fers à cheval.

Les oiseaux de paradis sont aussi l'ornement

obligé des toques en satin, en reps ou en gaze de soie à raies ou filets de satin.

Les manteaux les plus nombreux sont en tissu de laine croisé, ponceau ou chamois, avec palmes ou branches de fleurs imprimées en noir autour de la pélerine et au bas du manteau. On porte aussi beaucoup de manteaux de même étoffe avec impression mosaïque.



LE

PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

LE VEXÉ ET L'INDIGNÉ,

HISTOIRE

Fantastique et pourtant véritable quoique
vraisemblable.

—
Fatalité.
—

Il était malheureux !

- Pauvre diable, habitant un pauvre hameau d'une pauvre commune, d'un pauvre arrondissement d'un des plus pauvres départemens de France, il n'avait pas goûté, depuis tantôt vingt mois, un seul instant de bonheur: pour lui chaque entreprise précédait un revers, chaque journée amenait une catastrophe.

Il avait une vieille mère qu'il aimait en bon fils, qui tenait prêts sa soupe et son grabat, quand lui, soufflait, haletait par les champs.— Sa vieille mère mourut du choléra.

Il vivait des produits d'une petite ferme, au sol maigre, aux limites resserrées, mais dont les bâtimens contenaient la récolte de deux années, sa seule richesse. — Les incendiaires y mirent le feu.

Il n'avait pu sauver des flammes qu'une faible partie de son modeste mobilier, une veste de bure, un coffre vermoulu, une armoire détraquée, un pot de terre vernie et les *Heures* de sa défunte mère, qu'il gardait comme une précieuse relique. — Le percepteur, pour solde d'un douzième en retard, en fit vendre les débris sur la place publique.

Il possédait un ami qui le soutenait de ses conseils, l'aidait de ses secours, et qui lui ouvrait son cœur comme sa bourse. — Son ami fut transpercé d'outre en outre, au chef-lieu, dans une émeute à propos de l'impôt des boissons.

Il lui restait une maîtresse, belle et bonne, aimante et adorée, trésor de pudeur et de vertu, ange de candeur et d'innocence. L'ange se fit cantinière dans le 23^me de ligne, qui prit une étape au village.

Ce n'est rien encore.

Il tua le loup dans une battue, et comme il attendait la prime de vingt francs pour payer encore le percepteur maudit, il reçut les remerciemens de M. le maire et la croix d'honneur...!!!!!!

Remèdes.

Pour le coup, il lui fut impossible de douter de la fatalité qui s'attachait à lui et le harcelait sans relâche, comme un remords ou comme un cauchemar.

Accablé d'ennui, rongé d'impatience et de désespoir, il s'adressait à tous, leur contant ses peines et les suppliant de lui indiquer un remède.

Son avocat lui conseilla de plaider pour se distraire. — Les occasions et les moyens lui manquaient.

Son médecin lui dit: « Voyagez pour changer d'air, et menez joyeuse vie. » — Il ne posséda t pas vingt sous vaillant.

Son voisin, le bedeau, lui recommanda de se confesser dévotement. — Il nourrissait une horreur instinctive pour la confession, et ne

manquait jamais de crier *Coua! coua!* lorsqu'il voyait un prêtre.

Le magister lui prêta, pour l'arracher à ses idées sombres, les œuvres complètes de M. Kératry. — Il ne connaissait pas une lettre de l'alphabet (aucuns diront que ce fut son premier bonheur).

Une commère qui cumulait, dans l'endroit, les fonctions de limonadière avec celles de sage-femme, lui dit : « Mariez-vous. » — Il n'avait pas d'argent et plus de maîtresse.

L'épicier, son cousin, lui fit entendre qu'un cierge brûlé près de l'image de Marie serait un remède infallible. — Il manquait de cire et de foi.

Harrassé, mécontent des autres et de lui-même, il se décida à ne prendre conseil que de son désespoir.

Désespoir.

« Mourons, se dit-il, puisque la vie m'est odieuse. »

Oui! mais la mort lui faisait peur.

Il repassa dans sa tête tous les moyens de destruction, trouvant sans cesse d'excellentes raisons pour n'en choisir aucun.

Se faire sauter la cervelle?..... son fusil s'était brisé en tuant le loup. Il n'avait d'ailleurs, ni plomb ni poudre.

Se percer le cœur?..... la lame de son couteau était ébréchée, et il craignait de trop souffrir ou de se manquer.

Se brûler?..... c'était bien dangereux pour les voisins, le hameau ne possédant pas de pompiers.

Se noyer?..... la rivière était toute couverte de glace.

Se précipiter?..... il fallait pour cela monter, et l'infortuné souffrait d'un rhumatisme.

« Évidemment, pensa-t-il, il m'est impossible de mourir, malgré ma bonne volonté, à moins que la mort ne fasse elle-même les avances. »

Il ne connaissait rien, l'ignorant, de ce qui fait mourir doucement, proprement, convenablement, de ce qui brise sur le coup ou tue à petit feu; il ne savait ni l'asphixie, ni les tragédies de M. Casimir Delavigne, ni l'opium, ni les romans de M. Viennet.

« Si je ne puis mourir, continua-t-il, c'est parce que Dieu ne le veut pas. — Si Dieu ne le veut pas, c'est que Dieu peut mettre fin à mon malheur. — Si mon malheur peut finir, il y a des moyens d'en hâter le terme. — S'il

existe des moyens d'en hâter le terme, la mère Gigou doit les connaître.....

» Allons chez la mère Gigou. »

Mère Gigou.

La mère Gigou était la sybille du lieu, sorcière émérite, vieille femme édentée, qui, pour trois sous, tirait les cartes, pour cinq disait la bonne aventure, pour dix guérissait les peines d'amour et les engelures, les maux de l'âme et les cors aux pieds.

La sorcière avait pris en affection le pauvre diable, à qui elle avait prêté, dès son berceau, qu'il serait un honnête homme. — Le pauvre diable était malheureux, et partant, le présage à moitié accompli.

« Vieille, lui dit-il, j'ai perdu ma mère, ma maison, mon ami, ma maîtresse, mes meubles, et gagné la croix d'honneur! Toi qui devines tout, dis-moi d'où me vient cette fatalité. »

La vieille regarda ses mains et les voyant noires et crasseuses, lui dit : « Lave tes mains. »

Puis quand les mains furent lavées, la vieille y découvrit des lignes, et dans ces lignes lut

couramment, plus couramment que ne lisait M. Girod de l'Ain dans le règlement de la chambre.

« Il faut que tu sois, dit-elle, un grand coupable, ou un grand imbécile.

— L'un non, l'autre peut-être.

— Tu n'as pas assassiné ton bisaïeul ?

— Nullement.

— Monté la garde ou paradé à la revue devant quelque prince qui passait ?

— Pas davantage.

— Abattu des croix de mission ?

— Jamais.

— Acheté de l'eau de Cologne pour les coliques ou du camphre pour le choléra ?

— Pas une fois. »

La mère Gigou relut dans la main, puis regarda dans un verre d'eau, et s'écria : « Bonne sainte Vierge ! C'est un sort !

— Qu'est-ce qu'un sort ?

— La malédiction d'un sorcier ou d'un possédé, qui est ton ennemi et qui te veut du mal.

— Quel est cet ennemi !

— La première personne qui mettra le pied dans ta maison. »

L'infortuné courut bien vite s'embusquer derrière sa porte ; avec un vif désir de ven-

geance au fond de l'âme, et un gros gourdin au bout du bras.

Guet-à-Pens.

Or, en ce moment, un vénérable conseiller municipal, chargé par M le préfet de recueillir, à l'occasion de l'attentat horrible, l'indignation publique à domicile, faisait sa tournée, frappant à toutes les portes, acceptant tout, depuis *l'horreur la plus profonde* du brigadier de gendarmerie, jusqu'à *l'indignation la plus vive* du sonneur de cloches ; ne dédaignant ni *le chagrin* de la veuve, ni *la douleur* de l'orphelin. — Il avait ainsi récolté un total respectable de trois signatures, y compris celle du gendarme, du sonneur et de la veuve.

Restait l'orphelin. Le municipal quêteur regardait sa signature comme acquise ; car l'orphelin était son neveu, son héritier présomptif.

L'orphelin était aussi notre fataliste.

Le collecteur entra plein de confiance chez son neveu, comptant y prendre en passant une indignation toute faite. Mais à peine eut-il passé le seuil de la porte, qu'il sentit fondre sur ses épaules une grêle de coups de bâton. Il se

démenait en vain au sein de l'orage, le funeste gourdin ne s'arrêta qu'au moment où le fataliste s'aperçut de son erreur et reconnut son oncle, au demi-jour projeté par une petite lucarne.

—
Débats.
—

« Comment donc, mon oncle, dit le neveu, c'est vous qui êtes le sorcier mon ennemi, et qui m'avez jeté un sort !

— Mon neveu, répondit l'autre, je ne suis pas sorcier, mais conseiller municipal ; je ne suis pas ton ennemi, mais ton oncle ; je n'ai pas donné de sort, mais j'ai reçu des coups de bâton.

— Il y a sans doute erreur ...

— Dis qu'il y a fureur....

— Je vous demande excuse....

— Et moi je te demande raison. — Ou plutôt je te pardonne, à condition que tu vas signer ce papier. »

L'orphelin recula d'un pas et resta béant.

« — Allons, fais au moins une croix, dit le municipal, car le piéton de la sous-préfecture va partir et je suis pressé. »

L'orphelin se signa , croyant voir un sup-
pôt du diable , qui venait exiger sa griffe pour
quelque infernal traité.

L'oncle , s'apercevant que son neveu ne
s'indignait ni assez fort ni assez vite , se mit à
lui réciter , avec gestes et contorsions , le der-
nier discours de M. Jacqueminot , touchant l'a-
narchie et l'héroïsme de la garde nationale.

Ce qu'entendant , l'orphelin crut son oncle
atteint de folie , et se jeta sur lui , pour lui lier
les mains.

Ce que voyant , le municipal crut son neveu
frappé de républicanisme , et se prit à crier :
A la garde ! à la garde !

Dénouement.

Moyennant quelques seaux d'eau froide , on
les sépara.

L'oncle alla dresser procès-verbal , et le
neveu commander une requête.

Le lendemain , l'oncle déposa sa plainte au
parquet du procureur du roi , et le neveu fit
afficher au greffe une demande d'interdiction.

L'orphelin , condamné à cinq ans de pri-
son , pour voies de fait commises sur un magis-

trat, dans l'exercice de ses fonctions, alla se constituer à la maison d'arrêt du chef-lieu.

L'oncle fut interrogé par le juge, visité par les médecins, et mourut d'un accès d'indignation rentrée, au moment où un bon jugement le déclarait sain d'esprit.

L'orphelin hérita, et devint propriétaire. Alors, pour charmer les loisirs de sa captivité, il épousa la fille du geôlier, belle, douce et féconde créature, qui lui donna beaucoup de bonheur et non moins d'enfans.

C'est ainsi que sa prison fut commuée en une sorte de détention domestique, et son guignon en mariage.

Et, pour que rien ne manquât à leur bonheur, la providence permit que la mère Gigou vînt les rejoindre à la maison d'arrêt, où le tribunal correctionnel donna refuge à sa vieillesse, pour avoir consommé des sortilèges sans autorisation de la police, et vendu de l'onguent sans brevet.



LITTÉRATURE.

Les Cruands

ET

ENGUERRAND DE MARIGNY,

Histoire du temps de Philippe-le-Bel ;

PAR V. LOTTIN DE LAVAL.

I vol. in-8, satiné, orné d'une vignette.— Hipp.
Souverain, éditeur.

Il pleut des romans : voilà la phrase à la mode, la phrase du jour, phrase vraie, et qui renferme un livre piquant et plein de choses curieuses. Chaque semaine nos tablettes sont encombrées de nouveautés ; chaque semaine, le *Petit Poucet* doit s'ériger en jury littéraire. Il n'y manque pas, et, toujours impartial, il distribue l'éloge ou le blâme désireux qu'il est de plaire et de ne point mentir à ses abonnés.

Cette fois, c'est un grand tableau du moyen-âge que nous avons sous les yeux ; c'est une période de douze années, immense, et pleine de

fiction et d'histoire; c'est le règne de Philippe-le-Bel, ou plutôt la domination de fer de son ministre, espèce de Richelieu du xiv^e siècle, Enguerrand de Marigny.

L'auteur, M. Lottin de Laval, a voulu nous faire connaître et la situation de la France, et les guerres des seigneurs avec le peuple, et les mœurs déjà quelque peu mitigées à cette époque reculée. C'était une grande tâche; il s'en est acquitté non sans quelque peine, et s'il a chancelé, au moins il a le mérite de n'avoir pas succombé.


Esquissons rapidement le fond de ce livre : Bérengère est une jeune fille, belle et riuse, jeune fille de seize ans, que le malheur a jetée au milieu de la prostitution et de l'infamie, et qui s'est conservée pure et vertueuse. Un mystère impénétrable enveloppe sa naissance; elle a été élevée par Rabbie Chéradame, *femme folle de son corps*, qui en a pris soin comme si ce fût une *noble damoiselle*. Puis, après quinze ans de bonheur, quinze ans passés au couvent des Blancs-Mantels, elle la rappelle dans son chenel misérable, elle la force à mendier, les pieds nus, le dimanche, à la porte de Notre-Dame; puis, elle veut en faire la courtisane du ministre de Philippe-le-Bel, Enguerrand de Marigny. Ce puissant seigneur a pour page un

certain Italien, Oldus, son écuyer chéri, son seul et dernier ami, car le ministre opprime le peuple et décime les grands, et chacun le craint ou le hait. Oldus a vu Bérengère, Bérengère la jolie fille; il en est épris, il l'aime, il s'en fait aimer, et bientôt, grâce à son or, qu'il prodigue à Rabbie, la jeune fille n'a plus à craindre ni la misère, ni l'infamie. Les jeunes gens sont heureux; les nuits pour eux sont des nuits de bonheur, les jours, des jours de bonheur, ils s'aiment! Mais Enguerrand connaît Bérengère, lui aussi l'aime, le puissant ministre! Chaque nuit il se déguise en prêtre, il se perd dans les rues de la Cité, et les sentinelles du palais voient souvent, à l'aube du jour, un fantôme disparaître dans le mur de la tour du Nord.

Un soir, au coin de la rue de la Calandre, deux jeunes cavaliers mesurent la longueur de leurs épées; c'est un duel à mort qu'il leur faut. Survient Bérengère; car un des deux cavaliers est Oldus, son amant bien aimé. Elle supplie, elle se tord de désespoir pour que le combat cesse: tout en vain : *Il faut qu'ils meurent tous deux!* s'écrie une voix tonnante; et quelques minutes après, Oldus et son adversaire gisent sur le carreau, et l'homme qui a tué les deux jeunes gens est Enguerrand de Marigny. C'est ce moment que le spirituel crayon de notre

ami E. Forest a choisi pour sujet de la vignette qui orne le volume, et que le *Petit Poucet* offre aujourd'hui à ses lecteurs. Rien alors n'arrête plus le terrible ministre; le remords a passé dans son âme comme un éclair, et plein de transports brûlans, il emporte dans ses bras robustes Bérengère évanouie, qu'il dépose dans ses riches appartemens du palais.

A cette partie du livre, l'analyse devient impossible; le drame marche rapide, plein d'intérêt. Un épisode qui fait mal et plaisir est celui intitulé; *Taillegoin le Maladrier. La Révolte et l'Orgie des Truands* sont de bonnes études de l'époque, faites avec talent et rendues avec une fidélité scrupuleuse. En somme, et malgré plusieurs défauts qui tiennent à la manière de l'auteur, cet ouvrage, où le savoir n'est pas épargné et dont le style est plein de poésie et de brillantes pensées, est de ceux qui ont droit d'aspirer à un succès honorable. C'est un livre que beaucoup de personnes liront, et qui peut aussi bien figurer dans une bibliothèque que dans les cabinets de lecture.



Rosane,

DÉSORDRE, CRIME ET VERTU,

PAR ANATOLE GERBET.

1 vol. in-8. — Renduel, éditeur.

Le volume de M. Gerbet, mince de feuilles et de matières, est formé par trois contes, et s'appelle *Rosane*, comme il aurait pu être nommé *Rosalie* et *Louise*; aussi ce titre n'en est-il pas un, et le second, *Désordre, Crime et Vertu*, renferme toute la pensée de l'auteur.

Le premier conte, *Désordre*, manque tout-à-fait d'intérêt faute de développement et d'intrigue. Un jeune homme, allant à Orléans, rencontre dans la diligence une jolie fille appelée Rosane, femme aux mœurs faciles, s'abandonnant au premier venu, et faisant de ses charmes métier et marchandise, passe plusieurs jours avec elle, et prenant le roman par la queue, devint passionnément amoureux après la possession, c'est-à-dire quand chacun cesse de l'être. Rosane, qui a laissé prendre son cœur, elle qui croyait n'en plus avoir, revient à Paris, et, sentant l'humi-

liation de *son état*, va finir ses jours, malheureuse qu'elle est, sur le grabat d'un hôpital. — Et d'un.

La seconde histoire, *Crime*, est aussi remplie d'intérêt que la première est insignifiante. Le héros, homme fortement constitué, à l'âme vigoureusement trempée, aime d'un amour fou une jeune fille innocente et sage, qui succombe aux séductions dont il l'entoure. Cependant, forcé par ses parens, il l'abandonne bientôt, et contracte d'autres liens. Mais on revient toujours à ses premiers amours : en effet, six mois se sont à peine écoulés que Maulouis sent renaître sa passion pour Rosalie, Rosalie qui, de désespoir, s'est mariée à un homme brutal, grossier, comme on les choisit quand on veut consommer un sacrifice. La nouvelle position de son ancienne maîtresse ne l'arrête point ; elle est souffrante, il le sait, la voix publique le lui répète chaque jour, et il vient offrir des consolations malheureusement acceptées avec avidité. Renaud le boucher, jaloux comme un mari indifférent, redouble de brutalité envers sa faible victime. Alors Maulouis n'y tient plus, et, dans un rendez-vous nocturne, la mort du tyran est résolue, et le cadavre de Renaud est trouvé le lendemain, gisant dans la forêt voisine. Les soupçons planent sur les

coupables ; ils sont arrêtés tous deux. Alors la pauvre Rosalie, pour sauver son amant, contre lequel aucune preuve n'existe, se suicide, elle, jeune femme à qui tant d'avenir était promis ; elle, dont le cœur était si tendre, dont le dévouement était si grand.

Il y a de l'intérêt dans ce petit drame ; les caractères en sont bien nuancés et les personnages bien choisis. — Et de deux.

Que dirai-je de la dernière nouvelle, intitulée *le Tour de France ou Vertu* ? Elle est faible, après l'autre, et, si on excepte quelques détails d'intérêt assez bien étudiés, le reste est froid comme la vertu que l'auteur a voulu peindre, sujet sans doute bien moral, mais ennuyeux et fort peu dramatique.

Le style est peut être correct, mais il est lâche et flasque, sans énergie et sans couleur. M. Gerbet en est à son début ; on le sent à sa phrase molle, décousue et décolorée par une foule de mots parasites et inutiles. Mais ces défauts le travail les fait disparaître, et, dans un nouvel ouvrage, l'auteur prouvera qu'il a su comprendre la critique.

La Femme selon mon cœur,

PAR EUGÈNE L'HÉRITIER.

1 vol. in-8. — Moutardier, éditeur.

Depuis huit jours, un journal à la main et le plan d'Anvers sous les yeux, je promenais mes observations de la ville à la citadelle, de la citadelle au jardin de l'Harmonie, et de là à la lunette Saint-Laurent. Petits villages, petits bois, petits ruisseaux, rien ne m'échappait; c'était une multiplication de moi-même sur tous les points. Puis, mes lignes tracées, mes fossés creusés, mes tranchées ouvertes, je dirigeais et précipitais mon armée, génie, artillerie, infanterie, cavalerie pesante et légère, et j'allais prendre Anvers...

Un incident bien imprévu m'arracha à ces glorieuses rêveries, et me rejeta dans la triste réalité. C'était un roman nouveau (si peu de chose!) qui me rappelait à mon obscur métier de journaliste. J'abordai la lecture de l'ouvrage avec l'envie bien prononcée de faire à l'auteur un mauvais parti. Mais je n'avais pas lu cent pages, que toute ma rancune s'en était allée. C'est que le titre, *la Femme selon mon cœur*,

est heureux, et que la fable est mieux encore que le titre.

M. E. L'Héritier a été frappé du vice de l'éducation donnée à nos filles, laquelle n'est bonne qu'à les rendre frivoles ou prudes. Il veut qu'aux douces qualités de leur sexe elles joignent, autant que possible, les fortes qualités du nôtre. Telle est Marie, l'héroïne de son livre, qu'il a essayé de nous peindre dans un cadre simple et intéressant. Vous pensez bien que Marie, avec une éducation autre que celle de nos femmes, ne devra ni penser ni agir comme elles; de là pour vous, lecteur, une foule de scènes neuves, inattendues, singulièrement naïves et touchantes. Mais ce qui vous charmera le plus, ce sont de fraîches et délicieuses causeries d'amour, que vous relirez plusieurs fois; c'est un style tour à tour grave et léger, simple et brillant, toujours franc, vrai, toujours expressif, éminemment original presque partout.

Maintenant nous reprocherons à M. E. L'Héritier de se laisser aller aux réflexions peut-être avec trop de complaisance. Nous imaginons bien qu'il ne le fait que pour agacer l'impatience du lecteur dans les situations attachantes; mais nous lui dirons que le lecteur pouvait se passer de cet excitant. Espérons

donc que ces petits défauts disparaîtront à la prochaine édition ; car *la Femme selon mon cœur* est un ouvrage de littérature élevée et de tendre philosophie , que tout le monde voudra lire. Si tous les livres qui nous pleuvent lui ressembraient même de loin , nos beaux jours littéraires seraient revenus.



THÉÂTRES.

Théâtre des Variétés.

L'ART DE NE PAS MONTER SA GARDE,

Vaudeville en un acte, par MM. Barthelemy et Lhéric.

1^{re} représentation — 10 décembre.

Grand et sublime art, en vérité, et que je priserais autant que *l'art de mettre sa cravate*, s'il pouvait en effet me délivrer, moi, mauvais citoyen, ennemi de la faction de jour et de nuit, des patronilles, du corps-de-garde, etc., me délivrer, dis-je, de certaines apparitions périodiques à l'hôtel Bazancourt. Mais hélas! il n'en est rien, et, toute réflexion faite, j'aimerais autant subir quinze jours de cachot que de recourir aux ruses inventées par M. Victor, le réfractaire dont parle la pièce. M. Victor, condamné à la prison par contumace, est saisi et jeté dans un fiacre, d'où il s'échappe en renouvelant le trait connu de ce prisonnier pour dettes, qui entre par la portière que lui ouvrent

les gardes du commerce, et sort par l'autre, que lui ouvrent des amis et des compères. Donc M. Victor se sauve, et, serré de près, il se jette dans une maison, monte je ne sais combien d'étages, grimpe sur le toit, et arrive, par une lucarne, dans la chambre de M^{lle} Julie, grisette. M^{lle} Julie est absente. Cependant la garde municipale et le commissaire furèrent par toute la maison; la mansarde sera visitée comme le reste. Alors M. Victor se déguise en vieillard; ainsi travesti, il se rit des investigations du commissaire; le commissaire parti, la grisette vient. Alors M. Victor se couvre la figure de cirage anglais, et le voilà négresse. Son sexe et sa couleur devenus suspects, M. Victor se barbouille de suie, se hisse dans la cheminée, et le voilà ramoneur. Je ne sais trop par combien d'autres travestissemens le pauvre garçon eût passé, sans la fête du roi. La fête du roi, dit la pièce, est un jour de grâce et d'amnistie; M. Victor en est donc quitte pour une fuite, une escalade, et trois déguisemens : bien obligé. Je vois à regret que, nonobstant *l'Art de ne pas monter sa garde*, je serai, comme par le passé, forcé de faire mon service ou d'aller en prison. Le vaudeville a détruit pour moi l'illusion de l'affiche. Toutefois, mon désappointement ne m'empêchera pas de dire que

Lhéric est fort amusant , plus amusant encore comme acteur que comme auteur.

— *La Prima Donna* fait fureur. Me serai-je réellement trompé sur le mérite de cette pièce? Si oui, *confiteor*.



Théâtre du Palais-Royal.

CREDEVILLE ,

Par MM. Leuven et Philippe.

1^{re} représentation — 6 décembre.

Il n'est pas que vous n'ayez remarqué, si peu observateur que vous soyez, un nom qui décore édifices, monumens, maisons en construction, murailles, etc., un nom inscrit sur toute surface solide de couleur blanche ou approchant; un nom qui rivalise de publicité avec le nez incommensurable du digne M. Bouginier, et qui ne le cède qu'à la fameuse poire, à la poire populaire, pullulante, immuable; un nom enfin qu'on trouve inscrit jusque sur les pyramides d'Égypte, à côté du nom de Napoléon, *Crédeville voleur!*


Dans ce nom il y a tout un poème, une Odys-

sée pour le moins; les badauds racontent sur Crédeville des choses inouïes. Crédeville est l'Hercule des contrebandiers et des escrocs; les tours les plus ingénieux joués à la police et à la douane l'ont été par Crédeville. Crédeville endosse tout, accapare tout; il n'y a de bonheur que pour lui. Il se fait contrebandier, grand seigneur, honnête homme, industriel; il joue à la Bourse, il sollicite, il protège, et la police, qui le poursuit, n'y voit que du feu, la police lui ôte son chapeau, la douane le comble de prévenances; bref, c'est l'homme le plus estimé de France et de Navarre.

En vérité, c'est trop peu d'un vaudeville pour un pareil héros; n'importe, MM. Philippe et Leuven l'ont vaudevillisé, et voici comme. Crédeville tient, à la barrière de Clichy, un magnifique établissement de contrebande, établissement aussi complet, dans son genre, que celui de Delisle, des *Deux Magots*, ou tout autre. Inutile de dire que Crédeville est en odeur de prohiété depuis Montmartre jusqu'à la barrière de Mousseaux; mais l'amour, qui perdit Troie, perd Crédeville. Un rival jaloux découvre la coupable industrie de Crédeville. Crédeville saisit le rival; il pourrait le tuer, mais il ne *travaille* pas dans l'assassinat, le meurtre répugne à sa délicatesse; il se contente d'exiger

du rival la promesse écrite qu'il s'éloignera de Paris et gardera le silence un mois durant. Chose convenue. Pendant ce mois-là, Crédeville fait la cour à sa maîtresse, leurre le beau-père, et obtient la main de la fille. Les noces sont préparées, lorsque surviennent la gendarmerie et le rival; il y a duel au bâton entre celui-ci et Crédeville, duel admirable, où tous deux déploient une habileté qui fait le plus grand honneur au talent de MM. Paul et Levassor. Après le duel, explication; le rival donne à Crédeville ses habits de rival, et Crédeville donne au rival ses habits de marié. De cette façon, la gendarmerie arrête le rival au lieu de Crédeville; Crédeville s'échappe en faisant les cornes aux gendarmes, et en criant : *je suis Crédeville voleur!* Stupéfaction des bons gendarmes, éclats de rire de l'assemblée, joie et noces du rival.

Cette bouffonnerie, parodiée du *Serment* de M. Scribe, a obtenu un succès de gaîté, bien que quelques passages, que les auteurs feront bien de supprimer, eussent légèrement indisposé le public. Levassor, Sainville et Paul ont eu les honneurs de la soirée; le premier surtout est ravissant dans le double rôle d'une vieille femme et d'un dandy de la Courtille.



Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LE PÊCHEUR DE SCHEVENING ,

Comédie-vaudeville en 3 actes , par MM. Auguste
et Ferdinand.

1^{re} représentation. — 7 décembre.

Vanrick est un pauvre pêcheur à qui jadis une dame inconnue confia secrètement une petite fille , qu'elle promet de venir prendre en un temps plus favorable. La petite fille étant morte dans l'intervalle , Vanrick a mis à sa place la sienne propre , espérant ainsi faire sa fortune , lorsque la dame inconnue viendrait la réclamer.

Mais voilà que l'enfant compte déjà sa seizième année , et qu'elle aime Michel , neveu d'un pasteur. Michel est un excellent parti , et Vanrick désespérant , après une aussi longue attente , de voir arriver les nouveaux parens de sa fille , se décide , à tout hasard , à l'unir avec son amant.

Au moment d'aller à l'église , survient une tante qui réclame , au nom de sa sœur , Isèle (c'est l'enfant mystérieux). Or , cette tante a pour fils M Henri , jeune homme charmant , qui

doit naturellement aimer sa cousine, et, plus naturellement encore, lui être destiné pour époux. Tante et cousin enlèvent Isèle au pauvre Michel, et l'emmènent avant ses fiançailles.

Nous voici dans un château appartenant à Isèle, car Isèle est immensément riche, comme il convient à tout enfant mystérieux qui retrouve ses parens. Mais, dans ce château, elle ne peut voir Michel que les domestiques repoussent avec rudesse toutes les fois qu'il se présente; Vanrick lui-même n'est admis qu'avec difficulté. Triste et souffrante, Isèle s'échappe, laisse là ses richesses, et court rejoindre les deux seules personnes qu'elle aime, Michel et Vanrick.

En vain on veut la ramener au château, elle résiste aux supplications et aux menaces de sa prétendue tante. Alors Vanrick, touché de cette preuve d'amour, dévoile son mensonge, et donne sa fille à Michel.

Tout cela n'est pas neuf. C'est encore moins original. Faiblement conçu, faiblement exécuté, faiblement joué, excepté par Serres, ce vaudeville devait essayer une chute complète; il a pourtant obtenu un quasi-succès. A quoi faut-il l'attribuer? Je ne sais vraiment pas, à moins que ce ne soit aux prétentieuses minauderies de M^{lle} Juliette.

Théâtre de la Gaîté.


LE FERMIER ET LE GÉNÉRAL,

Comédie-vaudeville en 2 actes, par M. Saint-Amand.

1^{re} représentation. — 7 décembre.

Cette pièce, dite nouvelle, n'est autre chose que la cinquième ou sixième édition d'un vieux sujet que nous avons vu tour à tour comédie, drame, opéra, vaudeville, sur tous les théâtres de Paris. C'est l'éternelle histoire des filles d'anciens militaires qui se laissent séduire par des colonels ou des généraux en retraite, et des anciens militaires qui, toujours intraitables sur le point d'honneur, exigent une réparation en due forme, c'est-à-dire pardevant l'officier de l'état-civil. Dans la pièce de la Gaîté, l'innocence abusée épouse le séducteur; le père accorde un généreux pardon, et le parterre applaudit, inondé de larmes, embaumé de vertu, de cette vertu qui ne perd jamais son empire sur le public du boulevard, surtout quand elle s'exprime par la bouche de Marty.

L'arrangeur est M. St.-Amand.



ALBUM.



L'Académie des Sciences morales et politiques a procédé hier à la nomination de sept membres répartis dans les diverses sections qui doivent la composer. Les académiciens élus à la suite de plusieurs scrutins, sont MM. Laromiguière, le duc de Bassano, le baron Bignon, Guizot, Bérenger, Charles Dupin, membres la chambre des députés, et M. Dunoyer. Ces nominations portent le nombre des membres actuels de l'Académie à 23. Au premier tour de scrutin, M. Laromiguière a obtenu 10 voix; M. le duc de Bassano, 8; M. Bignon, 7; M. Bérenger, 6. Au second tour de scrutin, M. Ch. Dupin a obtenu 6 voix; M. Guizot, 6. Au troisième tour de scrutin, il y a eu ballottage entre M. Dunoyer et M. Mignet; le premier a eu 9 voix sur 11. Il reste sept nominations à faire.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts, de Lyon, a tenu hier une de ses séances annuelles d'élection. Elle a admis au nombre de ses associés: MM. de Lamartine, Charles Nodier, Viennet, Francœur et de Mercy; et au nombre de ses correspondans: MM. le baron

de Ladoucette. Audiffret, Smith (procureur du roi à St-Étienne), Gibrario et le prince de Mestchersky.

— L'affaire intentée par M. Hugo aux sociétaires de la Comédie-Française, à l'occasion du drame *le Roi s'amuse*, dont les représentations ont été interrompues, sera appelée devant le tribunal de commerce le 19 de ce mois. M. Odilon-Barrot plaidera pour M. Hugo, qui prendra aussi la parole.

— L'exposition de peinture sera définitivement ouverte le 1^{er} février, la durée en est fixée à deux mois.

— La reprise de *Mosé* amène la foule au Théâtre-Italien. Cette magnifique partition n'avait jamais été montée avec un luxe de talens aussi remarquable. Rubini, Tamburini, M^{me} Julie Grisi, et M^{me} Tadolini, reçoivent de nombreux témoignages de satisfaction.

— Bocage a continué ses débuts à la Comédie-Française, par le rôle de *Nicomède*. Quoique la pièce eût attiré peu de monde, le succès n'a pas manqué à l'auteur.

— *Le songe d'Or* sera bientôt remplacé, aux Funambules, par les *Vingt-six infortunées d'Arlequin*, féerie à grand spectacle, dont le principal rôle sera rempli par Deburau.

— Le célèbre compositeur Generale, vient de mourir à Novarre. Il avait été le professeur de Rossini.

— Le premier drame qui sera représenté au théâtre de la Gaité, a pour titre : *Clette, ou la Jeune reine*, chronique du moyen-âge. Les principaux artistes ont des rôles dans cette pièce.

— Le vaudeville de *Vert-Vert*, traduit en anglais sous le titre de *the Favourite of Pet-Coat* (le Favori du Jupou), obtient un grand succès à Londres.

— La semaine dernière, a eu lieu à Edimbourg l'ouverture du théâtre italien, sous la direction de M. de Begnis. On y a joué le *Don Giovanni* de Mozart, et l'on doit y jouer successivement tous les opéras de Rossini. Donzelli, Galli, et M^{me} Méric-Laland font partie de la troupe.

— A Madras (Indes-Orientales), il y a eu une assemblée des principaux habitans qui, sur la proposition d'un corps académique, a voté l'érection d'un nouveau théâtre indien dans cette ville.

— En vente, à la librairie de Barba, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français.

La Médecine sans le Médecin, opéra-comique en un acte.

Le Savetier de Toulouse, drame du répertoire de l'Ambigu-Comique.

Périnet Leclerc, drame en cinq actes, par MM. Lockroy et Anicet, du répertoire de la Porte Saint-Martin.

On trouve à la même librairie, toutes les pièces qui ont obtenu du succès sur tous nos théâtres. Les pièces nouvelles sont publiées par M. Barba, quelques jours après leur première représentation.

— Les contes sont en faveur : M. Allardin, éditeur, l'a senti et nous le félicitons de l'idée qu'il a de publier sous le titre du *Conteur*, une suite de contes et nouvelles échappés aux meilleures plumes de notre époque. Le premier vol. paraîtra le 20 de ce mois, composé de sept contes, par MM. Janin, Sue, Ancelot, Jal, Michel Raymond, Saintines et Paulin. Que ces noms reportent la faveur dont ils jouissent sur le volume en tête duquel ils sont inscrits, et M. Allardin aura un succès de vogue.

MODES.

La couleur dahlia foncé, qui avait fait fureur au commencement de cette saison pour capotes et redingotes, est remplacée, dans ce dernier vêtement surtout, par celle appelée *bleu lazulli*. Une redingote de lévantine et un chapeau de velours *frisé* de cette nuance, orné de deux plumes de même couleur, formaient la toilette d'une dame citée par son bon goût. La mode semble vouloir de l'unité dans les nuances des diverses parties de la mise d'une femme : celle que nous venons de décrire prouve la justesse de notre observation.

Les jeunes demoiselles portent, généralement, en dedans de leurs robes, qui se font assez décolletées, des chemisettes en mousseline claire, plissées à tuyaux sur le devant, et fermées autour du cou par un petit poignet brodé, surmonté d'une petite dentelle badinée, droite, qui effleure le dessous du menton. D'autres remplacent cette chemisette par un canezou en tulle ou en crêpe; devant, autour du cou, une ruche formée de trois ou quatre rangs de tulle tuyauté.

Dans un grand diner donné mercredi dernier, deux jeunes sœurs avaient chacune une robe en tissu du Thibet, couleur vapeur, à corsage à plis formant tuyau et drapés en cœur. Un rempli, haut d'un tiers, régnait au bas de la jupe; les manches, qui étaient courtes, avaient par dessus des manches en gaze aussi vapeur, très-larges du haut, et étroites du bas, où elles étaient fermées par trois boutons. Le poignet de cette manche était formé d'un ruban de gaze posé à plat entre deux rouleaux de satin et d'un petit nœud de ruban; un gros nœud en forme de cocarde, placé sur la manche de dessus et attaché à celle de dessous, un peu en avant, complétait l'ornement de cette toilette aussi simple que de bon goût.

Le velours *plain* est moins employé pour chapeaux que le velours frisé, appelé vulgairement *épinglé*.

Les plumes servent à orner ces chapeaux. Le *rose mauve* paraît une des nuances les plus adoptées.

Les colliers n'ont pas encore offert de formes nouvelles, si ce n'est un en diamans composé d'épis: les boucles d'oreilles qui complétaient cette parure étaient aussi formées chacune par trois épis, dont celui du milieu dépassait les deux autres.

Les chaînes émaillées et en or vif ou brillant conservent la faveur dont elles jouissent. Les parures dites *Nicolo* à camés et à dessins antiques, ainsi que les chaînes avec flacons émaillés, celles dites *porte-lorgnon* qu'on suspend au nœud de cou, au moyen d'une *broche* élégante, et qui se portent en demi-toilette, ont toujours la même vogue.



LE
PETIT POUCKET,

REVUE

DE LA LITTÉRATURE. DES THÉÂTRES ET DES MODES.

NOUVELLES.

A propos de Gattes.

NOUVELLE PLATONIQUE.

LIVRE PREMIER,

Inutile au sujet.

I.

DU DANGER DES VUES BASSES.

J'ai la vue basse et le cœur sensible.

Cette double infirmité m'empêchera de faire
mon chemin dans le monde, où, pour réussir,
il faut voir de loin et ne rien sentir.

Toutefois ce n'est pas là le plus grave des in-

convéniens auxquels m'exposent la faiblesse de mes yeux et la force de ma sensibilité. Celui-ci n'intéresse que ma fortune, et c'est vraiment peu de chose, *l'or étant une chimère* pour ceux qui n'en ont pas : or, je n'en ai guère.

Mais je me trouve parfois en butte à d'étranges désagrémens qui font souffrir d'une manière cruelle mon amour-propre de jeune homme. — Exemples :

Je rencontre un jour, ou plutôt un soir, sur le boulevard, à la brune, une femme belle comme toutes les femmes qu'on rencontre. Je la suis d'un peu loin, admirant d'un œil de convoitise quelque chose qui me semble un élégant corsage, et quelque chose encore que je prends pour le pied le plus mignon. Je marche, marche, à petits pas, les mains gelées et le cœur brûlant, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille. La belle s'arrête, je m'approche..... c'était un garde national de la banlieue, qui, en blouse et bonnet de police, opérait sa retraite chez un marchand de vins.

Un autre jour, je vois passer un brillant cortège, à la suite d'un homme à cheval, et tout autour la foule qui s'épand. *Vive le roi!* me prends-je à crier comme trois sourds. C'était un charlatan qui se brûlait de la poudre sous le nez avec de l'eau de Cologne.

Aux Tuileries, je crois reconnaître Victor Hugo, et je dis à ceux qui m'accompagnent : « Voici notre grand poète. » C'est M. Viennet.

Un ami me demande certain jour une adresse utile à une jeune personne qui l'intéresse. « Tiens, lui dis-je, voici justement ton affaire sur cette chaise, vis-à-vis la rotonde ; c'est une sage-femme de ma connaissance. » Nous avançons et nous nous trouvons face à face avec M^{lle} Virginie Déjazet !

Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

II.

DES INCONVÉNIENS D'UN CŒUR SENSIBLE.

Eh bien ! ce n'est rien encore que tout cela. Mon cœur sensible est pour moi la source de douleurs bien plus vives, de maux bien plus cuisans.

Je suis à la piste toutes les grisettes que je rencontre ; je m'attache à leurs pas, mais naïvement, bêtement, gauchement, ayant plutôt l'air d'un provincial qui cherche un numéro de maison, que d'un amant qui flaire et guette. Aussi je ne vous dirai pas combien de propos peu flatteurs m'ont déchiré les oreilles, combien de portes d'allées me sont retombées sur le nez.

J'invite, au bal public, une jeune vertu que

j'ai soin de choisir d'une pâte suffisamment tendre; je me déclare son cavalier; je la bourre de contredanses et de bière, de walses et de marrons; j'affronte bravement les ennuis de l'intrigue pour goûter les plaisirs du dévouement. Point! quand la belle est bien apprêtée, bien faisandée, survient un monsieur qui, se trompant de femme et de chapeau, me laisse un cuir verni et un visage tanné.

Quelquefois le monsieur y met encore moins de façons; j'en ai senti qui me marchaient sur le pied, puis, quand ledit pied se levait rudement un peu plus haut que leurs mollets, criaient à la garde, me jetaient tout écumant entre les bras du sergent de ville, avec quelques contusions de plus et un pan d'habit de moins. J'ai remarqué que c'était toujours le pan où se trouvaient mon mouchoir de poche et ma tabatière.

Les modistes, les lingères, et généralement toutes les dames de comptoir, ont aussi marqué ma vie de bien douces et à la fois bien cruelles épreuves.

J'ai pour habitude de m'arrêter à la porte de tous les magasins dont les rideaux à-demi ouverts laissent voir dans l'intérieur quelque chose qui ressemble de près ou de loin à une femme. Quand ce quelque chose me paraît avenant,

j'admire plus ou moins long-temps, selon la qualité.

Peu m'importe alors que les passans, devant qui j'obstrue le trottoir, jurent à mes côtés, montent sur mes orteils, me meurtrissent de coups de coude ; l'excès de ma sensibilité morale me rend insensible au physique. Je n'ai plus qu'un sens, la vue.

III.

MOYEN DÉCENT DE S'INTRODUIRE CHEZ LES MARCHANDES DE MODES.

J'en connais beaucoup qui ne se font aucun scrupule d'entrer effrontément chez une marchande de modes ou chez une lingère, sous le plus futile prétexte ; tel, par exemple, que celui de demander—quelle heure est-il?—Où faut-il passer pour aller dans telle rue? — N'est-ce point dans cette maison que demeure M. *un tel*?—*M^{lle} une telle* travaille-t-elle toujours dans vos magasins?—et mille autres sottises questions dont l'unique but est de les mettre une minute en présence de minois qu'ils lorgneraient moins à l'aise à travers un vitrage.

J'en connais aussi beaucoup qui ne se donnent même pas la peine de chercher un prétexte.

Tous ceux-là, les premiers comme les se-

conds, ne sont que des libertins ; ils agissent sous l'influence d'un caprice éphémère ; ils sont incapables d'aimer.

Pour mon compte, je ne comprends pas cette misérable tactique. L'impression que j'éprouve, dans des cas analogues, est trop vive, trop profonde, pour qu'il me soit possible, même en me violentant, de m'en faire un jeu, d'y trouver un sujet de plaisanterie ; — C'est que je suis *sensible*, moi, et point *libertin*.

Voici comment je m'y prends en semblable occasion ; la méthode est moins économique, mais elle est plus digne, plus morale :

J'étais un jour rue Vivienne, devant la porte de M^{me} Pierre ; j'admirais depuis un quart-d'heure un petit ange qui bordait une capote au bout inférieur de la table placée à gauche du spectateur.

Je brûlais de voir cet ange de plus près. Un transport me saisit tout à coup, et j'ouvris la porte sans calculer : fou que j'étais ! la passion calcule-t-elle ?

On regarde, on m'interroge de l'œil, et ; me voyant béant, on sourit. « Monsieur veut sans doute acheter quelque chose ? » dit mon ange. Cette question me rendit à moi-même, et, pour ne point me donner l'air d'un imbécile, je répondis : « Oui, mademoiselle. » Cet exorde eut

pour péroration l'achat d'un élégant bonnet et d'un délicieux canezou, qu'en sortant je mis dans mes poches. Le tout me coûta 70 francs. Je m'en allai, la bourse vide d'écus, mais le cœur plein de douces émotions.

Deux jours après, je revins pouvais-je ne pas revenir? l'ange avait touché ma main de son joli petit doigt, en me donnant le canezou. Il y avait là tout un présage de bonne fortune, tout un avenir d'amour... Je revins.

Mais la première visite m'avait coûté bien cher; je n'étais pas assez riche pour en tenter une seconde du même genre. Je n'avais plus que 10 francs. — Je cherchai.

Une idée me vint; c'est cela! Pourquoi pas? Je m'approche; je donne un coup de coude, je brise une vitre, et j'entre. « C'est moi, mademoiselle, qui viens d'avoir la maladresse de... Combien dois-je pour ce dégât involontaire?... — Huit francs. »

Je donnai huit francs. — En sortant, je m'aperçus que mon coude était blessé, mon habit déchiré. Je ne m'en crus pas moins le plus ingénieux et le plus fortuné des mortels.

Tels sont les seuls moyens d'introduction qui me semblent dignes d'un amant honnête et délicat; je ne sais point en employer d'autres.

Comme je suis éperdûment amoureux, je vais

bientôt frapper un grand coup ; j'ai déjà pris mes mesures ; j'ai séduit, à force d'or, un employé du gaz, qui doit intercepter, certain soir, la ration quotidienne du magasin où travaille mon ange. Alors, à la faveur de cette éclipse subite...

Mais ceci n'est encore que de l'avenir ; or, c'est du passé que je vous dois.

LIVRE SECOND,

Plus utile au sujet.

IV.

AVANTAGES DE LA FLANERIE.

Un jour donc, j'étais sorti de mon domicile à dix heures du matin.

Ce jour, c'était un jour de garde. Or, mes jours de garde, que je ne manque jamais de brûler, sont ordinairement pour moi des jours de sinistre malheur ou de bonheur ineffable.— Lequel des deux fut celui-là ? Vous allez le savoir.

A dix heures et demie, j'étais sur le Pont-Neuf, n'ayant dû traverser que la rue Mazarine et la rue Guénégaud, qui toutes deux n'offraient pas beaucoup d'alimens à ma curiosité contemplative.

Au bout du pont, un papier me fut présenté; je le pris machinalement, comme je prends tous les papiers de ce genre.

Je lus celui-ci plus machinalement encore; Il était ainsi conçu :

NOUVEL ÉTABLISSEMENT, à *la Botte Rouge*, rue du Temple, n. 127, entre la rue Meslay et celle Notre-Dame-de-Nazareth.

« Vu la baisse de toutes les marchandises, M. »
» Martin veut être le premier qui diminue ses prix »
» de plus de 25 pour cent au-dessous du cours ; »
» néanmoins les chaussures auront toutes les »
» bonnes qualités désirables. Se contentant d'un »
» très faible bénéfice, ce n'est que par la bonne »
» durée de ses chaussures qu'il espère mériter la »
» confiance du public.

« Je ferai des bottes dans le prix de 13 f. aussi »
» bonnes que celles de 20 et 22 f. Les consomma- »
» teurs pourront les commander de telle manière »
» que ce soit ; elles ne seront pas augmentées. Je »
» les ferai à 13 f. qui, malgré le bon marché, se- »
» ront solides et bien faites. Je ferai aussi des »
» bottes à 11 f., et bottes basses à 10 f.; remontage »
» de bottes à 10 fr.; ressemelage de bottes à 5 f. »
» 50 c.; souliers d'hommes très forts, talons che- »
» villés, à prendre mesure ou à prendre au maga- »
» sin, 5 f. 75 c.; double couture à 5 f.; chaussons

» de ville à 4 f. 50 c. Tient aussi un assortiment
» pour dames à très bon marché. J'ai un magasin
» rue Saint-Louis, n. 25, où il se tient mêmes
» marchandises. Je prie de ne pas confondre mon
» magasin avec celui qui est est côté de moi, que
» le mien est à la Botte Rouge. — On prévient les
» personnes qui donneront des remontages ou res-
» semelages qu'elles seront tenues de les prendre
» dans le délai d'un mois, ou sans cela on les ven-
» dra, et elles perdront leurs tiges : le tout au
» comptant. (*Affranchir.*) »

Diab!e ! fis-je, c'est une occasion superbe !
Les bottes au rabais ne valent rien d'ordinaire ;
mais j'en ai essayé de 25 et 50 francs qui ne valent pas mieux que les bottes de 20. Si j'éprouvais à leur tour les bottes de 12 et 13 fr. !

Ce raisonnement me décida, et plus encore peut-être le désir secret de porter mes investigations dans un quartier que j'avais à peine exploré.

Je me dirigeai donc vers la rue Meslay.

V.

DÉCOUVERTE D'UNE DÉESSE DANS LA RUE MESLAY.

J'y arrivai vers cinq heures du soir, ce qui ne surprendrait personne, si je déroulais mon itinéraire, bordé tout le long de charmans magasins.

Parvenu à l'entrée de la rue, je cherchai le numéro, et l'équivoque qui règne dans sa désignation sur le prospectus me rendit cette recherche difficile au sein de l'obscurité. Pendant que j'interrogeais toutes les enseignes de la rue Meslay, à la lueur douteuse de rares réverbères, un magasin mieux éclairé que les autres attira mon attention. C'était la boutique, ou plutôt le salon d'un perruquier-coiffeur.

J'y fixai mes regards, comme d'habitude, et j'entrevis, ou mieux encore, je devinai, au-delà de la vitre, à travers un rideau de fine gaze... vous devinez? une femme!...

Mais une femme comme on n'en voit plus sur cette terre dégénérée; une femme telle que l'imagination la plus féconde ne saurait en créer une pareille! Une femme!... Mais non, ce n'était pas une femme..., e'était une immortelle.

Figurez-vous une chevelure d'ébène coquettement arrangée sur un front blanc et pur; des yeux vifs, brillans, et voluptueux; des joues fraîches et rosées; des dents comme... des lèvres plus belles que.... Les termes de comparaison me manquent; cherchez vous-même.

Le cou et les épaules étaient admirables, incroyables, adorables; je n'ai jamais vu plus belle carnation.

Son corps... son corps était divin sans doute;

je ne le voyais pas, mais pouvait-il en être autrement? La tête était vraiment magnifique, et je soutiens, moi, que le corps ne le cédait en rien à celui de la Vénus-Médicis, ou de toute autre Vénus qu'il vous plaira choisir pour terme de comparaison.

Oh! comme je la dévorais de mes deux yeux tout grands ouverts! Comme je la caressais de mon brûlant regard, à travers le double rempart de verre et de gaze qui, par malheur, me séparait d'elle! Immobile et penchée sans doute sur le comptoir, elle semblait se livrer avec complaisance à mon adoration clandestine.

J'oubliai bien vite, en ce doux moment d'extase, mon culte de la rue Vivienne: pouvais-je penser encore à mon ange, quand sous mes yeux posait une déesse?

VI.

GUET-A-PENS. — OTHELLISME SOUS UNE PORTE
COCHÈRE.

Heureux, me disais-je, heureux le mortel qui est ou qui sera...

A propos, est-elle ou n'est-elle pas mariée?

Oh non! elle n'est pas mariée; aucun souffle encore n'a terni cette fleur si belle, si pure! — Comme je prononçais ces mots à demi-voix, un égout de cuisine vida dans mes bottes un

seau d'eau de vaisselle. — « Tant mieux , fis-je, l'eau est chaude, et j'avais froid aux pieds. » — Mais si par hasard elle était mariée? Si quelque Vandale avait....

En ce moment, la porte du magasin s'ouvrit; mon cœur battit avec violence; c'était un gamin-apprenti qui, sans me voir, jeta sur mon gilet tout le contenu d'un plat à barbe.

— Ce n'est rien; mon gilet peut facilement se blanchir... Ah! si je pouvais la voir, cette femme adorée, ne fût-ce qu'un instant! je serais le plus heureux des hommes! oui.... mais quel moyen?

La porte s'ouvrit de nouveau, et je vis sortir une pratique qui caressait du bout de ses doigts son menton tout humide encore.

— Suis-je sot! qu'est-il besoin de tant de cérémonies? Ne puis-je m'introduire sous prétexte d'une barbe, d'une coupe de cheveux, ou d'une frisure?

Cette pensée devait naturellement me venir; mais la sensibilité rend stupide. — C'est mon état normal.

Comme ma barbe était fraîchement coupée, et que j'abhorre les frisures de tout genre, je me décidai, malgré le froid, pour une coupe de cheveux.

J'allais entrer... Tout à coup une silhouette se

dessina sur le rideau de gaze, j'examinai : c'était un garçon coiffeur.

Jugez de ma fureur!.... je le vis, l'infâme, s'approcher de ma déesse, la prendre à deux mains par la taille, puis disparaître avec elle dans l'enfoncement de la boutique...

Je ne vous peindrai pas la rage dont je fus saisi à l'aspect de cet abominable sacrilège.

Quoi! cette femme que mon imagination entourait d'une auréole de beauté céleste et de mystique pudeur; ce prodige de grâce, ce trésor de pureté, tout cela sous la main ignoble d'un ignoble garçon perruquier! C'est à flétrir l'âme, à dessécher le cœur, à faire dresser les cheveux sur la tête!—Je ne pensais plus à faire couper les miens.

— Mais non, me disais-je, il est impossible qu'elle soit la femme de cet absurde garçon coiffeur... encore moins sa maîtresse! C'est un misérable qui n'a pas craint d'attenter... c'est une violence!... — J'avais la tête perdue.

Un garçon vint fermer les volets de la boutique :— était-ce mon rival? je l'aurais à coup sûr pulvérisé, si j'en eusse été certain, et s'il ne m'eût paru deux fois plus robuste que moi.

Je ne la verrai donc plus jusqu'au lendemain; il faut partir!... Partir? oh non! le pourrais-je, avec la jalousie qui me ronge? Partir,

quand une affreuse pensée me tenaille le cœur ?
Non ! mille fois non ! je resterai.

Il pleuvait à verse, et d'une pluie glacée ; je me collai sous une porte cochère, vis à vis la maison dont faisait partie l'inférieure boutique. De là j'examinai une à une toutes les fenêtres, épiaut le mouvement des lumières et les ombres qui se projetaient sur les rideaux. Je suffoquais de dépit et de fureur.

Une faible lueur apparut à je ne sais quelle mansarde du cinquième étage. Un homme un moment se pencha sur cette fenêtre ;—je crus reconnaître encore un abominable garçon-perruquier.

Puis, la lumière s'éteignit, et je soupirai, disant : « C'est peut-être là !... »

VII.

DORMEZ, MARIS JALOUX, POUR VOUS LA
PATROUILLE SE MOUILLE.

J'étais hors de moi ! mille projets plus extravagans les uns que les autres me traversaient le cerveau ; tantôt je voulais crier à *la garde ! au voleur !* puis, quand la garde serait venue, dire qu'un homme s'était introduit, avec escalade, dans la maison maudite ; y pénétrer avec la force publique, et tâcher d'éclaircir mes soupçons ;— tantôt je pensais à mettre tout simple-

ment le feu au bâtiment pour me procurer le plaisir de sauver ma déesse et de l'enlever loin, bien loin, tandis que le traître de garçon périrait peut-être dans les flammes — j'étais féroce, j'étais hideux !

Plus tard, revenant à des sentimens plus humains, je voulais crier : *Vive la République* ; attirer ainsi la brigade de sûreté ou toute autre brigade ; me battre en désespéré avec elle ; occasionner peut-être une émeute ; réveiller en un mot le quartier, afin que tout le monde se mit aux fenêtres, et que je pusse m'assurer ainsi si elle (femme et partant curieuse) était dans la chambre du cinquième. — Tantôt je voulais jeter une pierre sur Jadite mansarde, briser une vitre, effrayer la cruelle, et lorsque la frayeur la rendrait attentive, entonner à pleine voix :

Je suis Lindor, ma naissance est commune, etc.

Et mille autres projets plus bizarres, plus déraisonnables encore. — Je me prenais moi-même en pitié.

Enfin, en désespoir de cause, je me mis à maudire, avec accompagnement d'énergiques jurons, à donner à tous les diables les garçons coiffeurs en général, et celui de la rue Meslay en particulier. — Je faisais un bruit d'enfer.

Une patrouille vint à passer, et comme je

jurais toujours, elle me rama sa, et me fit l'honneur de m'escorter jusqu'au prochain corps-de-garde.

Tout le long de la route, je m'aperçus qu'il faisait un froid, un froid à fendre le pavé des rues, circonstance dont je ne m'étais pas aperçu, grace à mon exaltation jalouse.

Arrivé au corps-de-garde, on m'interrogea, et comme je mêlais à toutes mes réponses de vives imprécations contre les apprentis perruquiers et les dames de perruquiers, on me crut ivre et je fus jeté dans une arrière salle, où bon nombre de soldats citoyens dormaient sur un bon lit de planches.

Quand je fus là, je soupirai, criai, hurlai, frappai du pied, si fort, si fort, que tous les dormeurs se réveillèrent, et à leur tour crièrent, hurlèrent, frappèrent du pied, et en définitive, me mirent à la porte.—Dieu soit loué!

Il faisait déjà jour.

VIII.

FIÈVRE D'AMOUR RENTRÉ.—FLUXION DE POITRINE.

Point n'ai besoin de vous dire que mon premier mouvement fut de courir vers la rue Meslay, devant la boutique que vous connaissez bien.—J'y courus.

Quand j'arrivai, le même garçon qui, la veille,

avait fermé les volets, était en train de les ouvrir.

Je lorgnai la place ou j'avais aperçu la déesse. La place était vide.—J'attendis.

Encore un garçon qui s'approche du comptoir. Mais que vois-je! il tient, Dieu me pardonne! la déesse entre ses bras. Les voilà déjà, derrière la vitre...—Derrière la vitre!.. et cette fois le rideau de gaze n'est point fermé; il fait à peu près grand jour.— Je les verrai donc à mon aise, elle d'abord, puis mon odieux rival.

J'appliquai mon front sur le verre...— Il eût fallu me voir en ce moment frappé, stupéfait, béant, rougissant et pâlissant tour à tour.— Figurez-vous le ravisseur du *Moine* de Lewis, lorsqu'étreignant celle qu'il croit être son amante, il reconnaît la nonne sanglante!

Dans ma déesse, j'avais reconnu, moi, non pas la nonne sanglante, mais un buste en cire que le garçon posait tranquillement sur l'étalage !!...

.
.

Ceci se passait le 15 décembre 1832.

Aujourd'hui, 20 décembre, je suis affecté d'un violent rhumatisme, compliqué d'une fièvre ardente et d'une fluxion de poitrine.

Demain je recevrai la signification d'un jugement du conseil de discipline qui me condamne à 24 heures de prison, pour avoir manqué mon tour de garde.

Maudite Botte Rouge !



LITTÉRATURE

Le Régent de Rhétorique,
Mœurs flamandes.

PAR S. HENRI BERTHOUD.

1 vol in-8. — Hyppolite Souverain, éditeur.

Parle de ce que tu sais, me disait souvent mon vieil oncle en me tirant l'oreille, lorsque ma loquacité d'enfant troublait ses réflexions; et cette sentence est restée dans ma mémoire long-temps après que la douleur qui a servi à l'y graver s'est dissipée. Parle de ce que tu sais! Sage pensée, sublime parole! Que n'est-elle dans toutes les académies! Combien de savans nous épargneraient leur science erronée! Que n'est-elle présente à tout écrivain lorsqu'il prend la plume! nous aurions bien des mauvais livres et des descriptions empoulées de moins. — Nous n'aurions pas des scènes de mer par des gens qui n'ont jamais quitté leurs mansardes et que l'odeur du goudron suffoquerait; des peintures d'Espagne et d'Italie, des portraits de brunes Andalouses ou de jalouses

Italiennes, par des romanciers qui ne connaissent que les tailles sveltes et les petits pieds de nos tant gracieuses parisiennes; nous n'aurions pas dormi sur des scènes militaires racontées par de tout jeunes gens qui n'ont pas entendu le bruit d'un canon, ni vu seulement la fumée d'un mousquet, qui demandent naïvement ce que c'est qu'une lunette, un bastion, un blindage et un mortier à la Cohorn, et qui écriraient mieux les souvenirs de leurs espiègeries de collège, que les grandes actions qui illustrent nos armées. Certaine histoire maritime, dont on fait grand bruit, ne s'achèverait pas; certaines histoires de nos vieilles chroniques, qu'on prépare à grands frais, resteraient dans les cartons; enfin, je le répète, nous serions moins fatigués de ces médiocres productions qui pullulent, si chacun suivait consciencieusement le conseil de mon vieil oncle.

Tel n'est pas le reproche qu'on adressera à M. Henri Berthoud. M. Henri Berthoud habite la province, et dans les momens de loisirs que lui laissent des occupations plus sérieuses, il nous expédie des *histoires de province*. La Flandre est sa patrie, à Cambrai sont ses larres, et c'est la Flandre où il use ses longues soirées d'hiver, où il respire les fraîches matinées d'été; la Flandre, objet constant de ses études, point

de mire de toutes ses observations d'artiste, dont il nous peint les mœurs avec une exactitude scrupuleuse, si scrupuleuse, même quelquefois, que son style en devient trivial; aussi, si son premier titre est mal choisi et ne donne pas une idée précise du livre, je rendrai toute justice au second, *Mœurs flamandes*, dont je m'empresserai de reconnaître la vérité.

Analyserez-vous ce volume? En vérité, je crains, en le faisant passer sous le scalpel de la critique, de défleurir les impressions qu'il doit produire. Dirai-je cette jeune fille, dont l'esprit romanesque, développé sans doute par quelques lectures pernicieuses, s'amourache d'un homme qui lui est inconnu; ne voulant pas ouvrir les yeux à la réalité, pour pouvoir orner son idole de tous les rêves de son imagination de seize ans, et à seize ans les rêves d'amour sont si doux, l'amant qu'on doit aimer doué de tant de qualités! qu'il faut toute l'inexpérience de cet âge pour trouver ce qu'on désire! Mais aussi quand des liens indissolubles sont formés, quand tout l'avenir de la vie, et il est si vaste alors, est irrévocablement engagé, quel réveil affreux! quelle cruelle déception quand le masque tombe! Pauvre Marie! que je plains la destinée qui vous attend! que de larmes vous aurez à verser avant d'arriver à la péri-

pétie du drame dont vous jouez le premier rôle ! quel désespoir brisera votre cœur quand une âme sordide en glacera les plus tendres expansions, quand une ironie barbare refoulera votre sensibilité si naïve, et quand à toutes ces calamités du cœur, à toutes ces peines morales, viendra se joindre, pour les augmenter encore, la misère, l'affreuse misère qui amène la faim et toutes ses horreurs, la misère, si dure au cœur d'une mère pour qui elle fait les souffrances triples. Et pourtant ce n'est point là la dernière période de vos infortunes, une plus atroce vous attend encore. C'est de trouver une âme qui corresponde à la vôtre, un cœur qui batte à l'unisson de votre cœur, des yeux qui se mouillent de larmes quand vous pleurez, un homme, enfin, qui vous aime comme vous méritez de l'être, vous qui avez besoin d'être tant aimée. Et puis, quand vous avez trouvé ce phénix, unique peut-être, cet être qui complète votre existence ; quand vous avez trempé vos lèvres à cette coupe de bonheur ; quand vous avez savouré les délices de cette vie à deux, seule félicité laissée à la terre par un dieu jaloux ; devenir la victime, non pas d'une trahison, d'une infidélité, — car alors on peut haïr, et c'est encore une consolation, c'est encore une manière de s'occuper de

l'ingrat, — mais de l'indifférence, de l'indifférence la plus froide, comprenez-vous, qui n'a ni souvenirs, ni regrets, à laquelle la mort est préférable ! Oh, cruauté ! direz-vous. Eh bien ! l'infortunée Marie passe par cette filière de tortures morales et physiques et va mourir à l'hôpital, délaissée par celui dont elle a été adorée, qui ne comprend même pas qu'il manque au plus simple des devoirs, à l'humanité. Et, disons-le tout de suite, ce tableau est vrai et n'est point chargé. L'homme est ainsi fait quand l'âge a ossifié son cœur, quand les fibres qui faisaient mouvoir les idées généreuses se sont brisées.

Ainsi, vous le voyez, *le Récit de rhétorique* n'occupe que le second rang quoiqu'il donne son nom au livre ; c'est en vain que vous y chercheriez des scènes de collège, comme le titre semble l'annoncer, vous n'y trouverez pas même la description d'une salle d'études. C'est un titre de fantaisie et qui a le malheur de n'être pas heureux.

Pour dire deux mots du style, il est le même que dans les autres productions de l'auteur, lâche et diffus, et d'une prétention à la naïveté, insupportable, quand on voit toute la peine qu'il s'est donnée pour atteindre à ce but, sans y parvenir. Cette qualité est un don de la nature

et ne s'acquiert pas, et rien n'en est plus éloigné que les phrases braques et saccadées qui remplissent le livre. Mais, malgré tous ces défauts, malgré ce style torturé, ce roman se lira avec plaisir et se lira beaucoup, parce que l'action qui en est le sujet, quoique très-simple, est des plus dramatiques, et que l'intérêt qui s'y rattache, libre d'incidens, d'épisodes et de nouvelles cousues, — ingrédients au moyen desquels on grossit aujourd'hui les volumes, — progresse avec les chapitres, augmente, grandit et ne quitte le lecteur qu'avec les dernières pages.

La critique consciencieuse que j'ai faite de l'œuvre de M. Berthoud me donne le droit d'être cru dans les éloges qui terminent cet article.



THÉÂTRES.

Théâtre de l'Opéra - Comique.

LE PRÉ AUX CLERCS,

Opéra-comique en 3 actes, musique de M. Herold,
paroles de M. Planard.

1^{re} représentation. — 15 décembre.

Les chroniques sont pour la littérature dramatique une admirable invention. C'est une encyclopédie d'actions toutes faites, de dénouemens tout trouvés, et, pour peu qu'on ait de l'intelligence et du métier, comme M. Planard, un *libretto* n'est pas long à naître. Il est viable avant neuf mois de gestation, je vous jure. Reste la musique; la tâche se complique alors, car le musicien n'a pas de chroniques à son service, M. Mérimée et autres lui font défaut; mais il peut se rejeter sur les réminiscences et se livrer aux douceurs de l'éclectisme; un motif par-ci, un motif par là; un peu de Grétry, un peu de Piccini, un peu de Gluck, un peu de Rossini, le tout habilement broyé, mêlé, combiné, as-

saisonné de fioritures, d'une barcarolle et de quelque petite chose encore ; et puis servez chaud, et le public savoure le salmi musical avec délices, à longs traits, lui qui, depuis un an, flairait une nouveauté sans pouvoir jamais y porter les lèvres ; lui qui se mourait de besoin d'opéra-comique, qui le demandait sans cesse aux échos de la salle Ventadour, aux échos de la salle de la Bourse, à tous les échos possibles. Cet opéra-comique le voici venu ; le voici, arrivant directement du moyen-âge, tout botté, tout éperonné, avec dagues, poignards, bonne épée, moustache au vent, cuirasse de peau de buffle, de rubans et de dentelles. Ouvre tes portes, théâtre de la Bourse, à cet hôte jeune et vaillant, abaisse tes ponts-levis, la foule est là qui se presse, qui s'étouffe, qui s'écrase.


La foule placée, ceux qui n'ont été ni écrasés ni étouffés, bien entendu, suivons le *libretto*, écoutons la musique. Mergy, huguenot et Béarnais, amant d'Isabelle, arrive de Pau ou autres lieux, à la cour de France ; Mergy est chargé d'une mission diplomatique (si l'on en croit M. Planard), et c'est au milieu des folies d'un bal qu'il présente au roi ses lettres de créance. Dans ce bal, toujours si l'on en croit M. Planard, le jeune ambassadeur se prend de querelle avec M. de Comminges, espèce de mi-

gnon bien fluet, bien pâle, bien grêle, et qui, malgré ses chétives apparences, n'en pourfend pas moins un homme tous les matins d'un seul coup de sa dague ou de sa bonne épée. Donc en voyant Mergy fixer sur Isabelle de tendres regards (car Isabelle se trouvait à ce bal, étant en ôtage à la cour de France, si l'on en croit encore M. Planard), en le voyant, dis-je, Comminges jaloux se dit à part lui : Voici un drôle qu'il faut que je pourfende demain matin avant déjeuner ; ce disant, il aborde Mergy d'un ton cavalier ; Mergy s'offense ; menaces, cartel, duel au Pré aux Clercs, avec la dague et l'épée. L'heure du rendez-vous est sonnée depuis longtemps, Isabelle se désole. La suivante se hisse à une fenêtre du Louvre.—Anna, ma mie, ne vois-tu rien venir ? s'écrie Isabelle.—Je ne vois que la Seine qui verdoie et le Pré aux Clercs qui poudroie.—Anne, ma mie, ne vois-tu rien venir ?—Si fait, accourez ma douce maîtresse.—Isabelle accourt. Une barque traverse la rivière couverte d'un drap noir. L'un des deux combattans est mort. Oh ! c'est Mergy ! Eh bien non, c'est Comminges. Mergy entre triomphant, le poing sur sa hanche, caressant sa bonne dague et chantant, chantant et caressant sa bonne dague. Cela dure un demi-quart d'heure ; après quoi la toile tombe, et à la façon dont Isabelle

donne la main à Mergy dans le tableau final, j'ai tout lieu de croire qu'ils se marient.

Tel est le poëme, lequel a le mérite d'être fort insignifiant, mérite précieux, et qui laisse au compositeur toute latitude pour bien choisir les motifs de sa partition, sans crainte de gâter le canevas. Dans un prochain article nous reviendrons sur la partie musicale; mais avant de terminer nous ne pouvons passer sous silence un fait honorable pour M. Véron et Mlle Dorus, l'un directeur et l'autre artiste de l'Académie royale de musique.

Mme Casimir chargée, lors de la première représentation, du rôle d'Isabelle s'étant, pour des motifs que nous ignorons, refusée à jouer les jours suivans, Mlle Dorus, afin que ses camarades de l'Opéra-Comique ne souffrissent pas d'une interruption nécessairement fatale à leurs intérêts, s'est offerte pour remplacer Mme Casimir, sauf toutefois l'agrément de M. Véron. Or, non seulement M. Véron n'a pas refusé, mais il s'est empressé d'assurer les actionnaires de la salle de la Bourse qu'ils pouvaient compter en toute circonstance sur sa sympathie, la question d'art excluant toute pensée de jalousie ou de rivalité.



Théâtre du Gymnase.

CAMILLA ,

Comédie-vaudeville , par MM. Scribe et Bayard.

1^{re} représentation. — 12 décembre.

L'Angleterre est la terre classique des héritières pauvres et riches. Il y a je ne sais combien de romans où le contraste d'une orpheline sans fortune, avec une jeune lady millionnaire, sert de levier au drame et de cadre aux observations de mœurs. Il va sans dire que si la société et le privilège ont doté l'une de grandes richesses, la nature a doté l'autre d'une beauté qui ne le cède guère qu'à ses vertus. Je me rappelle que dans un ouvrage traduit de l'anglais, les *Enfans de l'Abbaye*, l'héroïne, Amanda, figure céleste, création parfaite, passe successivement et de suite, par six volumes de tribulations, de traverses et d'épreuves, d'où elle sort plus pure et plus belle qu'avant; et je vous prie de croire que ces six volumes-là en valent bien douze comme ceux qu'on imprime aujourd'hui. Dans un autre, également traduit de l'anglais, *Cecilia*, il s'agit encore d'une malheureuse orpheline qui subit, avec une rési-

gnation admirable, toutes les humiliations, les trahisons, les indignités dont l'abreuve l'injustice du monde. Dans les deux, une jeune lady envieuse et méchante, jetée sur le second plan, sert à mettre en relief l'orpheline. Je vous citerais encore, si je voulais, *Agatha*, *Honesta*, *Mariana* et vingt autres noms en *a*; mais j'aime mieux m'en tenir à *Camilla*, sœur de ces dames, que M. Scribe a mise en vaudeville. Du reste, aux six volumes et aux descriptions près, *Camilla* est la miniature très ressemblante d'*Amanda*, de *Cecilia*, d'*Agatha*, d'*Honesta* et de *Mariana*.

Les salons français ayant été suffisamment exploités, nous voici aux salons britanniques; soit. Invraisemblable pour invraisemblable, qu'importe! Si M. Scribe a trouvé à Londres un canevas qui se prête heureusement aux nuances délicates d'un dialogue amusant et spirituel, mon esprit national lui pardonne. Voyons donc :

Camilla, jouissant d'un revenu d'à peine 50 livres sterling, aliène son capital pour subvenir aux folles dissipations de *Lionel* son frère. Chaque jour *Lionel* s'endette, et chaque jour *Camilla* se résigne à de nouveaux sacrifices; puis quand l'honneur de *Lionel* se trouve compromis, *Camilla* compromet le sien pour le sau-

ver. Camilla vit dans la maison de lady Mortimer, sa tutrice; lady Mortimer a une nièce et une fille, *Indiana*, et.... (autre nom en *a*) qui, fières de leur naissance et de leurs richesses, passent le temps à humilier et à calomnier Camilla. Sir Edgard, bel officier anglais, est épris de Camilla; mais les perfides insinuations de lady Mortimer et de sa fille, les mystères dont Camilla s'entourne, la visite d'un usurier, une correspondance surprise, tout éveille dans le cœur de sir Edgard de cruels soupçons. Son parti est pris, il va renoncer à Camilla, quand le frère de celle-ci, apprenant tous les sacrifices qu'elle a faits pour lui, dévoile la vérité. Camilla est réhabilitée dans l'estime de tous et sir Edgard devient son époux.

Aucune des règles d'Aristote n'est violée dans un pareil drame; unité de lieu, unité d'action, unité d'intérêt. Mais toutes ces unités réunies ne produiraient rien qui vaille, n'étaient la fraîcheur des détails et les saillies d'observation. En cela, M. Scribe s'est rappelé qu'il était l'auteur du *Mariage de Raison*, de *Michel et Christine*, de la *Grande Dame*, etc.; et il a fait comme dans la *Grande Dame*, dans *Michel et Christine* et le *Mariage de Raison*, et le parterre a applaudi. C'est qu'en effet, moins quelques longueurs dans les premières scènes,

le vaudeville entier abonde mots heureux.

Voici donc trois succès consécutifs, trois succès francs et de bon aloi, à enregistrer au théâtre du Gymnase : *Toujours*, la *Grande Aventure* et *Camilla*. Après ceux-ci, d'autres viendront, je le souhaite, bien que la foule m'empêche souvent, certains jours, de trouver place dans la salle. — *Prix d'excellence* : Allan, Paul et M^{me} Despréaux ! *Accessits* : Davesne, M^{me}. Elisa Forgeot et Habeneck.



Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

L'HOMME A LA BLOUSE,


Drame en 3 actes, par MM. Soulié et Leroyer.

1^{re} représentation — 10 décembre.

Il faudrait un long article pour signaler les invraisemblances et les longueurs dont cette œuvre abonde. Il faudrait un rare talent d'analyse pour débrouiller et classer le cahos d'événemens qui s'enchevêtrent à l'envi, trois actes durant. Or l'espace et le talent d'analyse nous étant refusés, nous nous bornerons à une ap-

préciation générale de cette pièce, où l'on trouve, une révolution, celle de Belgique, un caporal, des soldats, sept ou huit vétérans, un vieux grognard, MM. de Thorn et Pescator, une jeune fille enlevée, calomniée, persécutée, malheureuse et innocente, un cimetière, une blouse et différens autres objets à l'usage des drames de la Porte Saint-Martin.

La création d'une œuvre dramatique, avec de pareils élémens, ne ressemble pas mal à la formation d'un couplet avec des bouts-rimés pris au hasard. MM. Soulié et Leroyer se trouvent avoir dans cette circonstance un talent analogue à celui de M. Pradel, seulement M. Pradel est un peu plus amusant que MM. Leroyer et Soulié. Premier acte : Apathie, langueur et ennui du public. Deuxième acte : Baillement infiniment trop prolongés suivis d'impatience et de murmures. Troisième acte : Sifflets, brouhaha, trépignemens, etc. Voici l'historique de *l'Homme à la blouse*.



ALBUM.



STÉNOGRAPHIE FAYET (l'*Athénée des Arts* a décerné sa médaille à l'auteur); in-8°, prix : 3 fr. — Au Palais-Royal, chez Garnier, Ledoyen, Féret.

(L'auteur donne des leçons, place du Musée, n° 21).

— Nous sommes en arrière avec le théâtre de M. Comte. Deux pièces nouvelles ont été jouées en moins d'une semaine, l'une sous le titre d'*Augusta*, l'autre intitulée *les Bottes de Foin*. Toutes deux ont complètement réussi; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

— On prépare au Vaudeville une *Revue de 1832*, et au Palais-Royal, une pièce intitulée : *Paris malade*, dans laquelle joueront Lepeintre, Philippe, Levassor et M^{lle} Déjazet.

— Le célèbre docteur allemand Spurzheim est mort à Boston, du typhus, après quinze jours de maladie.

— M. Rudolphi, célèbre médecin prussien, connu par ses travaux de physiologie et d'histoire naturelle, est mort à Berlin, le 20 nov., dans sa 65^e année.

MODES.




On fait beaucoup de pélerines aux redingotes de satin, de gros de Naples ou d'étoffes de fantaisie. Les plus nouvelles sont réunies trois ensemble. Une, longue, a de petits pans, bouts qui passent sous la ceinture; la seconde a les coins carrés, et s'ouvre en évasant sous la poitrine; la troisième est ronde.

Généralement les pélerines sont plus petites que l'année passée.

Trois pélerines carrées, ou trois pélerines rondes étagées sont aussi fort élégantes, surtout pour les robes de satin.

Il y a des nuances de satin qui font de charmantes redingotes de matin, habillées. Par exemple, bois sur bois, café crû foncé, gris de fer. — Avec des pélerines, ces robes ne sont pas regardées du tout comme toilette, et sont d'une élégance fort recherchée.



LE
PETIT POUCKET.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES.

POÉSIE.

La Dette de la France.

Il dort toujours, l'homme du siècle épique,
Sur ce rocher qu'enveloppent les flots,
Ecueil rongé par les feux du tropique,
Que montre au loin le doigt des matelots.
La Mort, qui dut affranchir Sainte-Hélène,
Pour son captif forge un dernier anneau.

Malheur ! ta coupe est assez pleine,
France, tu lui dois un tombeau !

Jeune héros, respecté par les balles,
N'est-ce pas lui qui, la foudre à la main,
Brisa l'autel où d'affreux cannibales
▲ leur idole offraient du sang humain ?
N'est-ce pas lui qui, dans ces nuits d'orage,

De son génie apporta le flambeau ?

Ta puissance fut son ouvrage ;

France , tu lui dois un tombeau.

Sur ce néant ne versons plus le blâme :

Sait-on quel rêve embrasait son sommeil ?

Avons-nous bien compris cette grande âme ?

L'aigle lui seul peut fixer le soleil.

Peut-être un monde était-il la pensée

Qui bouillonnait dans ce vaste cerveau.

La mort, hélas ! s'est trop pressée.

France , tu lui dois un tombeau.

Vaincu , jeté sur ce pic solitaire ,

Qu'il expia les fautes du vainqueur ,

Quand un Hudson , vautour de l'Angleterre ,

Fibre par fibre y tenaillait son cœur !

Au prisonnier le Ciel enfin pardonne ;

Mais quand nos mains relèvent son drapeau ,

Sa cendre manque à la colonne :

France , tu lui dois un tombeau.

Elle est à nous , cette noble poussière !

Elle est à nous ! Anglais , sois généreux !

De l'Océan ouvré-lui la barrière ;

Garde pour toi ce rocher malheureux.

Pour effacer l'opprobre de ton crime ,

Couvre de deuil le funèbre vaisseau.

Aïbion , rends-nous ta victime ,

France , tu lui dois un tombeau.

Un saule vert sur sa cendre retombe ;

Ombre ami , qu'à l'heure du trépas ,

Il désignait pour consoler sa tombe ;
De son destin ne le séparons pas ;
A ses rameaux suspendons en couronne
Les vieux lauriers d'Austerlitz et d'Eylau.

L'amour du peuple l'environne ,
France , tu lui dois un tombeau.

Oui , dans ces murs que peupla la Victoire
Qu'il rentre enfin , porté par mille bras ;
Ce sont mes vœux , ô France ! et ma mémoire
Ne m'a point mis au nombre des ingrats.
Fils d'un soldat , la gloire de ses armes
A rayonné sur mon humble berceau :
J'ai payé mon tribut de larmes.
France , tu lui dois un tombeau.



THÉÂTRES.

Théâtre des Italiens.

MOSE.

Lorsque Rossini écrivit *Mosè*, magnifique composition, chef-d'œuvre entre tous les chefs-d'œuvre, il eut une révélation nouvelle de son génie. L'auteur d'*il Barbiere*, *il Turco*, *la Cenerentola*, l'artiste insouciant, voluptueux, indifférent, sceptique, devint, pour une fois, aussi religieux, aussi grave que Beethoven. Où trouva-t-il le secret de ces beautés sévères qu'il jetait avec profusion dans sa musique? Ne vous semble-t-il pas, en l'écoutant, simple, plaintive, mélancolique, entendre les sons de la harpe des prophètes? On rêve à toutes les pieuses et naïves narrations de la Bible, aux palmiers, aux fontaines, à ces simples et touchantes pastorales, dont le charme inimitable n'a pas été surpassé: il y a bien là quelque chose de la vague harmonie des Allemands, mais échauffée, animée aux rayons brûlans du soleil d'Égypte.

Tous les morceaux de cet opéra portent le cachet des inspirations les plus sublimes et les plus inattendues. L'orchestre y est admirable ; écoutez-le ! le voilà qui pleure , qui gémit , qui soupire ! On pourrait se contenter de l'entendre ; un drame , et quel drame , est là tout entier ! Les chœurs de *Mosè* seront toujours considérés comme la plus complète expression musicale du sentiment religieux : celui des Égyptiens , lorsque la pièce commence , ne vous initie-t-il pas tout d'un coup à la pensée la plus intime du compositeur ? Quels cris déchirans de désespoir et de douleur ! Comme tout cela remue l'âme profondément ! Le chant de *Mosè* semble avoir conservé partout l'empreinte d'une simplicité antique. N'ayez crainte que Rossini soit là Espagnol , Italien , jetant , avec une prodigalité insouciance , tant de fioritures brillantes et de délicieuses coquetteries ; non , vraiment ; le grand artiste a deviné la Bible , et les patriarches devaient chanter ainsi ; car ils chantent , notez bien , et Rossini , le mélodiste par excellence , celui qui a peut-être le mieux connu les ressources de la voix humaine , n'était pas homme à prendre parti pour cette sorte de musique janséniste , où le chant est proscrit. Les duos entre *Osiride* et *Elcia* expriment une ardeur pleine de chasteté et de retenue.

Que dire, qui n'ait été dit cent fois, du beau duo, du deuxième acte, entre *Osiride* et *Faraone*, et surtout de cette prière, élan sublime de l'âme vers Dieu, où tout un peuple de malheureux et de proscrits implore son assistance et son appui ? On assure que Rossini écrivit cette prière, en se jouant, et comme pour consoler l'auteur du libretto, qui ne savait plus que faire d'une mer Rouge qui ne voulait engloutir personne.

Tant de beautés et de richesses ne furent pas à l'instant, estimées ce qu'elles valaient. L'Italie laissait à l'Allemagne l'harmonie, et Rossini eut alors le tort que tous les grands hommes auront dans tous les temps ; il devançait trop son siècle. En France, notre éducation musicale était à peine commencée, et *Mosè* ne trouva chez nous que des spectateurs distraits et inattentifs. Il fut alors, à l'Opéra, le législateur dédaigné, porteur des tables de la loi, demander quelque chose aux pompes et aux prestiges dont l'éclat lui avait manqué jusqu'alors ; depuis, il y est resté, non pas avec cette vogue étourdissante du succès dont nous voyons un mémorable exemple, mais entouré des hommages et du culte pieux des fidèles. Il n'avait même pas reparu aux Italiens, lorsque l'habile directeur de ce théâtre a eu l'heureuse idée

d'en enrichir son répertoire. Après tant d'imitateurs sans hardiesse, de créateurs sans originalité, de novateurs à reculons, place à Rossini! Le Dieu est toujours dans son sanctuaire. Et puis, par une incroyable bonne fortune, on a eu l'occasion d'entendre à la fois, les deux prodigieux chanteurs qui se disputent, en se la partageant, la faveur publique. Le duo surtout du deuxième acte, dont j'ai déjà parlé, entre Tamburini et Rubini, suffirait seul pour justifier cette vogue qui va s'attacher aux représentations de *Mosè*. Figurez-vous la voix grave et veloutée de Tamburini embrassant la voix vibrante de Rubini; toutes deux se détachent, se reprennent, et reviennent encore avec autant de pureté, de richesse et de mélodie.

Ces luttes du chant rappellent le souvenir de celles où Mmes Malibran et Sontag déployaient les inépuisables richesses de leurs talens. Lorsqu'ils ont fini tous deux, le public les rappelle avec des transports d'admiration et d'enthousiasme, et par une coquetterie dont nous devons les remercier, ils chantent une seconde fois, en ajoutant des ornemens qu'ils semblaient tenir en réserve. Ce prodige inoui fera époque dans les annales du chant.

Santini-Mosè a trop l'air d'un prophète postiche, et le jeune homme se laisse voir sous la

barbe majestueuse du législateur des Hébreux. Chanteur distingué, mais avec une voix sèche et dure, il n'a pas su donner au rôle de Moïse cette onction et cet enthousiasme que Levasseur a emportés avec lui à notre Opéra français; d'ailleurs, le rôle n'a pas cette haute importance qu'il a acquise en émigrant à l'Académie royale de Musique: l'invocation du 1^{er} acte *Dieu de la Paix, Dieu de la Guerre*, et surtout le magnifique finale qui le termine, sont des créations dont notre grand maître a fait hommage à notre scène lyrique.

M^{me} Boccabadati, chargée d'abord du rôle d'Elcia, n'y a obtenu qu'un de ces succès douteux auxquels elle ne devrait pas s'habituer. M^{me} Boccabadati, qui jouit en Italie d'une grande et juste réputation, n'est pas encore parvenue à la faire consacrer toute entière par le public français.

M^{me} Judith Grisi, qui l'a remplacée avec bonheur, ne pouvait pas espérer vaincre les difficultés qu'elle devait y rencontrer; le rôle n'est même pas écrit pour sa voix, et bien souvent elle est obligée d'en transposer les notes.

M^{me} Tadolini a chanté d'une manière fort remarquable le rôle d'Amalthea.

Les chœurs n'ont pas eu cet entraînement et cette précision que des répétitions fréquentes

et soignées pourraient seules leur imprimer, et l'orchestre lui-même n'a-t-il pas à se reprocher un peu de négligence et de mollesse?

Et cependant la reprise de *Mosè* a été le grand évènement du Théâtre-Italien cette année, et semble y avoir définitivement ramené la foule et le beau monde : c'est que Rubini et Tamburini sont admirables tous deux, et que la musique de Rossini, chantée de la sorte, sera long-temps encore la première des musiques.

Théâtre du Vaudeville.

UN CHATEAU POUR 20 SOUS.

Vaudeville en 4 acte, par MM. Dumersan et Gabriel.

1^{re} représentation. — 22 décembre.

Deux ouvriers de Paris viennent, le billet gagnant à la main, prendre possession d'un superbe château près Bicêtre. C'est, au dire de l'intendant, une magnifique propriété, qui pourra valoir trois cent mille francs lorsqu'on aura dépensé vingt mille francs pour réparer les bâtimens, vingt mille francs pour meubler le château, et vingt mille francs pour défricher

les terres laissées sans culture pendant plusieurs années.

Larose et Jolicœur, qui n'ont pas le sou, s'inquiètent fort peu de ce surcroît de dépenses, espérant que l'hypothèque fera face à toutes ces nécessités. Ils s'habillent de pied en cap, achètent un riche mobilier, traitent les fournisseurs, hébergent tout le village. Peut-on se refuser quelque chose, quand on est légitime propriétaire d'un château qui ne vous coûte que vingt sous ?

Mais malheureusement les deux ouvriers ne sont pas tout-à-fait les propriétaires légitimes du château, et ce château ne leur coûte même pas vingt sous; ils ont trouvé par hasard le hillet gagnant, que vient réclamer son vrai possesseur. Jolicœur et Larose, brusquement dépossédés, tomberaient du faite de leur opulence éphémère dans leur débine normale, sans la générosité dudit propriétaire, qui daigne leur faire cadeau d'une somme ronde de dix mille francs, à titre de *récompense* honnête.

De cette manière de conte moral, MM. Dumersan et Gabriel ont fait le vaudeville le plus froid, le plus triste, le plus diffus, le plus soporifique, que je connaisse, moi qui connais la presque totalité des vaudevilles contemporains; ces messieurs sont d'autant plus con-

pables , qu'ils ont eu pour auxiliaires Arnal, le roi des comiques, et le joyeux Bernard-Léon, qui faisait ce jour-là sa rentrée, après une tournée départementale.

Théâtre des Variétés.

GRILLO CATANÉO ,

Par MM. Leuven, Jaime et Léon Halevy.

1^{re} représentation — 23 décembre.

Grillo Catanéo, Rotschild italien, passe une partie du jour à contempler la façade du palais de Belloni, vêtu en espèce de mendiant ; si bien que le marquis de Belloni, seigneur du lieu, étourdi, dissipateur, criblé de dettes, frappé de la persistance du vieillard à rester ainsi collé contre un mur, prend envie de le faire venir et de l'interroger. Le vieillard est introduit par l'ami Odry qui joue un rôle de concierge, fait l'insolent, dit force sottises qui ne sont pas plaisantes, pirouette trois ou quatre fois sur lui-même et retourne à *la cour*, après avoir informé le public qu'il tire le cordon de-

puis *cent seize ans*, de père en fils (je vous ai cité les mots les plus drôles de la pièce ; *ab uno disce omnes*). Sur ce , arrivé le marquis de Belloni , lequel a fort mauvaise tournure sous les traits ingrats de Daudel ; et notez que les réparties et l'esprit du personnage ne sauvent pas le physique de l'acteur. Le rôle le moins mauvais dans tout cela est celui de Grillo ; le banquier , après avoir lancé quelques épigrammes contre les seigneurs , offre au marquis de lui acheter son château ; le marquis accepte , bien persuadé que le mendiant a perdu l'esprit ; on dresse le contrat , mais avant de le signer , le marquis veut qu'Amélie , jeune fille qu'il enleva dernièrement en revenant de la chasse , soit témoin de l'acte de vente. Amélie accourt , et d'un bond s'élançe dans les bras de Grillo ; Grillo est son père. Grillo signe l'acte , le met dans sa poche , et laisse le marquis et ses amis tout béans de l'aventure. Voilà le premier acte.

Au second , vous voyez le duc de Ferrare ; vous y voyez aussi Grillo sous son vrai costume ; vous y voyez aussi le palais de Belloni restauré , regratté , badigeonné , mâçonné , blanchi , noirci , fiorituré , ni plus ni moins que le château des Tuileries ; vous y voyez que Grillo n'est pas le père d'Amélie ; vous y voyez que le père d'Amélie s'appelait le comte de Cestini ,

et qu'il mourut proscrit; vous y voyez que le marquis de Belloni épouse Amélie de Cestini; vous y voyez enfin, pour bouquet, Odry, chamarré d'or et d'argent, enterré tout vif dans des bottes à l'écuillère, et nommé grand concierge du palais de Belloni. Puis, tout cela vu, si vous vous êtes amusé, si l'œuvre de MM. Léon Halevy, Jaime et Leuven, vous a fait passer de joyeux instans, j'envie votre sort, je respecte la candeur et l'ingénuité de votre âme, la honté de votre caractère; j'admire enfin en vous mille vertus qu'à coup sûr le ciel m'a refusées, à moi qui ai trouvé ce vaudeville si invraisemblable et si ennuyeux. Au cas où vous seriez de mon avis, *l'Art de ne pas monter sa garde*, que Lhéric est parvenu à rendre de plus en plus grotesque, et *la Prima Donna*, que la foule a prise en affection, vous offriraient un dédommagement, et vous n'auriez point à vous repentir d'avoir pris un billet à la salle des Panoramas.



Théâtre du Palais-Royal.

M. DUROZEAU,

Vaudeville, par MM. Carmouche et Brazier.

1^{re} représentation. — 26 décembre.

M. Lenoir, grand amateur d'escrime, M. Le-
rouge, passionné pour la danse, et M. Leblanc
que le seul mot de musique fait tressaillir
d'aise et de plaisir, ont une pupille à marier,
laquelle possède 50 mille francs de dot, sans
compter sa gentillesse, son esprit, sa sensibi-
lité et autres agrémens qu'on ne signale point
au contrat. M. Durozeau prise fort les qualités
de M^{lle} Rose, mais il prise bien davantage les
50 mille francs, et serait homme à lui passer
quelques vertus de moins, moyennant quel-
ques mille francs de plus. Donc, M. Durozeau
se met sur les rangs comme époux: flatteur,
flagorneur, rampant, mobile comme son nom,
il fait la cour au trio tricolore des co-tuteurs,
se façonnant aux manies de chacun d'eux,
s'imprégnant de leurs ridicules et de leurs sot-
tises; férailleur avec le noir, danseur avec le
rouge, musicien avec le blanc! Tout va bien

jusqu'à l'instant où les co-tuteurs découvrent que M. Durozeau se moque d'eux en masse. Aussi repoussent-ils simultanément les prétentions de M. Durozeau, et accordent-ils la main de M^{lle} Rosa, à un jeune homme charmant qu'elle adorait sans espoir.

On se plaint beaucoup depuis un temps, des extravagances des auteurs, qui jettent leurs héros dans des situations fausses, invraisemblables, qui multiplient les incidens, qui font de leur œuvre un dédale dont l'intelligence du public a grand peine à trouver le fil, quand elle le trouve : eh bien je demande si de telles critiques peuvent être adressées à MM. Brazier et Carmouche ! je demande s'il peut y avoir rien au monde de plus simple, de moins compliqué que leur canevas, sans exclure même les œuvres de Berquin, Bouilly, etc. Pourtant ce vaudeville a réussi pour deux raisons, le jeu des acteurs et les mots plaisans semés dans le dialogue. M. Durozeau est un nouvel élément de recettes fructueuses pour le Palais-Royal, qui pouvait du reste s'en passer, la salle étant pleine chaque soir jusqu'aux combles.



Théâtre de l'Ambigu-Comique.

MARIE-ROSE,

OU LA NUIT DE NOEL,

Drame en 3 actes et 6 tableaux, par MM. Saint-Amand et Adrien.

1^{re} représentation — 21 décembre.

Avez-vous de la mémoire? Tant pis pour vous! Que vous ayez le cœur sensible, l'âme patriote, ou le sentiment des beaux-arts; que vous cultiviez les jolies femmes, la politique ou les lettres, vous serez accablé de déboires, si vos souvenirs vous sont fidèles, et si vous ne consentez pas à oublier de temps en temps les choses qui vous ont fait le plus de plaisir. Car, vous le savez, les jolies femmes sont coquettes et légères, et n'épargnent ni les sermens ni les trahisons; la politique est remplie de déceptions cruelles qui vous heurtent et vous irritent : du programme à l'état de siège vous savez quel pas nous avons fait..... en arrière; les lettres, c'est encore pis : vous n'ouvrez pas un volume, vous ne vous asseyez pas devant une toile levée, sans être assailli par des réminiscences de tous gen-

res ; les livres vous rappellent les théâtres , les théâtres vous rappellent les livres. Il en est ainsi de tout , dans ce siècle dégénéré , auquel nos aïeux ont tout volé. Aussi , pour goûter des plaisirs toujours vifs , pour savourer des jouissances toujours nouvelles , oublions ; pour ne vieillir blasés , laissons dormir la mémoire. A bas la mémoire !

Ces réflexions m'ont été suggérées par la pièce nouvelle de l'Ambigu. « Bon ! disais-je , nous allons laisser reposer le moyen-âge , et les dagues de Tolède et les messires n'orneront plus la ceinture ni le langage des acteurs. Marie-Rose ! ce titre me plaît et n'éveille rien dans mes souvenirs. » J'espérais enfin quelques conceptions nouvelles ; mais , hélas ! le désapointement a suivi de près l'illusion , et je n'avais pas vu la 5^e scène , que déjà ma mauvaise mémoire , ou plutôt ma trop bonne mémoire me rappelait un joli petit conte allemand traduit il y a environ 2 ans. Voici le fait.

En Silésie , où n'a pas pénétré sans doute le livre des *Erreurs et Préjugés* de M. de Salgues , on croit encore aux revenans et aux sorciers , et la nuit de Noël est le moment choisi par les uns pour se livrer à l'innocent plaisir de la promenade , par les autres , pour tenir leur sabbat. Mais ce qu'il y a de particulier , c'est qu'en se

rendant au cimetière on peut y voir les ombres de ceux qui mourront dans l'année. Or, Conrad aime Marie-Rose, qui le paie de retour; mais Conrad est pauvre et a été mis à la porte par le vieux meûnier Rheyholds, qui, avare et bourru, destine sa fille à un jeune officier, Jacob, fils d'un vieil ami. Conrad l'apprend, et cherche la querelle la plus absurde à Jacob, à l'instant où celui-ci vient lui proposer d'épouser Marie-Rose, dont il a surpris le secret. Un duel est décidé pour le soir au cimetière. Conrad y laisse pour mort le lieutenant, et s'endort sur la pierre d'une tombe. Là il a une vision fantastique qui lui montre une procession de revenans terminée par Rheyholds et sa fille. Alors il s'éveille avec une sueur froide, épouvanté par son rêve affreux. Mais, pendant le sommeil de Conrad, Vernes, son cousin, qui se doute de ce qui se passe, arrive assez à temps pour secourir le lieutenant Jacob, qui, pour remercier son adversaire du coup d'épée dont il l'a gratifié, lui fait cadeau de 12 mille florins. La demande de la main de Marie, appuyée de cet argument sans réplique, fait taire tous les scrupules du père, et, au pied de l'autel, où la destinée de Conrad va enfin être liée à celle de sa bien-aimée, la subite apparition de Jacob, que tout le monde croit mort, fait un

tel effet sur la fiancée, qu'elle tombe inanimée aux bras de son amant. Alors Conrad, que le désespoir transporte, accable de reproches et maudit le père Rheyholds, qui, lui aussi, en apprenant la mort subite de sa fille, reste glacé et sans mouvement. Ainsi s'accomplit la terrible vision de Conrad, qui finit par se faire soldat, et la toile tombe sur ce dernier tableau.

Toute la pièce, comme on le voit, roule sur un malentendu qu'un seul mot dit par Jacob aurait pu expliquer; mais alors il n'y avait plus de pièce possible, et ce n'était pas ce que désiraient MM. Saint-Amand et Adrien, dont les noms ont pu difficilement être saisis à travers la vive opposition qui se manifestait au parterre par des houras et des sifflets. — En résumé, si le fond est faux et maladroit, il y a des détails heureux et de fort jolies scènes. Montigny-Conrad s'est fait applaudir plusieurs fois; nous citerons encore Prosper, dont le jeu est assez comique dans un rôle de fossoyeur-ménétrier, qui cumule la pioche et l'archet, enterre et fait danser tour à tour ses concitoyens.



Théâtre de M. Comte.

AUGUSTA.—LES BOTTES DE FOIN.

Augusta est l'orgueil personnifié, mais l'orgueil jeune, qui peut encore se corriger, si on lui oppose une digue suffisante. *Augusta* traite tout le monde avec hauteur et mépris. Lorsque M. Forbac, son protecteur, lui apprend confidentiellement que le brave homme qu'elle vient d'insulter, le maçon Michaud, est son oncle, et Nanette, la bonne qu'elle maltraite si durement, sa propre cousine, d'abord elle se désespère, puis peu à peu elle s'habitue à cette position, promet à son nouveau parent de se corriger, et jure d'oublier ses grands airs et ses insupportables manières. Alors son véritable oncle qui l'écoute (M. Forbac) la presse dans ses bras, et se félicite d'une leçon qui lui rend une fille soumise. Ce petit vaudeville est convenablement joué par Alfred et M^{lle} Lecture.

C'est une fort jolie pièce aussi que *les Bottes de Foin*, bien gaie, bien séillante; elle a le mérite d'exciter une hilarité continuelle parmi les petits chérubins dont les têtes charmantes viennent embellir chaque soir les galeries de la

salle Choiseul. Après avoir vu leur joie si naïve et si bruyante, je ne ferai qu'un tout petit reproche aux auteurs des *Bottes de Foin*, c'est de ne trouver dans leur œuvre aucune de ces idées morales qui président ordinairement aux pièces du répertoire de M. Comte.

Gymnase enfantin,

SALLE JOLY, PASSAGE DE L'OPÉRA,

ABOUL-HASSAN,

OU LE DORMEUR ÉVEILLÉ.

Il y avait une fois un pêcheur... Ce pêcheur aimait déjeuner, il aimait aussi dîner; enfin ce pêcheur aimait vivre!..... malheureusement il était pauvre, et, comme bien vous pensez, il jetait à l'eau ses filets.

Aboul-Hassan (c'est le nom de notre héros) fut un jour surpris d'amener à bord, au lieu de poissons, une bouteille, bien petite, bien noire, bien ficelée. Son estomac était vide, cela ne l'arrangeait pas; il se mit en colère et brisa la bouteille. J'en aurais fait autant.

Mais dans cette étroite prison se trouvait un génie très puissant qu'un autre génie, plus puissant encore, avait enfermé là pour s'en débarrasser... Les grands ont toujours persécuté les petits. Manco, grâce à la colère d'Aboul-Hassan, revit le jour, et comme à cette époque il paraît qu'on était reconnaissant d'un bienfait, Manco le génie se promit, à part lui, de faire la fortune d'Aboul-Hassan le pêcheur :

Notre génie se déguisa donc en marchand et vint demander l'hospitalité chez le mari de Tourmente (car Aboul-Hassan avait une femme nommée Tourmente, qui le tourmentait beaucoup). Il fut accueilli. Aboul-Hassan mourait de faim; Manco fit sortir de dessous terre une table bien garnie, et restaura de cette manière les entrailles de son protégé. Manco avait son but: au moyen d'une poudre, il endormit le pêcheur et le fit transporter dans un magnifique palais. Alors, les génies avaient de l'esprit.... Vous voyez que les temps sont bien changés!

Bref, Aboul-Hassan, que le grand enchanteur voulait éprouver, fut sultan pendant quelques heures, puis on le ramena dans sa cabane où il battit sa femme qui l'appelait son mari, puis redevint une bonne fois riche et possesseur du palais, puis.... mais je ne vous en dirai pas davantage, car je suis bien persuadé que

vous en savez aussi long que moi sur ce chapitre-là.

Voilà ce qu'il y avait une fois... Ce qu'il y a aujourd'hui, c'est une bonne pièce de plus au Gymnase-Enfantin et vous viendrez tous la voir, non seulement pour l'œuvre de M. Henri, mais encore pour les décors magnifiques de MM. Filâtre et Cambon, pour le joli ballet de M. Renauzy et pour l'admirable mise en scène de M. Berthault.



ALBUM.



Nous n'avons point rendu compte dans notre dernier numéro, de *la redingotte du Maréchal*, mauvaise parade en un acte, représentée sur le théâtre de la Gaité. Cette platitude, amas indigeste de niaiseries et de charges triviales, ne mérite pas les honneurs de l'analyse, et la signaler, c'est presque faire injure à feu Vulpian son prétendu auteur, dont le nom honorable ne devrait pas être prostitué à des spéculations de ce genre. C'est pourtant la seconde fois que Vulpian subit ce martyr posthume; espérons que ce sera la dernière.

— Deux représentations extraordinaires ont été données cette semaine, l'une au bénéfice de M^{lle} Dupont, l'autre au bénéfice de Dérouvre. Dans la première, M^{me} Dorval n'a pas craint d'affronter la dangereuse rivalité de M^{lle} Mars, et le succès est venu couronner sa hardiesse. La seconde n'a rien offert de remarquable, si ce n'est *le Tartuffe*, joué par les artistes du Vaudeville et par M^{me} Dorval, qui a donné dans le rôle d'Elmire, une nouvelle preuve de la flexibilité de son talent.

M^{lle} Dupont, qui se recommandait par vingt-trois ans de zélés services, et par un talent cher aux habitués de la Comédie-Française, a vu le public répondre à son appel. Dérouvère qui n'a malheureusement pas les mêmes titres (sous le rapport du talent, bien entendu) à sa bienveillance, n'a pourtant pas eu à se plaindre de la recette.

— Le concert donné au Conservatoire par M. Field, pianiste célèbre, a été des plus brillans.

— M^{me} Pradher, après avoir parcouru une partie du Midi, visité Toulon, Marseille, Avignon, est en ce moment à Montpellier, où ses compatriotes lui ont fait le plus brillant accueil. *Une heure de mariage, la Fiancée* et *Zerline de Fra-Diavolo*, lui ont valu d'unanimes applaudissemens.

— Le célèbre compositeur Meyerbeer est arrivé à Francfort; il s'occupe dans ce moment d'un opéra nouveau, dont les paroles sont de M. Scribe.

— Le théâtre du roi à Londres fera son ouverture le 26 janvier par *Matilde di Sabran*. M. Seguin, le directeur, est parti la semaine dernière de Paris, après avoir engagé l'élite de nos artistes italiens et français. Les chanteurs

seront Donzelli , Zchetti , Galli , Debegnis et Tamburini; au nombre des cantatrices , on cite M^{me} Boccabadati , qui n'a pas encore paru à Londres, M^{mes} Pasta , Méric et Cinti-Damoreau. Le ballet, sous la direction de Deshayes, sera composé de M^{lles} Heberlé , Pauline Leroux , Saint-Romain et Taglioni , ainsi que d'Albert et Perrot de l'Académie de Musique.



MODES.

Les coiffures se font élevées. Elles se composent, par derrière, de coques diversement disposées, selon les ornemens qu'on y ajoute, partant du dessus de la nuque et non du sommet de la tête, comme il y a quelques années. Quant aux cheveux de devant, on les boucle à l'anglaise, on en forme un bandeau, des touffes ou des nattes à la Clotilde.

Les fleurs dont on embellit les coiffures, sont le *mimosa*, l'*acacia*, les *pieds d'alouette*, qui s'élèvent à droite des coques; quelquefois une branche pareille, partant du pied des coques, se prolonge par devant au-dessus de l'oreille : les cheveux de devant forment alors le bandeau.

On met encore sur les coiffures des cordons de fleurs très-légers qui passent sur le front, entourent le pied des coques, parmi lesquelles ils s'élèvent et se terminent en un bouquet pyramidal.

Les fleurs dont se composent ces cordons sont très petites, soit d'une même espèce, soit variées d'espèces et de couleurs.

On place souvent une seule fleur sur une coiffure : c'est alors la rose à gouttes d'eau , si bien imitée par Cartier fils.

Les chapeaux se font presque tous en satin ou en velours épinglé ; leur passe est moins petite que cet été ; les plumes pour grande toilette, et les fleurs pour demi-négligé , leur servent toujours d'ornemens.

La doublure de la passe, les plumes et les rubans sont de même couleur que le chapeau.

Les couleurs les plus en vogue pour les chapeaux sont le rose, le citron et le vert : celles orange et dahlia, qui avaient fait fureur il y a deux mois, sont presque délaissées.

Les calottes de chapeaux se font un peu coniques ; elles sont ou inclinées en arrière , ou droites et peu élevées.

On voit quelques capotes en satin vert naissant ou rose, sur la forme desquelles sont trois rangs de velours ; un à la jonction de la passe et de la forme, un second au haut, et un troisième entre ces deux-ci. Ces velours sont larges d'environ un pouce , et fermés sur le côté par une boucle d'or.

Les passes de capotes sont toujours petites et à bords unis.

Le châli foncé à dessins tures , le satin , le gros de Naples, se portent toujours. Nous y

ajouterons comme nouveauté le poult-de-soie broché, et pour robes de bal, la *gaze cristal*, la *gaze sylphide*, la *gaze blonde* et la *gaze marabout*.

La forme des robes ne varie pas ; leurs jupes sont plus amples que jamais : on y emploie six, sept et parfois même huit lais. La majeure partie des corsages sont à plis drapés ; quelques-uns se font aussi à la Marie-Stuart, mais leur pointe descend moins bas que cette forme ne l'exige ordinairement.

Les pélerines d'étoffe pareille à celle de la robe sont une mode générale, et elles n'ont jamais été si amples. Quelques-unes sont à double ou à triple rang ; mais les pélerines simples sont de meilleur goût.

Le Petit Poucet

A SES LECTEURS.

Encore un jour, et 1852 va finir, triste année de peste et de guerre civile, qui meurt glorieusement au bruit du canon d'Anvers. 1853 est à la porte, demandant à entrer, impatient, paré comme en un grand jour de fête, le front serein et l'œil riant, les mains pleines de hochets, d'espérances, d'illusions et de promesses; au de grâce, comme sont convenus de l'appeler les flatteurs de l'almanach. Place, s'il vous plaît, à 1853! N'entendez-vous pas sur les quais, sur les ponts, sur les boulevards, dans les rues, son cortège qui défile?

L'instant est venu pour chacun de se mettre en règle avec l'année qui finit, et bien avec celle qui commence.

Le Petit Poucet, né d'hier, au tiède soleil d'automne, au milieu de tant de sombres pensées, d'agitations et de querelles, a déjà presque acquis le droit de dire ce qu'il a fait et ce

qu'il a voulu faire. La place qu'il ambitionnait, place modeste au foyer de l'artiste, du cultivateur et de l'ouvrier, il l'a obtenue. Grâce à lui, voici fondé, dans un temps d'économie et de discussion, *un journal exclusivement littéraire et à bon marché*. Comme il n'était sur le chemin de personne, il n'avait pas la crainte que personne voulût l'écraser; il a reçu déjà trop d'encouragement, pour qu'il ne doive pas signaler la route dans laquelle il est entré, et qu'il a suivie jusqu'à présent.

On a vu que le cadre qu'il a choisi se prêtait à tous les développemens de la littérature et des arts. Quel est l'ouvrage important dont il n'ait pas rendu compte, la pièce de théâtre qui n'ait pas été analysée avec soin? Trois mois à peine se sont écoulés depuis sa fondation, et déjà il a pu rendre un compte fidèle et complet de 26 ouvrages littéraires, et de 70 représentations nouvelles; encyclopédie en miniature, il a consacré des articles spéciaux aux beaux-arts et à l'académie des sciences morales et politiques.

Consultant, avant tout, le plaisir de ses lecteurs, le *Petit Poucet* n'a fait aucune difficulté d'agrandir le cercle qu'il s'était tracé, en y faisant entrer des nouvelles originales, dont un certain nombre a été publié; tout le monde lui

pardonnera cette généreuse infidélité aux engagements de son prospectus.

Journal à bon marché, le *Petit Poucet* n'a voulu rien céder à personne pour la grâce et le bon goût de ses publications; les vignettes élégantes dont il les enrichira successivement, prouveront assez qu'il ne veut rien négliger pour atteindre ce but.

Aussi, dans cette route où il s'était engagé d'abord seul et sans appui, il n'a trouvé jusqu'à présent que des sympathies et des encouragemens; les obstacles ont été vaincus, et l'année qui finit doit lui servir de garantie pour celle qui commence.



TABLE GÉNÉRALE

DU TOME PREMIER.



LE PETIT POUCKET. Page 1

NOUVELLES.

Henriette.	253
Les Deux Amours.	325
Le Vexé et l'Indigné.	361
A propos de Bottes.	397

BEAUX-ARTS. 94

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. 145

LITTÉRATURE.

Revue.	7
Histoire secrète du Directoire.	37
Mémoires de mes créanciers.	41
Les Contes fantastiques.	73
Deux mois de sacerdoce.	77
Mémoires de M ^{me} d'Abrantes.	109

Le duc d'Enghien.	116
Salmigondis.	119
Le Livre des Cent-et-Un, tome VIII.	151
L'Espagne romantique.	158
Henri-le-Prétendant.	181
Le Prince et la Baronne.	185
Le Bourreau de Rome.	189
Valentine. <i>G. Sand</i>	217
Albertus. <i>Gautier</i>	225
Le Marquis de Kernotriou.	262
Seize ans.	265
Résignée.	289
Thérèse.	294
La Prisonnière de Blaye.	296
Le Roi s'amuse. <i>Hugo</i>	335
La Conspiration de Cellamare.	340
La Misère dans l'Amour.	344
Les Truands.	372
Rosane.	376
La Femme selon mon cœur.	379
Le Régent de Rhétorique.	416

THÉÂTRES.

Revue.	12
--------	----

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Le Serment.	15
Nathalie.	193

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Voltaire et M ^{me} de Pompadour.	229
Le Roi s'amuse; 1 ^{er} article.	268
— — 2 ^e article.	299

THÉÂTRE-ITALIEN.

Mathilde de Sabran.	25
Rubini, Tamburini, <i>etc.</i>	164
La Straniera.	226
Mosè.	456

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La Médecine sans le Médecin.	125
Le Passage du Régiment.	196
Un Premier Pas.	309
Le Pré aux Clercs.	422

THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON.

Réouverture.	126
--------------	-----

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

M ^{lle} Aïssé.	49
Le Dandy, — les Cabinets particuliers.	128

Les Jours Gras sous Charles IX.	232
Reine, Cardinal et Page.	351
Château pour 20 sous.	441

THÉÂTRE DU GYMNASE.

Don Juan ou l'Orphelin.	56
Les Principes et les Occasions.	131
La Grande Aventure.	170
Toujours.	255
Camilla.	426

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

Le Fils du Savetier.	54
Le Marchand de Peaux de lapin.	82
La Leçon d'égalité.	204
Coquille.	259
La Prima Donna.	313
L'Art de ne pas monter sa garde.	382
Grillo.	445

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

La Fée aux Miettes. <i>Nodier</i>	84
La Sentinelle.	133
Les Garçons et les Gens mariés.	206
Un Antoine de plus; — Waverley.	243
Le Dernier Chapitre.	274
Crédeville.	384
M. Durzeau.	446

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Le Marandeur.	61
M Bosco — M. Klischmig. — Tom Riek ou le Babouin.	87
Périnet-Leclerc.	198
Le Pêcheur de Schevening.	387
L'Homme à la Blouse.	429

THÉÂTRE DE LA GAITÉ.

L'Île d'Amour.	65
La Dame du Louvre.	280
Le Fermier et le Général.	289
La Redingote du Maréchal.	456

THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Le Savetier de Toulouse.—M Benoit.	135
La Porte de Bussy.	276
L'Anneau.	555
Marie Resc.	448

THÉÂTRE DU CIRQUE.

La République, l'Empire et les Cent Jours.	9
---	---

THÉÂTRE DU PANTHÉON

La Clef du Personnel.—Le Noir d'Aumbo	92
---------------------------------------	----

Le vieux Locataire.—L'Élève du Conservatoire.	136
Les Honneurs sans profits.	175
Schneider.	208
Le Cousin Charles. — Aoust 1572. — Robertin.	281

THÉÂTRE DE M. CONTE.

Racine en Famille.	214
Augusta.—Les Boîtes de Foin.	452

THÉÂTRE DES FOLIES DRAMATIQUES.

La Forêt enchantée.	213
La Fille de l'Espion.	285

THÉÂTRE DE M^{me} SAQUI.

Céline.	103
Mariage et Mort.	286

THÉÂTRE JOLY.

Mi-a-ou.	246
Aboul-Hassan.	454

M. EUGÈNE DE PRADEL.

1 ^{re} Soirée d'improvisation.	250
2 ^e — — —	315

ALBUM.

Pages 53—67—100—138—177—213—249—
283—320—257—390—431—456.

MODES.

Pages 55—71—107—143—180—215—251—
287—323—359—394—432—459.



CONDITIONS

DE L'ABONNEMENT.

Le Petit Poucet publie régulièrement tous les dimanches, une livraison de 36 pages grand in-18. Chaque livraison, revêtue d'une couverture élégante et imprimée sur très beau papier grand-jésus vélin satiné, contient 45,000 lettres.

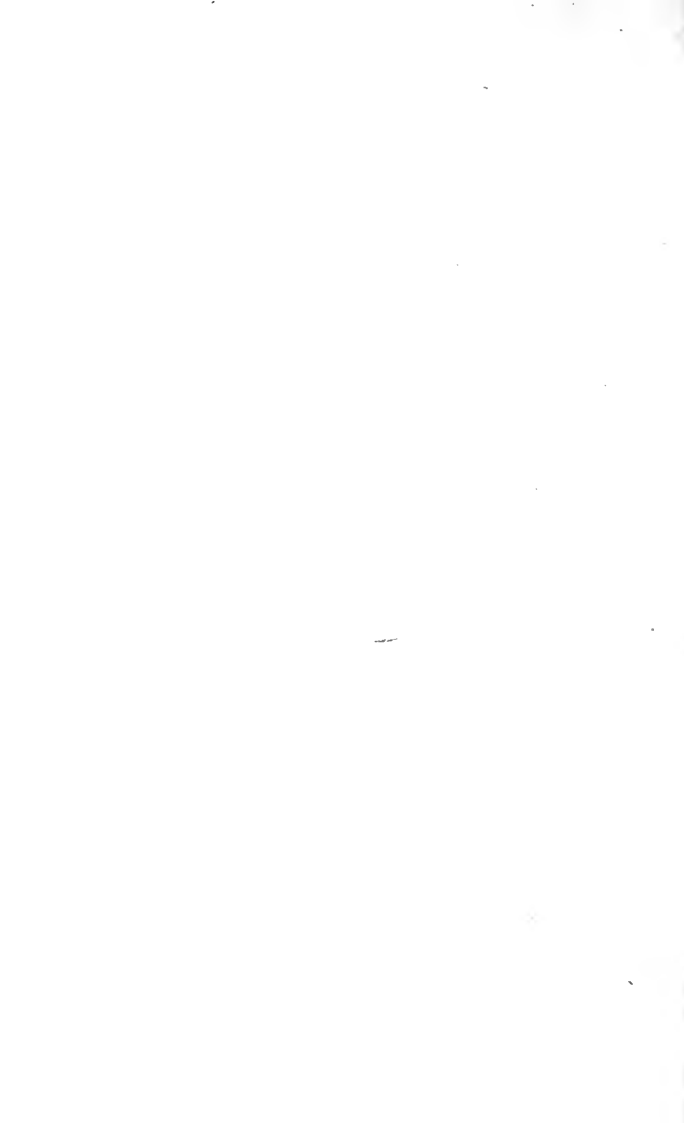
Treize livraisons paraissent ainsi par trimestre et forment un volume in-18 (très grand format), de 480 pages, orné de vignettes et accompagnés de couverture, titre et table des matières.

PRIX :

Pour un trimestre, 13 livraisons, ou un volume. 5 fr.

Pour un an, 52 livraisons, ou quatre volumes. 17 fr.

On ajoutera 1 fr. par trimestre pour l'étranger



190 194
190 1

2 vol

